

FRANCE-FORUM

DIX ANS

1957-1967

II

NOTRE HISTOIRE
CIVILISATION ET CULTURE

par

Cécile DELANGHE — Claude BEYLIE — Jacques de BOURBON-BUSSET — Roger
BOURGEON — Jean-Marie DAILLET — Henri DEMANGE — J.-P. DUBOIS-DUMÉE —
Jean ONIMUS — René PASCAL — René REMOND — Lucien RIOUX — Claude SAMUEL
— André SCHAFTER — Philippe SENART — Henri THÈRY — François VIRY —
Etienne BORNE

FRANCE FORUM

COMITE DE DIRECTION :

Etienne Borne, Henri Bourbon
42, bd de Latour-Maubourg, Paris-7^e

C.C.P. Paris 14.788-84. Tél. INV. 24-05

Prix de vente au numéro 2 F 50

Abonnement : 8 n° par an 20 F

Abonnement de soutien 30 F

CAHIER N° 1

POLITIQUE ET ECONOMIE

CES DIX ANNEES QUE NOUS AVONS VECUES,
PAR HENRI BOURBON

**L'INTERMEDE CONSTITUTIONNEL ET POLITIQUE
FRANÇAIS,**
PAR BENOIT JEANNEAU

DIX ANS DE RESTAURATION DE L'ETAT,
PAR FRANÇOIS GOGUEL

LA TETE ET LES JAMBES,
PAR PIERRE AVRIL

BREVE HISTOIRE DE L'OPPOSITION,
PAR GEORGES SUFFERT

L'EVOLUTION DES FORCES POLITIQUES,
PAR MAURICE RENE SIMONNET

L'APPORT DES CLUBS A LA VIE POLITIQUE,
PAR GERARD ADAM

L'EVOLUTION DE L'ADMINISTRATION,
PAR JACQUES RIGAUD

FIN DE L'ILLUSION COLONIALE,
PAR GEORGES LE BRUN KERIS

UNE DEGRADATION DE L'ORDRE INTERNATIONAL,
PAR FRANÇOIS FONTAINE

LE DESSEIN FRANÇAIS,
PAR JEAN-MARIE DOMENACH

DIX ANS DE MARCHÉ COMMUN,
PAR JACQUES MALLET

LA VIE ECONOMIQUE FRANÇAISE,
PAR ANDRE LEBRETON

L'EVOLUTION ECONOMIQUE DU MONDE,
PAR CHARLES DELAMARE

LE TEMPS DES REVOLTES,
PAR LUCIEN DOUROUX

LES SYNDICATS : CRISE AVANT MUTATION,
PAR LUCIEN RIOUX

LE TIERS MONDE,
PAR PHILIPPE FARINE

LA SEPTIEME DECENNIE,
PAR ETIENNE BORNE

DIX ANS : 1957-1967

CAHIER N° 2

CIVILISATION ET CULTURE

DE L'ATOME A L'ORDINATEUR, PAR JACQUES DE BOURBON BUSSET	3	DIX ANS D'ART MODERNE : TRAGIQUE AVENTURE, PAR JEAN ONIMUS	34
L'URBANISATION ET SES DEFIS, PAR HENRI THERY	4	LA BANDE DESSINEE : ENGOUEMENT PASSAGER OU ART VERITABLE ? PAR CLAUDE BEYLIE	38
LA CIRCULATION ET SES PROBLEMES, PAR FRANÇOIS VIRY	6	MUSIQUE MODERNE : AUDACE, RECHERCHE, INVENTION, PAR CLAUDE SAMUEL	42
VOUS AVEZ DIX ANS DE PLUS... PAR CECILE DELANGHE	9	CHANSONS : LA REVOLUTION DE L'AN 60, PAR LUCIEN RIOUX	44
LIBRES PROPOS SUR LA RADIO ET LA TELEVISION, PAR ANDRE SCHAFER, ROGER BOURGEON, J.-P. DUBOIS-DUMEE	13	PETIT BILAN PARTIAL DE DIX ANS DE CINEMA FRANÇAIS, PAR CLAUDE BEYLIE	49
DU SPOUTNIK A LA GREFFE DU CŒUR ET DE L'EFFORT NATIONAL AU DEFI AMERICAIN, PAR JEAN-MARIE DAILLET	18	LA PRESSE ATTEND SA REVOLUTION, PAR HENRI DEMANGE	53
L'EGLISE : UN RENOUVELLEMENT EN PROFONDEUR, PAR RENE REMOND	22	LE TEMPS DES POUR QUOI, PAR RENE PASCAL	56
LA CRISE DE L'HUMANISME, PAR ETIENNE BORNE	26	UN SCIENTISME DESENCHANTE, PAR ETIENNE BORNE	62
REVEUSE LITTERATURE, PAR PHILIPPE SENART	30		

CES DIX ANNÉES QUE NOUS AVONS VÉCUES

UN certain jour de 1967, « France-Forum » a eu dix ans. Ce jour-là nous avons décidé de célébrer cet anniversaire de quelque manière. Pourquoi ?

D'abord parce que dix ans c'est un bel âge pour une revue telle que la nôtre. Les temps sont durs. Ils sont même inexpiables pour ce genre de publication. Assurément c'est une performance que d'avoir, déjà, tant duré. Mais si notre avenir devait être moins long, voire beaucoup plus bref, « France-Forum » aurait eu le bonheur d'exister dix années. C'est un succès qu'il est légitime de fêter.

Ensuite — et cela est notable — en nous remémorant nos commencements et en les considérant à partir d'aujourd'hui, il nous est apparu que « France-Forum » avait jailli à un moment important, de l'évolution de la conscience française.

Cartes, celle-ci était politiquement fort malheureuse, en ce temps-là. Il n'était question que de « crise de régime », voire de « crise de la nation ». Pourtant en-deçà ou au-delà de la politique, nous percevions que partout, dans le monde, quelque chose changeait. Le lancement du premier « sputnik » semblait ouvrir à l'homme de nouvelles frontières verticales. Nous sentions que la société française bougeait ; elle faisait mouvement pour s'arracher au premier XX^e siècle et entrer dans le second XX^e siècle.

Dans « Guide pour l'univers politique », notre ami René Pucheu a parfaitement noté le nouveau climat qui naît en 1957-1958 : « Il advint ce qui, déjà, s'était passé en 1905 et en 1930, notamment. En quelques mois les problématiques et les modes intellectuelles changèrent. Des marxistes notoires mirent « le marxisme en question » et firent des « autocritiques » qui confinaient à l'abjuration. Les personnalités se mirent à se demander : « Sommes-nous réformistes, révolutionnaires ou franciscains ? ». Parallèlement de nouveaux fétiches se hissèrent sur le pavois, on se mit à adorer *l'Avenir* comme on avait adoré la Révolution ; les sociologues crachèrent sur les idéologies — toute l'intelligentsia se mit à faire de même — et découvrirent l'Amérique merveilleuse. On inventa des mots nouveaux ou on en remit en circulation de fort anciens. Il fut bruit de *motivation, croissance, développement, mutation, colloque, concertation, conversion, reconversion, séminaire, etc...* Sur les écrans régnerent une « nouvelle vague » et de nouvelles vedettes. Il y eut un « nouveau roman », etc... »

Deux textes illustrent bien ce nouveau climat. L'un emprunté à « Réalités » de juin 1957 : « C'est une époque qui est en train de prendre fin. Une époque atroce, une ère sombre de l'humanité, cette première moitié du XX^e siècle marquée par deux guerres sanglantes, par une crise de chômage qui appauvrit les hommes et les marqua pour deux générations, par une crise de l'homme lui-même, enfin surtout par une crise de l'intelligence... C'est le Moyen Age de l'ère technique qui finit. Un Moyen Age où l'on a pu craindre le pire pour l'homme, c'est-à-dire sa disparition par son incapacité à maîtriser ses propres découvertes du demi-siècle.

L'autre est extrait de la revue « Esprit » qui, précisément, en ce novembre 1957 inaugurerait sa nouvelle série : « Pour regarder en face ce monde nouveau, il faudra laisser toute une sociologie et une mythologie révolutionnaires qui sont périmées. Comment n'hésiterions-nous pas ?... La situation

où nous sommes ne permet plus la belle assurance d'autrefois, les partages faciles. Entre un capitalisme qui se socialise par places et un soviétisme qui commence à se libéraliser, il n'est pas possible de procéder par oppositions caricaturales. »

Si nous n'avions partagé cette prise de conscience du changement, ce besoin intense de réfléchir pour renouveler nos problématiques et afin d'aborder lucidement le « nouveau monde » « France-Forum » serait-il né alors ? Notre projet était d'ailleurs clairement précisé dans l'éditorial de notre premier numéro de février 1957.

Étant donné cette circonstance, on nous concédera qu'il était tentant de tâcher de discerner les lendemains de ce que nous crûmes être l'orée d'un nouvel âge. Était-ce illusion d'une saison ou l'événement a-t-il confirmé nos sentiments de 1957 ? Il était tentant d'établir si véritablement la société française, la vie en France et dans le monde ont été modifiées, profondément. A dix années de là que nous semble-t-il ?

Il était tentant de poser ces questions. C'était tentant, et nous avons succombé à la tentation d'essayer d'y répondre.

Grâce au concours dévoué, compétent et combien amical de nombreux collaborateurs qui, à notre demande, ont bien voulu livrer leurs réflexions ou leurs impressions sur les événements ou les péripéties de cette décennie (d'ailleurs d'aucuns ne manqueront pas de remarquer que notre décennie s'étend sur onze années !) nous avons pu mener à bien une fresque en deux volets : l'un consacré à la politique et à l'économie ; l'autre consacré aux faits culturels et de civilisation. Ces deux volets constituent deux cahiers successifs d'un numéro triple.

Au seuil de ces pages nous tenons à remercier aussi bien celles et ceux dont les noms figurent au sommaire de ces deux cahiers que toutes celles et tous ceux qui nous ont apporté leur concours au fil des mois et des ans. Nous leur exprimons notre reconnaissance pour leur collaboration et leurs apports. Venus d'horizons divers, d'idées, de tempéraments, de sensibilités différents, ils ont permis de donner à « France-Forum » un visage qui lui soit propre, expression du pluralisme démocratique, bref d'être un forum.

Et maintenant il ne nous reste plus qu'à offrir ces pages à nos lecteurs en gage de notre gratitude pour leur fidélité. Nous espérons que cette modeste, mais certaine, contribution à l'histoire « immédiate » leur agréera.

Bien sûr, ce tableau aux nuances — et parfois aux contrastes — multiples est incomplet. Nous n'avons pas tout raconté, tout décrit. Nous n'avons pas cherché à tout dire. Nous avons dû nous résigner à réfléchir à partir de la situation faite à la France et aux Français.

Nous ne prétendons pas avoir dévoilé la signification humaine de ces dix années que nous venons de vivre. Il n'eut pas été sérieux de vouloir le faire. Notre propos était plus raisonnable et plus limité.

Echappant pour une fois aux contraintes de l'actualité mensuelle pour la dominer de la hauteur d'une décennie, nous avons voulu aider chacune et chacun à se mieux situer dans l'aujourd'hui, afin de se mieux trouver dans l'avenir qui est, déjà, commencé mais qui reste à construire.

HENRI BOURBON.

De l'Atome à l'Ordinateur

par Jacques de BOURBON - BUSSET

DIX ANS, c'est à la fois trop ou trop peu. On a pris certes un peu de recul, le recul que l'on prend pour regarder un tableau, mais quel rapport avec la distance dont jouit le cosmonaute pour contempler l'astre natal ?

Il y a, d'abord, les tentations qu'il faut savoir écarter. Il serait trop aisé de dire que de Gaulle et Lévi-Strauss ont succédé à Vincent Auriol et à Sartre. Cela ne nous conduirait pas très loin. D'ailleurs les modes ne se suivent que dans le vocabulaire des courriéristes. En fait, elles coexistent très pacifiquement. Le nouveau roman n'a pas éliminé le roman engagé, ni le pop'art le tachisme. Le langage guerrier transposé dans le domaine intellectuel et artistique est une facilité que se donnent les chroniqueurs en mal de copie, ni les victoires ni les défaites ne sont définitives.

Certains faits sont autrement plus importants. Tel est le cas du développement de la télévision. En France en 1957 le nombre de récepteurs était encore relativement très faible. Aujourd'hui il a plus que décuplé. Ce prodigieux accroissement a accéléré le mouvement qui se dessinait déjà vers la primauté de l'image, le conditionnement des masses et l'uniformité des références culturelles. Le rêve napoléonien de la dictée unique faite le même jour à la même heure par tous les écoliers de France est réalisé par le petit écran. Un champion ou une championne porte les couleurs de toute la nation face au meneur de jeu, aussi tortionnaire que n'importe quel examinateur au baccalauréat. Sur un plan plus élevé, hommes et femmes du monde entier ont vécu, un soir de novembre, minute par minute, la liquidation physique de l'homme le plus puissant de la terre, le président Kennedy.

Ce rétrécissement de la planète s'est accompagné d'un rétrécisse-

ment du système solaire. L'astronautique a débuté il y a dix ans. Le premier sputnik a été lancé en 1957. Télévision et astronautique sont deux victoires complémentaires sur l'espace. La solidarité avec ce qu'on continue d'appeler le Tiers-Monde et l'effacement du nationalisme, sentiments tous deux très perceptibles dans la jeunesse, sont les conséquences de cet état de fait. On peut penser que le mouvement vers une certaine forme de mondialisme est en marche.

Le phénomène essentiel de la décennie écoulée est moins immédiatement sensible, c'est le développement de tout le secteur fondé sur l'électronique et le calcul numérique. Nous sommes passés, sans nous en rendre bien compte, de l'âge atomique à l'ère des ordinateurs. Certes, l'atome garde son prestige d'épouvantail. Nous ne sommes pas sortis du système de l'équilibre par la terreur nucléaire et beaucoup d'applications de l'énergie nucléaire sont encore en devenir. Néanmoins, la véritable révolution est à un autre niveau. En d'autres termes, nous sommes entrés, d'une manière irréversible, dans une période où la société dans son ensemble, sera dominée par les mathématiques. Les vingt années qui viennent verront le calvaire des sciences humaines et sociales, coincées entre leur attachement à la rhétorique traditionnelle et leur désir éperdu de se voir reconnues comme sciences exactes par les mathématiciens. Ce qu'on appelle d'ordinaire dépolitisation ou montée des technocrates se ramène, en définitive, à cela. Quel homme politique sensé refusera, de parti-pris, la solution fournie par l'ordinateur selon un programme établi par des experts compétents et objectifs ?

Il serait tentant d'expliquer par un mécanisme de compensation certains traits plus apparents que réels de la Société actuelle et d'affirmer que le culte de la violence qui fleurit dans des secteurs bien délimités

de la jeunesse est une réaction inconsciente contre l'emprise grandissante de la rationalité scientifique. Une étude sérieuse de la délinquance juvénile montrerait, semble-t-il, que le facteur essentiel est ici l'affaiblissement, sinon la disparition de la structure familiale. Contrairement à ce que l'on pense souvent, il s'agit moins d'un conflit de générations que d'une abdication des parents, déchirés par leurs propres difficultés. Le jeune délinquant est à peu près toujours l'enfant d'un couple en naufrage ou déjà naufragé.

Dans ce domaine du couple, la décennie écoulée a vu se préciser et s'amplifier les revendications féministes sous l'étendard prestigieux de Simone de Beauvoir. Vue de 1967, cette agitation paraît étrangement anachronique. Elle n'intéresse que les femmes qui ont passé la trentaine. Les plus jeunes savent parfaitement que la cause est entendue, que l'égalité des sexes en fait et en droit n'est plus sérieusement contestée, même pas dans la vie sexuelle. Elles savent que le problème de demain est tout différent. Garçons et filles sont conscients du défi que représente la construction d'un couple durable dans un climat de liberté érotique totale. Le succès inattendu du film « Un homme, une femme » est un indice à cet égard.

Peut-être, en fin de compte, cette prise de conscience par les jeunes du caractère exceptionnel, grave et provocant du parti-pris de l'amour durable apparaîtra-t-elle dans l'avenir comme un des traits dominants de la décennie écoulée. Les phénomènes décisifs dans une civilisation passent le plus souvent inaperçus, recouverts qu'ils sont par le vernis des modes passagères. Le romantisme de l'an 2000, car à chaque époque il faut son romantisme spécifique, sera sans doute le romantisme de l'amour dans le mariage.

Jacques de BOURBON-BUSSET.

L'Urbanisation et Ses Défis

LA nouveauté de ces deux décennies ? Qu'il me soit permis d'ajouter une deuxième décennie à celle qui constitue le cadre des autres analyses. Les mutations que je voudrais évoquer exigent en effet que la période de références soit d'une plus longue durée. La nouveauté ?

Le singulier est embarrassant. On voudrait citer un grand nombre de novations, sans avoir à déceler parmi elles, celle qui explique et domine les autres.

Peut-être devrait-on évoquer en premier lieu les conquêtes scientifiques et techniques, plus particulièrement celles qui affectent les domaines de la biologie et de la cosmologie, mais déjà le pluriel s'imposerait. A moins qu'il ne faille donner la primauté à la croissance économique, au changement de dimension des unités et des espaces qu'elle provoque... Mais alors pourquoi ne pas faire un pas de plus vers le politique et ne pas invoquer la nouvelle répartition du pouvoir, principalement celle qui se trouve liée à l'accentuation des phénomènes bureaucratique et technocratique ? Nous voici à la lisière du sociologique : ne faudrait-il pas centrer notre réflexion sur la transformation des structures sociales, sur un mouvement de différenciation qui multiplie les strates, les groupes, les univers sociaux de l'homme d'aujourd'hui, tout en combinant ses effets avec des processus de solidarité et d'unification croissantes à l'intérieur d'ensembles de plus en plus vastes ? Mais n'est-ce pas à travers les changements culturels que nous percevons le mieux ce qui est essentiel : ne voyons-nous pas apparaître de nouvelles manières de penser et de communiquer ? L'esprit de calcul et le primat de la rationalité s'affirment un peu plus chaque jour, les nouveaux moyens de communications sociales et les nouveaux langages apparaissent tout à la fois comme cause et effet de la mutation que nous vivons...

Finalement la nouveauté première serait dans l'homme, serait l'homme lui-même : l'homme renouvelé dans ses rapports avec les choses et avec autrui, dans ses rapports avec le temps et avec l'espace, l'homme se libérant, maîtrisant et désacralisant la nature, développant sa production et sa consommation, diversifiant ses rôles et ses appartenances, choisissant ses relations et ses participations, organisant son univers, et le rendant de plus en plus rationnel, l'homme projeté en avant et façonnant le futur, l'homme mobile prenant possession de sa planète avant de conquérir les autres... A moins que la nouveauté ne soit l'homme de plus en plus déterminé de l'extérieur, de plus en plus objet, de plus en plus épiphénomène, l'homme réduit à un rouage à l'intérieur d'un ensemble, à un élément dans la structure, à un produit de la force des choses ? Après tout la nouveauté des nouveautés ne serait-elle pas la « mort de l'homme » ?

Il y aurait enfin une manière plus prudente de définir la novation : le seul changement radical ne serait-il pas dans le changement lui-même, c'est-à-dire dans son rythme et son ampleur ? Ainsi les seuils de mutation deviendraient-ils de plus en plus rapprochés, l'homme ne serait plus seulement un être devenant, mais de plus en plus un être mutant.

Pourquoi cet étalage d'interrogations pour finalement ne pas choisir ? Probablement parce que le choix est impossible... Il semble bien que nous sommes en présence de plusieurs ordres de mutations, interdépendants certes, mais irréductibles à un seul. Prétendre les ramener à l'unité serait ignorer la multiplicité croissante qui marque l'homme et la société d'aujourd'hui et projeter dans l'histoire une totalisation qui apparaît de plus en plus comme un au-delà vers lequel on tend et de moins en moins comme une chose que l'on peut acquérir.

Mais sans déceler une nouveauté maîtresse, il est peut-être possible d'évoquer un phénomène complexe qui est à la fois produit et multiplicateur de ces nombreuses évolutions ou mutations, et qui en tout cas leur sert de cadre.

Ainsi en est-il du phénomène d'urbanisation. Certains feront remarquer qu'en fait de nouveauté, je prends un exemple plus vieux que l'histoire.

En réalité, s'il est très ancien et si la France a connu bien d'autres vagues d'urbanisation, aucune n'a atteint l'ampleur et la puissance de celle d'aujourd'hui. A leur rythme de croissance actuel, nos villes françaises doubleront en trente ou quarante ans, certaines en vingt ans ou même moins. C'est peu en regard de certaines villes d'Amérique latine ou d'Asie qui doublent en dix ans, mais c'est infiniment plus que nous n'avons jamais connu. D'ici la fin du siècle, la France devra construire plus de logements qu'elle n'en possède. Et si nous passions en revue l'ensemble des équipements qui devront accompagner ces implantations nouvelles ou permettre la mise à niveau des secteurs anciens, nous serions peut-être pris de vertige, tant par les surfaces à couvrir que par les sommes à investir.

Mais ce n'est pas seulement par le nombre d'habitants, de logements ou d'équipements que nous pouvons prendre la mesure du phénomène. C'est dans la trame même du tissu urbain que se produit le changement. Dense en certains points, lâche en certains autres, se ramifiant en fonction des nouveaux modes de communication, il n'est plus question de l'enfermer dans les limites des concentrations immobilières et de le modeler comme on aurait pu le faire au début de la société industrielle. La notion d'agglomération prend le pas sur celle de ville. Autour du radical « urbs » ou « polis » se forment des néologismes de toutes sortes : on parle de sub-urbanisation ou de sur-urbanisation, plus souvent encore

de conurbation. La mégalopolis ou même l'œcuméno-polis sont entrés dans le langage. Parfois l'image de la nébuleuse tente le géographe ou l'aménageur. De toute façon, la région et la communauté urbaines sont devenues des cadres opérationnels. Tout ceci marque le déclin, parfois l'effacement, de l'opposition ville-campagne, le développement de solidarités fonctionnelles à l'intérieur de réseaux de plus en plus complexes, l'apparition d'espaces urbains sans commune mesure avec les précédents. Depuis la grande métropole de plus en plus caractérisée par l'amplitude du secteur tertiaire, jusqu'aux bourgs les plus reculés en passant par toute une gamme de centres intermédiaires, ou encore à travers les mailles plus serrées du conglomerat multipolaire, circulent des flux, s'échelonnent des tâches, se nouent des liens, bref s'organisent des ensembles qui tendent à généraliser le fait urbain.

Mais cette généralisation ou tout au moins cette extension est peut-être plus manifeste encore sur le plan culturel. Qu'il s'agisse des comportements les plus extérieurs, comme ceux de l'habillement ou de la consommation alimentaire, de la manière de compter avec le temps et de prendre possession de l'espace, qu'il s'agisse des modes de loisir ou de travail, de la manière dont on perçoit les autres ou qu'on se lie à eux, qu'il s'agisse des attitudes religieuses et du rapport avec Dieu, il semble bien que l'urbanisation comporte des manières d'être et d'agir spécifiques qui tendent à se diffuser à travers l'ensemble de notre société. Tout se passe comme si les modèles engendrés dans le creuset des grandes agglomérations étaient aujourd'hui pourvus d'un dynamisme extraordinaire qui leur fait franchir l'espace et leur donne une force de percussion étonnante auprès de populations qui, apparemment, n'ont rien d'urbain.

Ainsi l'univers urbain se présente tout à la fois comme le creuset où s'élaborent et le tremplin d'où s'élancent les innovations scientifiques, techniques, économiques, politiques et culturelles que j'évoquais en commençant.

Et c'est à ce titre que le processus d'urbanisation qui s'est intensifié au cours des deux décennies que nous venons de vivre, constitue l'un des phénomènes les plus marquants de cette époque.

Sommes-nous conscients des défis qu'il nous lance ?

Ils sont fort nombreux et je ne les citerai pas tous. J'en retiendrai deux seulement.

Le premier concerne nos cadres de projection et de programmation, nos modes d'analyse et d'observation. Ce qui se mesurait par siècles, se mesure aujourd'hui par décennies. Ce qui se faisait spontanément et empiriquement doit être maintenant l'objet d'une action volontaire, préparée par des études complexes, ordonnée par des plans rigoureux. Fait important entre tous, cette action délibérée ne peut uniquement concerner l'aména-

gement des choses et par là-même ne peut procéder seulement d'une quantification des équipements et des logements. C'est le tissu même de la vie sociale et culturelle qui est mis en cause par la qualité architecturale et urbanistique de nos réalisations. Il reste à savoir si nos aménageurs et nos constructeurs peuvent s'appuyer sur une connaissance suffisante de la genèse et de la substance de la vie urbaine et si nos options en matière d'urbanisation sont fondées sur des choix conscients, quant aux valeurs à promouvoir. Il est permis d'en douter...

Le deuxième défi se situe dans le prolongement du premier, il concerne nos institutions et plus encore nos attitudes et nos modes de pensée en matière politique et administrative. Ce n'est un secret pour personne que le phénomène d'urbanisation appelle une refonte complète de nos collectivités locales et de notre organisation régionale. Les échecs ou les retards accumulés ces dernières années dans le domaine des investissements et des équipements collectifs ne sont pas dus seulement à des causes financières. En fait, c'est la répartition du pouvoir, des moyens et des ressources qui doit être remise en question, le décloisonnement et la décentralisation devant être combinés à la restructuration d'unités de plus grande envergure, sans pour autant négliger les virtualités du quartier ou de la petite région. Une telle redistribution supposerait presque un « lavage de cerveaux » pour nous débarrasser des habitudes et des images accumulées par trois siècles de centralisation à outrance. Est-ce que pour autant nous devrions emprunter nos modèles au fédéralisme ? Qu'il me soit permis d'en douter. Ou alors il faudrait extirper de ce dernier la tentation de structurer les rapports entre unités de types différents selon le schéma de la superposition ou de l'emboîtement.

Plus profondément encore ce sont les bases mêmes de nos systèmes et de nos idéologies qui se trouvent ébranlées par les tensions des sociétés urbaines : tensions entre une valorisation extrême de la vie privée et un retour toujours plus fréquent, toujours plus nécessaire, à la puissance publique, tension entre un besoin de liberté et d'autonomie de plus en plus affirmé chez les individus et les groupes et un besoin de cohérence à l'intérieur d'ensembles de plus en plus vastes et de plus en plus intégrés, tensions entre l'épanouissement individuel et le développement collectif, etc.

Libéralismes ou socialismes sont-ils en mesure de nous inspirer des modèles où ces tensions pourraient se trouver assumées, sans succomber aux séparations meurtrières ou aux identifications abusives ? C'est le défi qui leur est lancé...

Mais peut-être ne faut-il pas attendre d'eux plus qu'ils ne peuvent donner...

La Circulation et Ses Problèmes

par François N. VIRY

LE développement de l'automobile est un des phénomènes économiques et sociologiques les plus caractéristiques de notre époque, et son rythme d'expansion durant la décennie 57-67 a dépassé toutes les prévisions.

Pour le Français d'aujourd'hui la vie n'a pas de sens s'il ne dispose pas d'une voiture... Les causes fondamentales de cette expansion, et par voie de conséquence du développement de la circulation, sont l'ampleur de la poussée démographique conjuguée avec celle de l'urbanisation. En France, le parc de l'ensemble des véhicules motorisés (4 roues et 2 roues) qui était évalué à 10 millions en 1957 a presque doublé durant ces 10 ans, puisqu'il atteint près de 20 millions. Quant au nombre de voitures individuelles et commerciales, il a presque triplé, passant de 3,5 millions à 9,8 millions. Leur nombre pour 1.000 habitants était égal à 183 au 1^{er} janvier 1966. La France se place, en ce qui concerne le taux de motorisation, au second rang des pays d'Europe entre la Suède (232) et l'Allemagne (165). Les statisticiens estiment qu'en 1970, pour 1.000 habitants il y aura 240 à 250 automobiles.

Le nombre de familles françaises possédant une voiture est évalué aujourd'hui à 51 % de l'ensemble des ménages contre 30 % en 1960 ; il est à présumer qu'il augmentera de 10 % d'ici à 1970. En revanche, l'acquisition d'une seconde voiture dans une seule et même famille est encore l'exception (5 %).

Sur le plan de la production automobile mondiale, la France, avec 2 millions de véhicules par an, est le 4^e pays constructeur, les Etats-Unis venant évidemment en tête avec 9 millions, le Japon (3,2) et l'Allemagne (2,5) venant en 2^e et 3^e position.

Il convient enfin de souligner la place croissante que prend l'expan-

sion des transports routiers dans la circulation générale.

Incidences de l'urbanisation sur la circulation

Dans la région parisienne et à la périphérie des villes se sont édifiées de nouvelles agglomérations, et notamment de grands ensembles immobiliers, dont les habitants sont amenés à posséder une voiture afin de se rendre à leur lieu de travail situé la plupart du temps dans la ville-mère, dans la mesure où les transports en commun sont insuffisants en nombre et mal adaptés aux réalités de la circulation et aux besoins des usagers. Il en résulte aux abords des agglomérations d'amples mouvements bi-quotidiens dits « migrations alternantes » sur les réseaux routiers, qui créent souvent des embouteillages sur les axes de pénétration où la circulation est la plus dense. D'autre part, la population urbaine active éprouve un besoin physiologique à s'évader en fin de semaine vers la campagne, particulièrement vers la résidence secondaire, dans un rayon de 200 km autour de nos grandes cités. Ces départs et retours de week-end affectent la circulation sur les routes et autoroutes.

La réduction du temps de travail et l'organisation progressive d'une civilisation des loisirs ont également des incidences sur la circulation qui a de plus en plus tendance à revêtir un caractère de permanence en s'étendant aux périodes nocturnes. Les statistiques font apparaître que c'est durant la nuit qu'elle devient plus dangereuse. Il s'y produit 27 % des accidents corporels et 37 % des accidents mortels.

Par ailleurs, les départs à l'occasion des congés scolaires et surtout durant les grandes vacances, donnent lieu à des mouvements migratoires massifs qui intéressent non seulement les routes nationales à grande circulation, mais, compte

tenu de la saturation de celles-ci, le réseau des voies secondaires.

Pendant ces différentes périodes de circulation intense est mis en place depuis 1963 un dispositif de surveillance renforcée du trafic, intitulé « Plan primevère », par les services de police et de gendarmerie.

La route et les accidents

La progression alarmante du nombre des victimes d'accidents de la route est la contrepartie dramatique du développement de la circulation. L'opinion publique s'émeut beaucoup plus des accidents de chemins de fer et d'avions que des accidents d'automobiles, à l'égard desquels se produit une dangereuse attitude d'accoutumance.

Le bilan pour la période de 1957-1967 est terrifiant. Durant cette décennie le nombre des accidents corporels a augmenté de 52,6 %, celui des tués de 55,55 %, celui des blessés de 67,18 %.

Année	Tués	Blessés
1957	8.197	182.901
1967	12.751	305.775

Une des caractéristiques de l'évolution de la circulation automobile se traduit par l'augmentation de la part des tués et des blessés conducteurs de voitures de tourisme : la vitesse sans cesse accrue n'est sans doute pas étrangère à cette progression qui depuis 1957 est de 119 %.

L'attraction des jeunes vers l'automobile est un phénomène significatif de notre époque. Plus encore que pour les adultes, elle leur apparaît un instrument de libération et un moyen d'affirmer leur personnalité. Mais, hélas, les statistiques le confirment, le pourcentage des jeunes de 20 à 24 ans conducteurs de voitures de tourisme impliqués dans les accidents représente au moins 20 % de l'ensemble des conducteurs.

Devant une situation aussi inquié-

De 1957 à 1967, le nombre de voitures a triplé en France.

tante, les services de police de la circulation orientent leur action répressive sur la détection des infractions graves (non-observation de la priorité et notamment du signal *stop* et du *feu rouge* — *vitesse excessive* — *conduite en état d'ivresse*) ; de plus l'autorité préfectorale dispose de l'arme la plus efficace à l'encontre des conducteurs dont le comportement au volant s'est révélé dangereux, en suspendant leur permis de conduire, dans le cadre des dispositions du Code de la Route.

Accélérer le programme d'autoroutes

Si dans l'ensemble le maillage extrêmement dense de nos routes départementales et de nos voies communales est de nature à satisfaire les besoins des usagers, sous la condition bien évidemment que ne soit pas diminué l'effort néces-

saire pour leur entretien, il n'en est pas de même du réseau routier national (80.000 km environ) qui supporte le trafic le plus important et notamment celui des transports routiers à longue distance. Sur la base 100 en 1960, la circulation sur les routes nationales était de 178 en 1966. Pour la plus grande partie du réseau, la largeur est insuffisante et inadaptée au volume de la circulation.

L'Etat prenant conscience de la gravité de la situation, a certes accentué dans le cadre du V^e Plan les travaux d'aménagement du réseau routier national, en s'efforçant de passer de la route à 2 voies à la route à 4 voies, laquelle offre plus de sécurité pour la conduite de l'usager que la route à trois voies, infiniment dangereuse dès qu'elle approche de la saturation. Les crédits du Fonds d'investissement routier permettent d'autre part de réaliser des voies de déviations, évitant les agglomérations que les routes nationales traversaient.

Mais les autoroutes — ces voies sans croisement et à circulation rapide dont la nécessité s'impose au-delà de 12.000 véhicules-jour, en raison de leur sécurité trois fois supérieure à celle de la route classique — n'étaient en 1957 qu'à l'état d'épure, et en 1962 atteignaient seulement 235 km ; paradoxe qu'une telle lacune, pour un pays en pleine expansion et grave handicap par rapport aux voisins allemands et italiens beaucoup mieux équipés en ce domaine.

L'Allemagne dispose d'un réseau d'autoroutes commencé dès 1935 reliant entre elles toutes ses villes importantes et représentant au 15 mars 1967 : 3507 km ; l'Italie qui possédait 560 km d'autoroutes en 1962 en compte actuellement 2.200.

La France n'a pas encore franchi le cap des 1.000 km et elle prend un retard inquiétant sur le programme qui doit être réalisé fin 1970 à l'échéance du V^e Plan.

Les autoroutes en cours de construction portent sur l'axe Paris-frontière italienne. Les portions « Paris-Avallon », « Lyon-Sud-Valence » et « traversée de l'Estérel » en sont les premiers maillons importants ouverts à la circulation au cours de la décennie.

D'autre part, la liaison vers le Nord est assurée grâce à l'autoroute Paris-Lille dont la construction a conduit à réaliser à la sortie de Paris le spectaculaire échangeur de la Porte de la Chapelle qui est le premier échangeur à 3 niveaux réalisé en France.

La conception actuelle de ce programme autoroutier est des plus critiquables. Renouvelant l'erreur commise avec les grandes lignes ferroviaires au XIX^e siècle, il prévoit l'aboutissement des autoroutes sur Paris et néglige de desservir les régions excentriques de l'Ouest et du Sud-Ouest qui souffrent d'un sous-développement économique. Les grands ports de l'Atlantique demeurent de ce fait coupés des pays du Marché Commun qu'ils devraient desservir. Il est prouvé que les auto-.....

L'auto est l'instrument enchanteur et fallacieux qui fait croire aux enfants de ce siècle que la vitesse décuple le rendement et lui fait confondre l'agitation avec l'activité.

E. Cadeau

.....routes contribuent largement au développement des activités des régions qu'elles traversent et facilitent notamment les décentralisations d'industries. Il serait donc indispensable que les pouvoirs publics non seulement accélèrent la cadence annuelle de 200 km prévue pour les travaux en cours mais dégagent en outre les moyens financiers pour amorcer un programme parallèle destiné à relier l'Ouest et l'Est à travers le Centre et à raccorder ces axes aux réseaux allemands, suisses et italiens.

Approche d'une solution aux problèmes de circulation dans les agglomérations ?

Les problèmes que pose la circulation revêtent une particulière acuité dans les grandes agglomérations et tout spécialement à Paris, en raison du nombre sans cesse accru de citadins motorisés et de la congestion des transports en commun.

Les voitures particulières utilisées par les « banlieusards » envahissent, chaque jour ouvrable, les voies urbaines des quartiers « intra-muros » et s'ajoutent à celles des riverains qui ont pris la fâcheuse habitude d'utiliser la voie publique comme garage. Les automobiles allant jusqu'à stationner sur les trottoirs, les piétons sont de plus en plus menacés dans leur quiétude et dans leur sécurité.

Ces difficultés de circulation sont une des préoccupations majeures des autorités municipales, d'autant que les autobus pris au milieu des embouteillages, voient, singulièrement à Paris, leur vitesse commerciale sensiblement réduite et leur trafic baisser.

Paris est évidemment, plus que toutes autres villes, au cœur de ce problème, avec les déplacements de

masse qui s'y effectuent principalement dans le sens banlieue-Paris. Le taux de motorisation de Paris est le plus élevé de France (une voiture pour 3,5 habitants). Dans Paris intra-muros, 600.000 véhicules sont à l'arrêt ou en stationnement. Le nombre de voitures en circulation est de 50.000 en moyenne pour s'élever aux heures de pointe à 80.000. Sur le plan du stationnement, les autorités locales ont donc été dans l'obligation, quelles que soient les réactions d'humeur de l'usager, d'édicter des réglementations de plus en plus restrictives :

— le système du disque utilisé en zone bleue pour le stationnement de courte durée ;

— le stationnement unilatéral mensuel alterné ;

— l'adoption de mesures d'interdictions de stationner sur les grands axes et notamment sur les itinéraires des autobus qui se multiplieront au fur et à mesure de l'aménagement des parkings souterrains centraux.

Ces diverses mesures réglementaires ne sont d'ailleurs que des palliatifs qui seront très vite dépassés, compte tenu de l'accroissement rapide du parc automobile.

Les premiers travaux d'infrastructure réalisés durant cette décennie pour améliorer les conditions de circulation ont permis d'aménager la voirie parisienne urbaine (élargissement des chaussées, équipement de 700 carrefours en feux de signalisation, mise en sens unique de 40 % des voies). Mais la réalisation des voies nouvelles devenant indispensable pour écouler plus rapidement une circulation en constante augmentation, la Ville de Paris a utilisé le terrain des fortifications afin de doubler les boulevards des Maréchaux par le périphérique dont 16 km, sur les 36 km qu'il comportera, sont à présent ouverts à la circulation. Après avoir disposé d'une partie des quais de la Seine « rive gauche », aménagés en voie express, les automobilistes bénéfi-

cient depuis le début de 1968 des 13 kilomètres de la voie expresse Seine « rive droite » qui leur permettent de traverser Paris d'Ouest en Est sur les lieux mêmes qui étaient le rendez-vous privilégié des amoureux, des flâneurs, et des rêveurs. Signe des temps : les exigences du progrès ont rompu le charme poétique des quais d'autrefois.

Les grandes villes de province ont également réalisé ou ont en cours de chantier des travaux importants pour améliorer le trafic. A Lyon : aménagement des berges du Rhône en voie rapide, tunnels sous la Croix-Rousse et Fourvière. A Marseille : tunnel routier sous le bassin du Vieux Port (640 mètres de longueur sous la mer). A Bordeaux : deux ponts ont été édifiés sur la Gironde alors que, jusqu'à présent, un seul pont reliait les deux parties de la ville.

Mais il n'est pas douteux que le centre des villes anciennes qui constitue un patrimoine historique et artistique irremplaçable se prête difficilement à un remodelage pour y percer des autoroutes urbaines. La construction de voies rapides se heurte aux impératifs du site et de l'esthétique comme à la densité des surfaces d'habitation.

De plus, les efforts déployés pour le développement de l'infrastructure routière sont d'une efficacité limitée, car en matière de circulation, l'expérience prouve que toute amélioration apportée à l'écoulement des véhicules a pour effet d'attirer irrésistiblement de nouveaux conducteurs, de sorte que les aménagements s'avèrent au fur et à mesure insuffisants.

C'est pourquoi, confrontés à ces problèmes d'une dimension exceptionnelle et conscients que Paris et les grandes villes seront menacés d'asphyxie d'ici à 1970 si l'invasion des automobiles dans les quartiers centraux n'est pas endiguée, les pouvoirs publics ont pris nettement position pour l'adoption d'une poli-

tique de priorité en faveur du développement et de l'amélioration des transports en commun et de limitation de plus en plus stricte de l'usage de la voiture individuelle. Une politique rationnelle de la circulation impose d'autres mesures comme : la réalisation d'autoroutes de dégagement et de voies rapides dans les zones périphériques, l'aménagement aux portes des villes, près des gares et des stations de transports en commun, de parcs de stationnement de dissuasion.

La ville est faite pour les hommes avant tout et non pour les autos. Le cœur des villes anciennes doit

être sauvegardé. Le rythme de l'activité humaine et l'équilibre des humains doivent être préservés. Ces autos, qui conditionnent une grande part de notre vie, doivent l'améliorer et non l'asservir totalement ; d'ores et déjà, elles mettent notre système nerveux à rude épreuve et contribuent par leurs émanations toxiques à augmenter la pollution atmosphérique. Il y a un seuil de saturation qu'il faut veiller à ne pas dépasser, ou c'en sera fait de la vie à l'échelle humaine... Il importe par exemple, de développer les zones de silence et de verdure et de réserver aux piétons des rues-

promenades où il ferait bon flâner. La solution propre à concilier cette nécessité de sauvegarder l'âme des cités et un certain art de vivre, sans pour autant sacrifier les commodités du progrès et les intérêts d'une industrie essentielle à notre économie, ne serait-elle pas tracée dans le projet, préconisé par le G.E.C.U.S., de la construction d'une centaine d'autoroutes souterraines, projet audacieux, certes, mais en cette seconde moitié du XX^e siècle l'utopie n'est-elle pas le vrai réalisme ?

François N. VIRY. ■

Vous avez Dix Ans de Plus...

par Cécile DELANGHE

LORSQUE paraît le premier numéro de « France-Forum », vous n'avez jamais entendu parler de mini-jupes, de gadgets ou de drugstores. Vous ignorez l'existence des hippies, d'Astérix, de Courrèges et de Jean-Luc Godard. To twist n'est qu'un verbe anglais qui signifie tordre ; Marienbad, le nom d'une ville d'eau allemande ; l'astragale, celui d'un os qui s'articule avec le tibia et le péroné ; quant à Mircille Mathieu, elle peut déambuler tranquillement dans les rues d'Avignon ; on ne reconnaît que ce que l'on connaît. Dans un tout autre ordre d'idée, vous payez votre baguette de 700 g 48 francs et votre steack 837 F le kilo ; vous vous félicitez peut-être de disposer de quelques kilomètres d'autoroute à l'ouest de Paris, pour vérifier les performances de votre nouvelle Dauphine ; vous fredonnez « Bambino » ; dans un théâtre parisien, Faulkner et Camus font salle comble avec « Requiem pour une nonne » ; et il est exclu que vous osiez, publiquement, aborder le problème du contrôle des naissances. Vous avez dix ans de moins...

La civilisation des loisirs

L'année 1957 n'est pourtant pas une année-charnière ; c'est déjà depuis 1950 que l'expansion vous a jeté insensiblement dans l'âge industriel du bien-être. Sans doute, dix ans après, vous n'êtes pas encore tout à fait sorti de l'ornière des guerres coloniales ; mais, petit à petit, le souvenir de la guerre d'Algérie s'éloigne, et vous voulez profiter de ce retour au calme ; vous voulez retrouver le goût du confort et des choses ; et vous allez redécouvrir votre côté dépensier, longtemps dissimulé sous des manières façonnées par M. Pinay ; pour vous satisfaire, on se met alors à bâtir et à fabriquer, pour vous, des voitures, des villages de vacances, des ports de plaisance, des cinémas, des restaurants, du prêt-à-porter ; et vous voilà parvenu à consacrer aujourd'hui, en 1967-68, 35 % de vos revenus à vos loisirs.

.....

*"Exaltant : on part. Excitant : on voit Ceylan et Leningrad"
"Le scandale des mini-jupes" "Les vacances imbéciles" "Jeunes, avez-vous une morale?" "Le fléau qui menace l'homme mûr : l'infarctus du myocarde" "En six semaines et cent conseils : vous serez belle pour votre plus bel été" "Vos robes, coups de soleil" "Le bonheur, aujourd'hui, est un produit standardisé"*

..... Car, au cours de cette dernière décennie, votre grande découverte est celle des loisirs ; loisirs sédentaires mais enrichissants, avec la télévision et le tiercé ; loisirs ambulants avec les week-ends à la campagne, les vacances et les résidences secondaires ; loisirs culturels avec le rush sur les livres de poche et sur les expositions ; pour ne citer que deux chiffres, en 1965, les chefs-d'œuvre des collections américaines n'attirent que 160.000 visiteurs, en 1967, Toutankhamon, le petit roi égyptien, fait le plein avec plus d'un million de visiteurs.

La télévision

Allez soutenir, après de telles comparaisons, que la télévision vide les salles d'exposition, de cinéma ou de théâtre. Non ; le grand boum sur la télévision n'a guère plus de dix ans ; c'est en effet à partir de 1956 que l'augmentation des postes déclarés est devenue géométrique, passant alors le cap du demi-million, puis, en 1959, celui du million, en 1960, celui des deux millions, en 1962, celui des trois millions ; et aujourd'hui, c'est une forêt d'antennes qui hérissé nos toits et envahit à peu près tout l'hexagone national ; sur les 25 heures de loisirs dont vous disposez chaque semaine, vous en consacrez 16 à votre télévision, tandis que vos enfants, en douze ans de scolarité, passent autant de temps devant le petit écran qu'à l'école ; or toutes les statistiques l'attestent : l'entrée de la télévision dans votre foyer coïncide avec un élargissement considérable de votre horizon, et cela, dans tous les domaines ; il est même possible qu'elle vous ait incité à faire davantage de sport ; d'après la Fédération française de rugby par exemple, la retransmission des grands matches nationaux et internationaux a multiplié le nombre des demandes de licences pour ce sport.

Le tiercé

Au nombre des séquences que vous suivez régulièrement à la télévision, il en est une tout particulièrement privilégiée et que plusieurs millions d'entre vous ne sauraient manquer ; c'est l'instant où, chaque dimanche, l'on vous donne les résultats du tiercé ; qu'il y ait un paquebot en perdition ou un putsch en Grèce, qu'importe, le tiercé interrompt tout, à la télévision comme à la radio... Et pourtant, il y a dix ans, le tiercé n'avait que trois ans d'âge ; il avait été inventé en 1954 par un mathématicien génial, et seuls quelques initiés se livraient à ce jeu hebdomadaire. Vous connaissez maintenant sa fortune ; chaque dimanche, à l'heure de l'apéritif, ce sont trois millions et demi de Français qui, sous prétexte de participer à la défense des intérêts de

la race chevaline, espèrent trouver la fortune sous les sabots de trois chevaux. Bref, le tiercé est entré dans les mœurs dominicales comme la grasse matinée et la pâtisserie pour les uns, et comme les migrations processionnaires pour les autres ; et, chaque année, vous lui donnez deux fois plus que les crédits affectés par l'Etat à la construction d'H.L.M.

L'évasion hebdomadaire et la maison de campagne

Cette fâcheuse négligence de l'Etat a d'ailleurs eu une conséquence positive ; au cours des dernières années, elle vous a fait redécouvrir les charmes de la nature, faute de logements, d'espaces verts, d'équipements collectifs et culturels, d'air et de lumière, l'évasion hebdomadaire et bucolique est devenue pour vous un besoin impérieux, dont l'automobile est l'outil numéro un ; de sorte qu'insensiblement, vous avez changé de civilisation ; de la civilisation de la pierre, vous êtes passé à la civilisation de la tôle.

Toutefois, lorsque vous êtes parvenu à acquérir un appartement décent et une automobile, lorsque vous avez réussi à réunir quelques économies, vous avez pris votre revanche sur ce nomadisme, et vous vous êtes lancé dans une aventure encore plus riche d'imprévus que la simple promenade dominicale ; vous êtes parti en quête de la chaumière de vos rêves. Il y a dix ans, vous n'étiez qu'une petite poignée de 600.000 propriétaires de résidences secondaires. Aujourd'hui, vous êtes près d'un million et demi à manier la bêche et la binette pour faire naître quelques fleurettes sur les quelques arpents de terre qui entourent votre ferme. Du même coup, vous avez fait la fortune des commerçants en graines, plants et oignons à fleurs en tous genres, qui ont vu leurs ventes tripler ; vous avez en même temps bouleversé la vie du village où vous avez trouvé refuge ; les magasins ont perdu leur antique cachet : la modeste épicerie-buvette, en particulier, est devenue aujourd'hui un hôtel-restaurant où vous trouvez des spécialités fines comme dans les épiceries les plus sélectes de Paris, et où vous venez déjeuner, sans honte, avec vos amis, le dimanche, pour éviter à votre femme la corvée de la cuisine et de la vaisselle.

Les robots ménagers

Pour simplifier la vie de celle-ci, pour lui faire gagner du temps, des âmes charitables se sont, par ailleurs, ingénies à inventer les divers compléments indispensables à cette civilisation des loisirs : ils ont multiplié les libres-services, les laveries automatiques, le linge et la vaisselle en papier et les robots ménagers ; au dernier

1958 : le drugstore — 1965 : la minijupe.

Sur les plages, chaque été, des millions de vacanciers.

Salon des Arts ménagers, on ne comptait pas moins de 16 marques de moulins à café, 22 marques de fers à repasser, 26 de batteurs-mélangeurs, 30 d'aspirateurs, 34 de machines à laver la vaisselle, 42 de congélateurs, 59 de réfrigérateurs et 63 de machines à laver le linge... Micux même, la ménagère française a découvert la cuisine sans souci ; il y a à peine dix ans, vous ne pouviez concevoir de cuisine française sans cette attente merveilleuse qui accompagne depuis des siècles la préparation des bons petits plats. Mais aujourd'hui, les surgelés ont fait des Françaises des cuisinières sans souci et mis l'art de bien manger à la portée des bourses les plus modestes ; pour le prix d'une entrecôte, vous trouvez un excellent coq au vin, du civet de lapin ou du bœuf bourguignon qu'il vous suffit de réchauffer quelques minutes pour leur rendre toute leur saveur. Voici donc revenu, par un mystérieux détour, le temps des blanquettes de veau, du canard à l'orange et de la dinde aux marrons...

Les grandes vacances

Parallèlement à l'exode hebdomadaire, les vacances, les grandes vacances sont devenues le grand rêve collectif qui aide 54 % d'entre vous à supporter, vaillamment, votre vie quotidienne ; et chaque année, ce flot des vacanciers se grossit des nombreux ruraux qui viennent s'installer en ville. Aux vacances d'été sont venues s'ajouter, pour beaucoup d'entre vous, des vacances d'hiver. Pour satisfaire cette soif de soleil et d'évasion, cette envie de mer ou de neige, il a donc fallu mettre au point et parfaire plusieurs formes de tourisme : camping, caravaning, tourisme social, résidences familiales disposant d'installations collectives, clubs de vacances. Les vacances organisées, notamment en créant une société où le dépassement est tout autant géographique que social, où les relations humaines sont simplifiées et où tout est facile, ont connu, auprès de vous, une fortune considérable ; pour des sommes relativement modestes, elles vous ont permis de découvrir la Riviera, la Costa Brava, l'Acropole et même les Pyramides, régions ou monuments dont vos parents auraient à peine osé rêver ; et, lorsque vous êtes parvenu à payer entièrement votre appartement, vous avez mis de l'argent de côté pendant trois ans, et vous vous êtes enfin offert la croisière lointaine, le safari ou la pêche sportive.

L'ère des cadeaux

Ce vaste déploiement de loisirs en tous genres a tout de même son talon d'Achille ; dans l'euphorie, on a oublié un complément indispensable à ces migrations

"La voiture anti-accident" "L'architecte du plastique les habille" "La femme, la fécondité et la pilule" "La guéguerre des cheveux longs" "Plein charme sur les filles" "Comment choisir votre maillot de bain" "Triomphe du cheval" "Le jour où l'homme n'aura plus rien à faire" "Minceur, oui! maigreur, non!"

..... collectives; on a oublié de construire un réseau d'autoroutes susceptible d'accueillir l'accroissement formidable du parc automobile. Il a fallu cinq ans à l'autoroute du Sud pour aller de Paris à Corbeil! Ce n'est qu'en 1962 qu'elle atteint péniblement l'orée de la forêt de Fontainebleau; depuis, vous savez à quelle vitesse avance cette fameuse route du soleil...

Alors, comme pour vous consoler des heures innombrables d'attente sur les routes de France, comme pour vous récompenser de votre ardeur à brûler de l'essence, une armée de gens que vous ne connaissez pas ont décidé de vous distribuer des cadeaux, des mouchoirs rafraîchissants, des porte-clés, des cartes folkloriques, des queues tigrées... Et, les beaux jours finis, une autre armée de donateurs attend que le dernier pompiste ait distribué son dernier Astérix, pour s'occuper de vous, et vous proposer, qui, un poste de télévision gratuitement pendant 15 jours, qui, un taxi à domicile pour que vous veniez voir une collection unique d'appareils électroménagers, qui, les œuvres complètes de Victor Hugo, reliées plein cuir (échantillon joint), à condition de lire une semaine d'affilée celles de Balzac... Ces bonnes surprises font maintenant partie de votre vie quotidienne; mais en fait, cet avènement du cadeau, inévitable et qui colle aux choses, est récent; il n'a guère plus de dix ans.

La jeunesse et le drugstore

Et cette ère du cadeau correspond précisément à la seconde grande découverte de cette décennie: celle de la jeunesse. Industriels et commerçants ont en effet découvert l'immense parti qu'ils pouvaient tirer du nombre (30% de la population), de l'enthousiasme des jeunes, et de l'argent dont ils disposent. C'est grâce à eux que le disque du jour peut se vendre à des centaines de milliers d'exemplaires, que les petites robes s'en vont comme des petits pains et que le même uniforme est porté à des milliers d'exemplaires. Bref, en dix ans, les jeunes sont devenus les créateurs ou les victimes de cette civilisation de la consommation incessante qu'un sociologue américain a qualifiée de «civilisation de la poubelle», tant est rapide le vieillissement des objets de consommation courante.

Or cette découverte chasse une certaine image que l'on se fait de vous-même, l'image qui vient d'être évoquée et qui est composée des jeux télévisés, de Guy Lux, du tiercé, de l'apéro, de la tondeuse à gazon, et même d'un certain goût de l'épargne; elle laisse entrevoir l'image d'un autre Français, plus jeune, qui lui, en fait de bas de laine, ne connaît guère que les chaussettes «Burlingston» («chaussettes en technicolor, 80 coloris,

importées des Etats-Unis»), et dont l'univers se compose de teeshirts, de gimmicks, de barbecues, de zippos, de téléportatives, d'appareils photo japonais et de la revue «Lui».

Le meilleur symbole de cette image, c'est le drugstore, dont le premier s'ouvrit en 1958, au moment même où naissait la V^e République.

L'élégance dans la rue

La meilleure illustration, c'est la rue, sur laquelle a soufflé un grand vent d'anarchie, qui n'a pas seulement soulevé les jupes des filles. Car, l'important, ce n'est pas tant cette escalade des ourlets; c'est que pour la première fois dans l'histoire de la femme, l'élégance et la beauté sont devenues industrielles; les copies des robes de la haute couture sont en vente à Prisunic; les soins de beauté se sont répandus à une folle rapidité; en dix ans, tous les coins de France ont accueilli leur esthéticienne; et des bottes aux faux-cils, du bikini à la perruque, aucun des accessoires des anciennes déesses n'est inaccessible à la femme de la rue. Mieux même, c'est la première fois dans l'histoire que la mode est imposée aux femmes riches au lieu d'émaner d'elles; la mini-jupe et les couleurs violentes sont nées dans la rue, et le modèle auquel on se réfère plus ou moins consciemment, ce n'est plus le modèle riche, mais le modèle jeune. En ce sens, il est certain que la dernière décennie marque un tournant et la fin d'une époque.

La mode masculine

Même constatation du côté des messieurs. En 1957, un homme élégant, c'est bleu ou gris, c'est un triste complet-veston, une chemise et une cravate. L'idéal masculin est encore représenté par la race des athlètes; l'on garde une certaine nostalgie des nuits crasseuses de Saint-Germain-des-Prés d'après-guerre, et cette question: «vous avez un joli costume; où l'avez-vous acheté?» laisse planer un doute sur les mœurs de celui qui la pose. Aujourd'hui, elle ne surprend plus personne, même à la sortie d'un conseil d'administration; sous l'impulsion de créateurs, tels que Cardin, la confection masculine s'est métamorphosée, et vous admettez sans conteste qu'une apparence soignée n'est pas incompatible avec votre virilité. De longs éphèbes gracieux et ascétiques peuplent les pages des magazines masculins et vous donnent envie de leur ressembler; le métier de cover-boy est d'ailleurs devenu aussi florissant que celui de cover-girl. L'une des agences les plus importantes, celle de Catherine Harlé, compte aujourd'hui 50 «cover-boys»; du même coup, les jeunes filles

On voudrait rire de la mode, mais la mode est quelque chose de très sérieux.

Alain

ne rêvent plus qu'à des idoles sous-alimentées ; du même coup, vous hantez les salles de culture physique et les saunas ; vous suppliciez masseurs et médecins de faire disparaître un ventre qui n'est plus un signe de prospérité.

L'esthétique industrielle

La mode est donc devenue à l'extra-plat ; et non pas seulement pour la silhouette masculine, mais dans tous les domaines. 1967 marque en effet le dixième anniversaire d'une nouvelle science : l'esthétique industrielle ; c'est en 1957 que fut créé le Conseil international des Sociétés d'Esthétique industrielle ; et en dix ans, l'esthétique industrielle a tout transformé, depuis votre cuisine jusqu'à votre salle de bains, en passant par votre portefeuille, votre briquet ou votre réfrigérateur ; elle n'a pas seulement défini le style d'un objet ou d'un produit ; derrière la beauté, elle cache des prouesses techniques qui vous permettent de le manier plus rationnellement et plus facilement. Il suffit de jeter

un regard sur votre vieux fer à repasser pour vous en convaincre.

Si vous faites le compte de tous les changements qui, presque imperceptiblement, ont modifié votre existence, vous constatez que dix ans, c'est bien long, que 1957, c'est bien loin... Et pourtant, si, en votre for intérieur, vous faites votre examen de conscience, vous n'avez pas le sentiment que ces événements aient beaucoup modifié votre mentalité et vos habitudes ; c'est tout juste si, après une « journée continue » qui vous oblige à déjeuner rapidement et légèrement, vous rentrez un peu plus affamé le soir ; mais vous retrouvez une femme tout aussi affairée autour de ses casseroles qu'il y a dix ans ; tant il est vrai que la prolifération des robots et la sublimation des besognes domestiques en « arts ménagers » n'ont en rien modifié ses horaires de travail. Pour elle, c'est encore la semaine de 54 heures de ménage, et même de 75 heures, si vous êtes le chef d'une famille de trois enfants

Cécile DELANGHE.



Libres Propos sur la Radio et la Télévision

● 12 millions de postes de radio en 1957, sans doute 20 millions aujourd'hui ; 700.000 récepteurs de télévision en 1957, 8 millions 1/2 aujourd'hui... Ces chiffres indiquent assez la place prise par ces techniques dans notre vie quotidienne. Pour faire le point de leur évolution au

cours de ces dix dernières années et aussi voir leur avenir, André SCHAFTER a interrogé pour nos lecteurs Roger BOURGEON, Producteur de Radio, et Jean-Pierre DUBOIS-DUMÉE, Directeur du magazine « Télérama » et membre du Comité des Programmes de l'O.R.T.F.

André SCHAFTER. — Au cours de ces dix dernières années, l'écoute de la radio a subi des modifications profondes qui ont changé assez largement la fonction de la radio et

son rôle social. Roger Bourgeon, qu'en pensez-vous ?

Roger BOURGEON. — Il y a plusieurs causes à la situation que

vous évoquez. Pour ma part, j'en retiendrai particulièrement deux : l'introduction de la télévision et, parallèlement, l'introduction du transistor dans la vie des Français.

..... La télévision a bouleversé les heures de grande écoute radiophonique. C'est ainsi que, pour leurs soirées, les auditeurs trouvent dans la télévision le spectacle qu'ils attendaient autrefois du récepteur familial.

Par contre, les transistors ont développé l'écoute dans la journée, une écoute que l'on pourrait qualifier d'instantanée. La radio n'est plus le gros engin qui trônait dans un coin de la pièce et autour duquel s'assemblaient 7 ou 8 personnes : c'est devenu un objet personnel que l'on emporte partout, dans la chambre à coucher, dans la salle de bains quand on se rase le matin, sous la tente de camping, etc. Les statistiques indiquent 20 millions de récepteurs radio pour 15 millions de foyers, ce qui montre bien qu'il y a plusieurs récepteurs dans chaque foyer. Evidemment, c'est un chiffre moyen, car dans certaines familles il y a un poste de radio pour 5 personnes tandis que d'autres en ont un pour chacun des enfants.

Donc, cette écoute radio, qui était une écoute collective, une écoute de spectacle, est devenue une écoute individuelle. Cela entraîne beaucoup de conséquences. Il y en a une qu'il faut souligner : il n'y a plus

de choix familial des programmes. Autrefois, le père ou la mère (c'était souvent elle qui faisait le choix) décidait et tout le monde restait fidèle à une station. Je me souviens avoir fait des enquêtes chez les radio-électriciens et m'être aperçu que sur les postes donnés à réparer, on ne pouvait plus tourner le bouton qui cherchait les stations, il était rouillé et bloqué sur « Radio-Luxembourg », par exemple. Les auditeurs n'y avaient jamais touché ; immuablement ils écoutaient leur radio comme ils allaient au cinéma le samedi, quoi qu'on montre. Aujourd'hui, on constate un choix par âge, par situation, par lieu, que personne ne commande, sinon le seul intéressé.

Si l'on observe les jeunes, par exemple, on voit qu'ils écoutent en faisant leurs devoirs : si un disque ne leur plaît pas, clac ! ils appuient sur la touche du clavier de leur transistor et passent à une, autre station. Ils appuient parfois trois fois de suite et ils vont ainsi de « France Inter » à « Europe N° 1 » et à « Luxembourg » avec une facilité déconcertante. L'automobiliste avec sa radio n'agit pas autrement. C'est ce qui a rompu la fidélité à une seule station.

A.S. — Les touches sur les postes ne sont donc pas qu'une trouvaille technique, elles correspondent aussi à une psychologie.

R.B. — Je ne crois pas. La technique a entraîné une psychologie. Au départ, il s'agissait d'un moyen pratique pour éviter de rechercher. Sur le transistor, le cadran des gammes d'onde étant beaucoup plus étroit que sur un grand poste de radio, il est beaucoup plus difficile de « caler » la station. C'est la raison pour laquelle on a fabriqué des postes à touches qui vous donnent automatiquement la station désirée. Les fabricants n'ont pas du tout pensé qu'ils allaient entraîner une telle mutation du public. Mais elle s'est produite, c'est un fait.

Progression de la télévision en France

1955	125.000
1958	683.000
1960	1.368.000
1962	2.500.000
1964	4.400.000
1965	6.500.000
1968	8.500.000

Jean-Pierre DUBOIS-DUMÉE. — N'y a-t-il pas aussi une mutation inverse du fait que la sélection automatique permet de prendre instantanément trois postes, mais vous déshabitude d'en chercher d'autres ?

R.B. — Bien sûr ! Autrefois, il y avait des gens amoureux de la radio qui consultaient « La Semaine Radiophonique » ou « Radiocinéma ». Ces gens-là composaient leur spectacle. Maintenant, ils le composent pour la télévision. N'oublions pas que les dernières statistiques — toujours en augmentation — indiquent que 56 % des familles françaises ont la télévision.

Je crois que la télévision et les transistors ont provoqué l'abandon de la radio-spectacle, de la radio collective, et le manque de fidélité des auditeurs (et des nouveaux auditeurs spécialement) aux stations de radio. La radio-spectacle est pratiquement bannie : elle n'est plus qu'un écran sans image... on est habitué à une autre dimension. La radio est devenue — et deviendra de plus en plus — une radio de musique, c'est-à-dire une radio fondsonore. Autant de faits qui influent forcément sur les programmes et font qu'ils ont été profondément modifiés.

A.S. — La radio, n'est-ce pas aussi un exceptionnel instrument d'information ?

LES GRANDES DATES DE LA TELEVISION

- 1929 : premier récepteur français
- 1935 : premières émissions régulières
- 1949 : création du journal télévisé
- 1954 : premières émissions d'Eurovision
- 1962 : premières émissions de Mondovision
- 1963 : création d'une deuxième chaîne de T.V. en France
- 1967 : premières émissions de télévision couleur en France.

L'humanisme bien compris n'a pas à se battre contre la télévision, mais il est temps qu'il vienne à son secours et à son service.

J. Cazeneuve

R.B. — Evidemment, la radio, c'est l'information très rapide qui s'efforce de transmettre l'actualité dans la minute où elle se produit, avec aussi des reportages immédiats sur les grands événements du monde. Autrefois, lorsqu'un coup d'Etat se produisait en Grèce, on réfléchissait pendant deux jours pour savoir si on envoyait un reporter ; maintenant la question ne se pose même pas : il prend le premier avion en partance.

Avec l'information, la radio bat la télévision qui reste un engin lourd. La T.V. est parfaitement adaptée lorsqu'il s'agit d'un événement qu'on prévoit. Ainsi, à l'ouverture du Concile, on avait 12 caméras dans Saint-Pierre de Rome ! Pour les Jeux Olympiques de Grenoble on a travaillé pendant un an pour mettre un matériel effarant et sensationnel sur les pistes, afin qu'il n'y ait pas un centimètre de neige qui ne soit couvert. Mais s'il y a demain un événement inattendu, alors la télévision ne peut suivre.

Une autre fonction de la radio, proche de celle de l'information, c'est le service aux auditeurs qui peut leur simplifier la vie ; par exemple lorsque « France Inter » fait du radio-guidage sur les grandes routes ou « Radio-Luxembourg » du guidage dans Paris par le canal des « G 7 ».

A.S. — Nous avons déjà évoqué les jeunes. Il semble que les producteurs radio, comme ceux de disques, leur accordent une place particulière. Qu'en pensez-vous ?

R.B. — Si les jeunes se retrouvent en bandes autour de tourne-disques pour danser, pour organiser des surprises-parties, c'est au contraire individuellement qu'ils écoutent la radio sans interrompre leurs activités. Ce comportement relève de la civilisation du bruit qui se caractérise par deux aspects : d'une part on travaille en écoutant une

émission qui n'a aucun rapport avec ce que l'on est en train de faire ; d'autre part on change sans arrêt de rythme, de tempo.

L'écoute de fin d'après-midi est effectivement une tranche que la plupart des radios affectent aux jeunes. Mais ce n'est pas une écoute attentive, c'est un fond sonore, c'est une ambiance.

A.S. — Nous avons dit que l'utilisation de la radio avait été profondément modifiée par l'apparition des transistors, mais aussi — et plus largement encore — par celle de la télévision. Où en est la télévision ?

J.P.D.D. — La télévision sort à peine de l'enfance, puisqu'elle a 10 ans. Elle n'a pas encore la souplesse d'adaptation et le dynamisme créateur de la radio, qui est à son âge adulte. Son évolution est provoquée par le public et par la technique.

Du côté du public, il est évident qu'il n'y a pas longtemps que la télévision possède une grande audience car, voilà 10 ans, il y avait seulement 700.000 récepteurs en service. L'évolution devant laquelle on se trouve — et c'est très important — c'est le passage de « l'exceptionnel » au « familier », bien que le phénomène soit différent pour les adultes qui l'ont vue naître et pour les jeunes qui sont nés avec elle. Les uns l'ont vue apparaître avec étonnement, avec admiration et avec une certaine réserve tandis que les autres, au contraire, l'ont considérée dès leur enfance comme un appareil normal dans la maison, comme le réfrigérateur ou la machine à laver. Sur ceux-là, on peut encore très difficilement se rendre compte de l'impact de la télévision, parce qu'il s'agit d'un phénomène trop neuf et que, pour réaliser des études de ce genre, il faut beaucoup de temps, ce qui crée de grosses difficultés pour toutes les en-

quêtes actuelles sur la télévision, son influence et l'évolution de ses rapports avec le public.

A l'origine on a pensé que la télévision allait se développer surtout dans les milieux ayant les possibilités financières de l'acheter et la culture suffisante pour s'y intéresser. En réalité, on a assisté au phénomène inverse : ce sont ceux qui n'avaient pas de ressources qui ont essayé d'avoir un poste de télé. Ceux qui avaient déjà d'autres moyens de culture commencent seulement à y venir.

Du côté de la technique, je crois que, là aussi, la T.V. est tout à fait dans l'enfance et qu'il est extrêmement difficile de prévoir l'avenir. Au début, la télévision est apparue essentiellement comme le support des autres Arts ou des autres genres. Elle a été, elle est encore pour une bonne part le plus grand théâtre, la plus grande école, le plus grand cirque, les plus grandes variétés, la plus grande église d'une certaine manière, etc. Aujourd'hui, on est en train de se demander si elle n'est pas d'abord un art particulier. Alors, quel peut être cet art spécifique dont les caractères propres se dégagent peu à peu ? Il y a et il y aura toujours le « direct », qui est absolument fondamental pour la télévision. Il y a des recherches sur l'art dramatique, ou l'art de la « dramatique », car il est évident qu'une pièce retransmise du Théâtre Marigny ou d'ailleurs n'a rien à voir avec une dramatique réalisée en studio. Il y a aussi cette présence humaine qui rend la télévision irremplaçable : ce visage sur l'écran, qui a la dimension du visage réel,

Récepteurs de radio en service en France

1936	2.500.000
1946	5.000.000
1956	10.000.000
1962	17.000.000
1968	20.000.000

..... qui vient chez vous, que vous découvrez et qui devient familier.

Dans l'évolution de la T.V. en France, il faut noter encore un fait très important : c'est l'existence d'une deuxième chaîne. Avec une seule chaîne, il n'y avait absolument pas d'émulation, et il était normal que la télévision reste assez conformiste dans ses schémas et dans ses constructions. Mais avec la naissance d'une 2^e chaîne apparaissent les éléments d'une concurrence qui se développera encore lorsqu'apparaîtront d'autres chaînes. Ce sera la source de nouveaux et très grands progrès pour la télévision.

A.S. — Règne-t-il à la télévision un climat favorable à la recherche et au progrès ?

J.P.D.D. — Autant — mais ni plus, ni moins — qu'ailleurs ; il y a toujours un poids de l'institution, un poids des habitudes, un poids des personnes. Mais, depuis dix ans, beaucoup de recherches ont été réalisées à la télévision. Il y a même un service spécial qui est consacré à la recherche.

A.S. — En ce qui concerne l'information, des étapes ont-elles été franchies ?

J.P.D.D. — Il n'y a guère eu d'étapes franchies parce que le problème de l'information n'est pas seulement technique ; il est d'abord un problème de liberté, c'est-à-dire en fin de compte un problème de structure et de statut.

Actuellement, l'information se dégrade plus qu'elle ne s'améliore. Tant que les ministères pourront intervenir à tout moment pour se plaindre de telle manière de présenter une nouvelle ou un problème d'actualité, on aura beau aller plus vite et changer les décors des salles de rédaction, on ne fera pas de l'information vraie.

A.S. — Au niveau de la culture, le bilan n'est-il pas beaucoup plus positif ?

J.P.D.D. — Oui et non, car la télévision — mais la situation est identique pour la radio — c'est à la fois le meilleur et le pire. Dans la mesure où la culture est l'art de situer les différents matériaux, de les hiérarchiser, de les peser pour les assimiler, la télévision ne donne pas la culture, elle fournit des matériaux pour une culture. L'objectif n'est pas tellement de fournir davantage d'éléments de culture, mais de fournir la manière de s'en servir. Jusqu'à présent la télévision n'a guère eu envie de le faire. Elle se considère plutôt comme un spectacle qui apporte au public quelque chose à voir et elle se désintéresse de l'impact, de la manière dont on l'utilise.

Mais il est évident que la télévision, depuis dix ans, a fourni d'énormes apports pour la culture. Elle a cherché à les renouveler constamment — ce qui est très normal — mais elle arrivera à saturation et rapidement dans certains secteurs. Ainsi, le répertoire théâtral auquel elle se réfère n'est pas très vaste et tant qu'il n'y aura pas réellement des « auteurs de télévision », on sera bien obligé de recourir à ce répertoire et de refaire les mêmes choses.

L'un des problèmes actuels, c'est que ces matériaux ne sont pas réutilisables et qu'ils dorment. On devine alors l'importance de l'enregistrement par magnétoscope qui sera, peu à peu, pour la télévision ce que le magnétophone est déjà pour la radio. En effet, grâce au magnétoscope, la télévision peut regagner de la souplesse, soit pour elle-même en mettant « en conserve » certaines de ses productions, soit auprès du public qui les enregistrera et pourra se les redonner à lui-même quand il en aura envie.

Jusqu'à présent, la télévision a présenté un spectacle et ne s'est

pas beaucoup préoccupée du dialogue avec le public. Il y a diverses formes à ce dialogue : la télévision pourrait fournir, par exemple, un matériel à des mouvements éducatifs, à des écoles, ou dialoguer avec le public sur les ondes mêmes. Sur ce dernier point, une des choses qui me frappent dans l'évolution actuelle de la télévision, c'est justement la multiplication des émissions avec participation du public et en particulier par l'utilisation du téléphone. Constamment, dans les émissions, on appelle le public ou le public appelle.

R.B. — Il y a une mode, mais ça passera ! On va arriver à un point de saturation.

J.P.D.D. — Mais cette mode exprime tout de même un souci beaucoup plus grand de dialogue et, dans une certaine mesure, de participation. Il y a un « retour sur l'antenne », c'est un fait très frappant à la radio, et qui commence à l'être à la télévision.

A.S. — On a beaucoup parlé ces derniers temps de la publicité à la télévision. Quelle sera, à votre avis, son influence sur les programmes ?

R.B. — La publicité apporte avec elle des avantages et des inconvénients. Parmi les avantages, notons une plus grande rapidité et l'obligation de se renouveler constamment, sinon les clients ne vous donnent pas d'argent ! Parmi les inconvénients, il y a un souci de plaire au plus grand nombre qui peut faire passer à côté de programmes valables parce que les annonceurs hésiteront à en faire le support de leur publicité.

J.P.D.D. — L'émulation et la concurrence qu'apporterait l'introduction de la publicité à la télévision n'ont pas que des avantages ; elles peuvent quelquefois mener à un

Un téléspectateur passe en moyenne treize heures par semaine devant le petit écran, un vingtième de sa conversation au minimum se rapporte à des émissions de télévision.

abaissement de la qualité des programmes par une espèce de surenchère au sensationnel. Inversement, le monopole n'a pas que des inconvénients dans la mesure où il permet d'imposer au public un effort culturel qu'il ne ferait peut-être pas de lui-même en lui proposant des émissions qu'il ne chercherait pas, mais qu'au fond il n'est pas tellement mécontent de rencontrer.

Cependant, je crois qu'il y aura malgré tout un élément de progrès technique et de transformation de la télévision grâce à l'apparition de la publicité. Faire des émissions publicitaires obligera en effet à trouver un style nouveau, agréable, rapide, réellement accrochant parce qu'il faut absolument toucher le public.

Le problème n'est pas d'éviter l'introduction de la publicité, parce qu'on ne l'évitera pas. Pour moi, c'est un problème de contrôle ou de répartition qui se pose. Deux formules s'offrent à nous : la formule italienne qui limite la publicité dans le temps sur une ou des chaînes nationales d'Etat ou bien la formule anglaise, qui maintient deux chaînes d'Etat et une chaîne commerciale qui est d'ailleurs astreinte à un cahier des charges.

R.B. — Pour ma part, je verrais assez bien une T.V. privée sur le territoire français avec un cahier des charges prévoyant des royalties croissant avec les recettes. On augmenterait ainsi les moyens de production d'une télévision d'Etat qui resterait sans publicité.

A.S. — Nous parlons tranquillement de monopoles et de publicité, alors qu'actuellement se prépare la mise en place de système de diffusion par satellites. Sommes-nous dans les vraies questions ?

R.B. — Le problème de la télévision publicitaire n'a en réalité aucune importance, c'est déjà du

passé. Qu'on utilise ou qu'on n'utilise pas la publicité, c'est une question de recettes pour quelques années. Mais on ne travaille pas pour l'avenir, on court après des formules qui existent ailleurs depuis 15 ans. Cela n'a aucun intérêt.

Ce qui compte aujourd'hui, ce sont les satellites qui existent dès maintenant. Vous savez que le seul problème qui reste à mettre au point, c'est le problème de leur alimentation électrique, c'est-à-dire de leur recharge. La trouvera-t-on dans l'énergie atomique ? Les Américains peuvent le faire. Ou dans la transformation de l'énergie solaire ? Cela paraît un rêve un peu plus lointain. En tout cas, techniquement, il est déjà possible de poser un satellite sur orbite stable, c'est-à-dire qui tourne à la même vitesse que la terre et se situe à un point qui paraît fixe. Il pourrait donc servir de relais et d'amplificateur pour un émetteur à terre et diffuser ainsi 10 ou 12 programmes de radio ou, pour la télévision un train d'ondes-images et 12 trains d'ondes-sons. Un seul de ces satellites pourrait couvrir l'Europe entière avec un même spectacle en 12 langues différentes !

Vous imaginez bien qu'à partir du moment où de telles puissances vont être mises en jeu, c'est une transformation totale de nos métiers qui va se produire. Et qu'est-ce qui va se passer ? Vous allez avoir forcément et dès l'abord un satellite qui va diffuser des programmes américains, avec ce que cela comporte de bon et de dangereux, avec l'image déchaînée de la violence, avec « Les Incorruptibles » à chaque heure de la journée, avec les westerns, la publicité, les informations et tout ce que vous voudrez... Vous aurez certainement aussi un satellite en provenance des pays de l'Est.

Il nous faudra réagir non seulement au plan national par des grands programmes, mais aussi par des émissions à l'échelle d'une pro-

vince. Ce qui serait intéressant, ce serait de développer une télévision véritablement régionale, qui accrocherait les gens un peu à leur sol. Et ce serait la seule façon de lutter contre les satellites qui auront, eux, une optique beaucoup plus large. Ces programmes régionaux pourraient être réalisés par des entreprises privées en collaboration avec des groupes de presse à partir d'émetteurs à portée réduite, c'est-à-dire d'émetteurs de 150 km, qui pourraient d'ailleurs se relier ensemble pour diffuser tel ou tel grand programme de variétés, de divertissements, etc. De cette façon, on protégerait aussi les petites et moyennes entreprises du pays. Il est évident que la diffusion de publicité par une chaîne unique pour la France favoriserait des groupes puissants comme Lever, Procter et Gamble, Shell, etc., des groupes étrangers et des grandes entreprises nationalisées comme Total, la Régie Renault, etc., alors qu'avec des télévisions privées à l'échelle des régions, on permettrait à « M. Machin » de faire de la publicité.

A.S. — Ce que vous venez de nous dire nous montre bien que la télévision est encore dans l'enfance. Demain, alors que la radio nous mettra en communication instantanée avec le monde entier, la télévision s'offrira à nous avec une douzaine de programmes, de la couleur et peut-être l'image en relief. Du même coup, nous aurons chez nous plusieurs télévisions et, bien sûr, le magnétoscope familial...

N.D.L.R. — *Nous signalons à nos lecteurs intéressés par la télévision le remarquable ouvrage de Jean-Guy MOREAU « Le Règne de la Télévision », aux Editions du Seuil. En 130 pages on trouve un inventaire extrêmement complet de toutes les questions que l'on se pose aujourd'hui à propos du petit écran.*

Du Spoutnik à la Greffe du Cœur et de l'Effort National au Défi Américain

ERE ATOMIQUE ? Aventure du Cosmos ? Civilisation des ordinateurs ? Les dix années que nous venons de vivre ne se laissent pas étiqueter aussi sommairement : une « percée » s'est accomplie en même temps sur ces trois fronts — et sur bien d'autres. Au rythme de plus en plus rapide des exploits spectaculaires, le public ne sait plus où donner de la tête et finit par croire possible, sans délai, tout et n'importe quoi. Le « miracle » est désormais trop quotidien pour étonner. Au cours d'une récente émission du journal télévisé de l'O.R.T.F., M. Léon Zitronc, au grand scandale de l'excellent journaliste scientifiques François de Closets, demandait à celui-ci si l'alunissage en douceur de Surveyor-7 n'était pas, après tout, puisque c'était la troisième de ce genre réussie coup sur coup par la N.A.S.A., « une opération de routine ». Question typique d'un informateur populaire pour qui ce n'est plus un événement que de réaliser avec une pareille précision deux fois, trois fois, une opération qui, s'appuyant sur les résultats précédents, n'en est pas moins originale, puisque les conditions et les objectifs varient et se compliquent chaque fois. C'est que, pour M. Zitronc, comme pour la « grande presse » quotidienne, l'événement ne peut plus être désormais en ce domaine que le débarquement sur la Lune. Reste à savoir si le fait de marcher sur la Lune — ce qui, certes, marquera un tournant extraordinaire dans l'histoire, la première conquête d'un monde extra-terrestre — sera en soi un fait scientifique plus important que beaucoup d'autres, spatiaux ou non, qui passeront presque inaperçus alors même qu'ils apporteront un progrès plus décisif ou plus immédiat pour le mieux-être de l'humanité. Sans doute la première tentative de greffe de cœur humain a-t-elle soulevé l'enthousiasme dans le monde entier, mais on aura remarqué que la deuxième intervention, la troisième, la quatrième, qui représentaient chacune une aventure médicale tout aussi hasardeuse que l'opération de Louis Waskhansky — et la preuve en est que les patients n° 2, 3 et 4 sont morts comme lui — ne faisaient plus les gros titres à la une et s'effaçaient, par exemple, devant le problème des trottoirs parkings parisiens !

Noyés sous un déluge d'informations où ce qui est mis en valeur est trop souvent l'accessoire, le futile, le scandaleux et le mercantile, peu habitués à considérer qu'en raison de leurs conséquences industrielles, économiques et sociales, bien des progrès scientifiques et techniques constituent des faits politiques non moins importants qu'un discours dominical ou un changement de majorité, ou encore fascinés par les plus récentes conquêtes de la science, nous n'avons guère prêté attention à la plupart des nouveaux moyens de survie, de développement, de mieux-être, de connaissance, mais aussi de destruction, que les dix dernières années nous ont, jour après jour, offertes. Nous n'avons pas pris

conscience de ce que les résultats scientifiques et techniques acquis au cours de cette seule décennie nous avaient fait progresser vers la maîtrise de la matière plus que des débuts de l'humanité à 1958. Telle est d'abord « l'accélération de l'Histoire » : une

*Face à l'avance russe et américaine,
à quand une N.A.S.A. européenne ?*

accélération à peu près régulière, dans toutes les disciplines scientifiques se nourrissant de plus en plus les unes des autres, du rythme de la Découverte; un recul continu des frontières du savoir et des limites des moyens mis à la disposition de l'Homme.

L'Europe spatiale : 4 % du budget de la N.A.S.A.

Il est naturellement exclu de dresser ici un panorama tant soit peu complet des résultats acquis de 1958 à 1968 dans tous les domaines de la science et de la technique. En particulier, il faut malheureusement renoncer à exposer quoi que ce soit des travaux des mathématiciens, qu'il est impossible de traduire en un langage assimilable pour quiconque ne possède pas une formation dont le baccalauréat de mathématiques élémentaires ne représente pas même les rudiments. Mais l'on peut dire qu'ils ont décuplé les moyens de la recherche physique, et il n'est pas inutile de rappeler que c'est depuis dix ans que l'on s'est efforcé d'adapter la pédagogie, dès l'enseignement secondaire et parfois même dès le primaire, à une approche logique des mathématiques plus générale que celle que permettait l'enseignement traditionnel, à partir duquel il était extrêmement difficile de passer au niveau d'abstraction qu'atteignent les mathématiques modernes. Cet effort de modernisation de l'enseignement des mathématiques en France et dans les pays voisins (la Belgique a fait œuvre de pionnier à cet égard) est un fait considérable : nos enfants auront plus aisément accès que nous à la mathématique, dans un monde où celle-ci gouvernera un nombre croissant d'activités, notamment par l'intermédiaire de l'informatique.

Il est plus facile de retracer, justement, l'irruption massive de l'électronique dans nos vies depuis dix ans. En 1958, le petit récepteur radio à piles était encore une nouveauté en Europe, alors que le transistor avait été inventé en 1948. Il avait fallu attendre la miniaturisation, apportée par les circuits intégrés, et la conjugaison de ces deux facteurs par l'industrie japonaise qui, la première, conquiert le marché mondial. L'ère des grands ordinateurs construits en série commençait à peine, alors que l'on estime aujourd'hui à environ 40.000 calculatrices électroniques le nombre de ces machines aux Etats-Unis, contre quelque 8.000 dans les pays de la Communauté Européenne; encore faut-il préciser — et c'est l'un des éléments les plus inquiétants du « défi technologique » — que les trois quarts sont de fabrication américaine. Que ce soit dans la recherche théorique et appliquée (mathématiques, physique, énergie

atomique, recherche spatiale, etc.), la statistique, la gestion des entreprises, la stratégie, la documentation ou l'enseignement, les ordinateurs sont aujourd'hui une réalité omniprésente, dont la possession permet des progrès rapides dans la productivité, c'est-à-dire non seulement l'amélioration quantitative mais aussi qualitative du rendement humain. En France, la prise de conscience du sous-développement auquel expose à terme l'insuffisance du potentiel de création et de fabrication d'ordinateurs a entraîné il y a un an le lancement d'un « plan calcul » dont le succès demeure problématique. L'électronique est aujourd'hui, sans conteste, l'un des plus puissants moteurs du progrès : son dernier apport auquel s'ouvre un énorme marché, a été, en 1967, la télévision en couleurs.

La mise sur orbite du millier de satellites que l'on a déjà lancés (au moment où nous mettons sous presse, on annonce le deux-centième exemplaire de la série des « Cosmos » soviétiques), aurait été impossible sans l'électronique, mais, réciproquement, le développement des grands ordinateurs a été accéléré aux Etats-Unis pour les besoins des programmes de la « National Aeronautics and Space Administration » (N.A.S.A.), créée il y a tout juste dix ans pour intensifier l'effort des Etats-Unis qui, alors, découvraient le retard qu'ils avaient pris sur l'U.R.S.S. A l'Exposition universelle de 1958, à Bruxelles, on se pressait en foule au Pavillon des Soviets, où l'on pouvait admirer les répliques du Spoutnik n° 1, lancé le 4 octobre 1957, et du numéro 2, beaucoup plus gros, qui l'avait suivi un mois plus tard. Satelliser du premier coup 83,6 kg, puis, presque aussitôt, 508 kg, paraissait fabuleux, d'autant que les Américains n'avaient réussi à placer sur orbite, le 31 janvier 1958, qu'un objet de 14 kilos (Explorer I).

Il serait intéressant de retracer en détail la course effrénée que se livrèrent alors les deux Grands — course dans laquelle, aujourd'hui, les Etats-Unis ont rattrapé l'U.R.S.S. — mais nous ne pouvons qu'en rappeler les grandes heures : premier tir lunaire soviétique le 12 septembre 1959; premières photos de la face cachée de la lune grâce à Lunik III le 7 octobre de la même année; première récupération sans encombre d'un satellite en août 1960 (Discoverer 13); premier vol humain dans l'espace le 12 avril 1961 (Gagarine sur Vostok-I); premier vol humain groupé au mois d'août suivant (Nicolaiiev et Popovitch sur Vostok-III et IV); premier vol d'une cabine multiplace habitée le 12 octobre 1964 (Komarov, Féoktistov et Yégorov sur Voskhod); première sortie d'un passager hors de son vaisseau spatial le 18 mars 1965 (Leonov, à bord du Voskhod-II copiloté par Beliaiev). Le premier vol orbital d'un cosmonaute américain n'avait été effectué que le 20 février 1962 (Glenn, dans une cabine Mercury), mais les U.S.A., grâce à une série de dix vols habités, en 1955-1956, mettaient au point la technique des rendez-vous spatiaux,

Après des débuts prometteurs, l'Europe atomique piétine.

..... et plusieurs de leurs cosmonautes effectuaient des sorties de plus de deux heures dans l'espace ; à partir de mai 1966, les engins Surveyor déposaient leurs caméras et des appareils scientifiques sur le sol lunaire, tandis que les satellites lunaires Lunar Orbiter transmettaient assez de photographies pour dresser une carte précise de la Lune. Et si l'U.R.S.S. réussissait deux nouvelles « grandes premières spatiales » avec l'atterrissage en douceur d'un engin sur la Lune le 31 janvier 1966 et d'un autre sur Vénus le 18 octobre 1967, les Etats-Unis, avec le survol de Vénus par Mariner V, les talonnaient de près, et réussissaient d'autre part une prouesse originale avec l'essai, le 22 janvier 1968, d'un compartiment de l'engin Apollo — qui doit transporter deux cosmonautes sur la Lune.

On ne saurait prévoir laquelle des deux grandes puissances spatiales enverra la première des hommes sur notre satellite naturel et les en fera revenir, mais il est probable que toutes deux y parviendront avant deux ans. L'exploration de Mars et de Vénus est déjà commencée, grâce à dix sondes russes ou américaines lancées dans leur direction depuis 1961. Il faudrait encore citer les nombreux satellites qui ont été lancés pour l'étude du soleil, les « planètes artificielles » dont celui-ci est désormais entouré, les satellites météorologiques, les satellites géodésiques ; enfin, les satellites de communication, dont les plus connus sont Telstar (qui réussit la première émission télévisée des Etats-Unis vers l'Europe le 23 juillet 1962), et Oiseau du matin, qui, le 2 mai 1965, fut le premier satellite commercial de télécommunications, qui relie de façon permanente l'Europe aux Etats-Unis par téléphone, télétype, télévision, etc. Il a été, en 1967, complété par Canari, dont la zone de retransmission comprend aussi l'Afrique et l'Amérique du Sud. Au-dessus du Pacifique « Lani Bird », deux fois plus puissant qu'Oiseau du matin, joue le même rôle entre l'Asie et l'Amérique.

Ainsi — contrairement à une opinion trop répandue — l'espace est-il déjà au service de la Terre et contribue-t-il à faire progresser notre connaissance de notre planète : géographie (on n'a pas oublié la magnificence des vues prises par les « piétons du cosmos »), géologie, climats. Combien de vies humaines ont déjà été sauvées grâce à la prévision des typhons au moyen des photo-

graphies de l'atmosphère prises par les satellites ? Combien, à plus long terme, en sauveront-ils en faisant l'inventaire de nos réserves d'eau, en analysant les sols, en suivant les migrations d'insectes, en permettant les consultations médicales instantanées à grande distance ? L'un des bénéfices que l'industrie a tirés des programmes spatiaux a été le développement de la métallurgie du titane et de quantité d'alliages aux applications multiples — de l'aviation à l'art dentaire. L'obligation de miniaturiser les équipements embarqués dans les vaisseaux cosmiques a rendu plus maniable, par exemple, les matériels chirurgicaux naguère intransportables.

Dans cette aventure considérable, l'Europe est partie tard. La France a réussi par elle-même à lancer trois petits satellites, et, comme l'Italie, la Grande-Bretagne, le Canada et le Japon, elle en a placé un autre sur une fusée américaine. Une fusée soviétique doit satelliser un engin français de 200 kg. Un projet franco-allemand (Symphonie) de satellite de télécommunications est en cours, et un projet franco-québécois. L'Organisation européenne pour la mise au point et la construction d'engins spatiaux (plus connue sous les initiales de son appellation anglaise, E.L.D.O.) expérimente avec des fortunes diverses une fusée, EUROPA-1, qui devrait être capable de placer sur orbite basse un gros satellite. L'Organisation européenne de Recherches spatiales (E.S.R.O.) étudie des satellites. Le moins que l'on puisse dire est qu'il y a désordre dans les efforts européens, qu'ils soient nationaux ou communs à différents regroupements de pays, alors qu'ils ne représentent au total, en investissements, que 4 % du budget de la N.A.S.A...

Escalade atomique aux U.S.A.

Autre secteur de pointe : l'atome. Si la mise en service de la première grande centrale électro-nucléaire remonte à 1956 (Calder Hall, en Grande-Bretagne), le démarrage en force de l'industrie atomique est tout récent : nous venons d'atteindre le seuil de la rentabilité économique. Des progrès techniques rapides avaient laissé prévoir qu'au moins en Europe, où l'énergie

Les communautés fraternelles de la science et du savoir sont la contrepartie humaine et la base des institutions internationales que devrait offrir l'avenir.

Robert Oppenheimer

classique est chère, le kilowatt-heure des centrales nucléaires mises en chantier à partir de 1966-1967 serait avantageux. Or, si les commandes de réacteurs électrogènes ont progressé rapidement dans les pays du Marché commun (16 en service, d'une puissance électrique de 200.000 kilowatts, 17 en construction ou en projet, pour une puissance installée de 620.000 kW), c'est aux Etats-Unis — où pétrole et charbon abondent à des prix très bas — que l'on assiste depuis deux ans à une étonnante escalade. Rien qu'en 1966, les producteurs d'électricité des U.S.A. n'ont pas commandé, en effet, moins de 24 centrales nucléaires représentant 20 millions de kW et, en 1967, trente et une, qui développeront plus de 25 millions de kW... Une partie du retard des investissements européens tient à la dispersion des efforts nationaux, que les divergences politiques entre Etats membres ont empêché l'Euratom de rassembler. Les résultats, pourtant très « compétitifs », des recherches communautaires et le sort des meilleurs projets européens des réacteurs sont mis en péril par la préférence accordée aux programmes nationaux. On peut craindre que la réforme en cours de la Communauté atomique ne consacre ce regrettable et néfaste état de fait. L'Europe, actuellement bien placée dans la course aux réacteurs « rapides », qui produiront plus de combustible nucléaire qu'ils n'en consomment, sera-t-elle, une fois de plus, à la merci du matériel américain ?

Outre la production d'électricité à bon compte, l'atome accélère le progrès en maintes activités scientifiques et techniques : biologie, médecine, agronomie, recherche minière, textiles, métallurgie, alimentation, etc. Les économies qu'il permet de réaliser dans l'industrie se chiffrent par milliards, tandis que l'on s'est aperçu qu'il pourrait, pour des sommes très modestes, faire progresser très vite l'agriculture des pays pauvres : il extermine les parasites, conserve les vivres, induit des races animales et végétales plus robustes, en attendant de dessaler l'eau de mer dans les pays tropicaux. Mais sa puissance de « dissuasion » est en voie de détérioration rapide : la Chine, à la surprise générale, dispose de bombes à hydrogène. Et 120 sous-marins atomiques sont en service ou en chantier, dont la plupart peuvent, d'un seul tir, envoyer à 3.000 kilomètres une charge supérieure au total des explosifs lancés au cours de la deuxième guerre mondiale.

La bilharziose vaincue

Atome, espace, électronique nous envahissent — jusque dans cet article. C'est que, bénéficiant des plus grosses mises de fonds (pour des raisons stratégiques...), ils

déterminent le plus grand nombre de « retombées » pour la recherche et l'économie. Mais nous ne saurions passer sous silence au moins quelques bonds en avant prodigieux de la médecine : essentiellement, transplantations d'organes (80 % de réussite dans la greffe du rein), mise au point (en 1966) du traitement de la bilharziose (dont souffrent 250 millions de nos contemporains), régulation des naissances par agents chimiques, progrès lents mais certains de la chimiothérapie des cancers, détermination du rôle des graisses et surtout des sucres dans les affections cardio-vasculaires, réanimation, etc. La biologie moléculaire, en plein développement, est parvenue, entre autres grands succès, au déchiffrement du « code génétique » (découverte dont les étapes ont donné lieu depuis 1958 à toute une série de prix Nobel, notamment aux Français Jacob, Monod et Wolff) ; elle promet à la médecine des thérapeutiques nouvelles contre les maladies virales, les malformations congénitales, le cancer. Le microscope ionique, beaucoup plus puissant que le microscope électronique, représente à cet égard une nouvelle contribution capitale des physiciens à l'équipement des biologistes.

Le rayon laser, lumière organisée jaillie d'un rubis en juin 1960, a vu sa puissance passer en trois ans de quelques milliers à des milliards de watts et de nouveaux progrès, en 1966, l'ont introduit dans la chirurgie, les télécommunications, la photographie en relief totale (holographie). Parmi les autres innovations de la physique, on peut citer les débuts expérimentaux de la conversion directe de la chaleur en électricité, mais la plupart des travaux importants ne sont pas encore aussi proches de l'application technique. En fait, depuis 1957, toutes les idées sur la matière ont été remises en question. L'anti-matière elle-même mérite-t-elle son nom ? On a, sans désespérer, trouvé de plus en plus vite de nouveaux constituants de l'atome, et « inventé » de nouveaux corps simples artificiels : au-delà de l'uranium, dernier corps naturel, qui porte le n° 92 de la classification périodique des éléments, on est allé, grâce aux grands accélérateurs de particules, jusqu'au numéro 105, et l'on s'appête à sauter d'un coup jusqu'à l'élément 126. La chimie, notamment grâce au prix Nobel américain Mulliken de 1966, ne cesse de se rapprocher de la physique ; dans la vie courante, elle a multiplié les résines de synthèse, dont la qualité s'est considérablement améliorée : les plastiques renforcés sont souvent les matériaux les plus solides et les plus beaux. Les astronomes semblent abandonner la théorie de la création continue d'un univers dont ils sont certains qu'il évolue. Les géologues vont faire un trou sous les océans pour savoir enfin si Wegener a eu raison de croire à la dérive des continents. Un grand avenir est ouvert aux océanographes, découvreurs d'inépuisables trésors marins.

.....


Une entreprise de planétisation

Ce survol trop rapide est assurément injuste. Nous n'avons pu citer bien des travaux importants (notamment ceux, souvent théoriques, dont le public n'entend parler qu'à l'occasion de la remise annuelle des Prix Nobel, et ne peut apprécier la portée), dont les suites peuvent tout autant « changer la vie » que ceux que nous avons arbitrairement choisis — et qui, eux-mêmes, ne sont souvent pas assez connus.

Mais le fait essentiel de nos dix dernières années n'est-il pas la prise de conscience, au niveau des gouvernements, et même de l'opinion, de la dimension politique de la Science ? L'ampleur des investissements nécessaires pour progresser dans certains domaines, la certitude que la recherche scientifique et technique est

la clé du développement économique, poussent à la programmation à l'échelon national, et à la coopération internationale. Une crainte salutaire est née en Europe : celle du « défi américain », devant l'infériorité tragique (de deux à huit fois, selon les domaines) des investissements de recherche des pays du Marché commun par rapport à ceux des Etats-Unis. En attendant le défi russe, le défi japonais, le défi chinois, menacée, à terme, de sous-développement, l'Europe est-elle capable d'une politique commune de la Recherche ? Mais alors, et les pays *déjà* sous-développés ? Aux rivalités actuelles, fussent-elles portées au niveau des continents, ne faut-il pas dès à présent songer à substituer la mise en commun, au niveau mondial, des moyens et des résultats de recherche ? La Science, a dit Leprince-Ringuet, est une entreprise de planétisation. Encore faut-il que la Politique lui emboîte le pas.

Jean-Marie DAILLET.



L'Eglise : un Renouveau en Profondeur

par René REMOND

SANS en avoir eu connaissance, je ne pense pas cependant prendre un grand risque si je m'aventure à pronostiquer que la plupart des contributions à ces cahiers de « France-Forum » auront pour trait commun de souligner l'ampleur des changements survenus en dix ans dans les domaines les plus variés : activité économique, rapports sociaux, insti-

tutions politiques, courants philosophiques, recherches esthétiques. Surprendrai-je en disant que la même observation vaut également pour la vie religieuse ? Sans doute pas, tant nous avons pris depuis quelques années l'habitude que tout change aussi dans l'Eglise : les réformes s'y succèdent : initiatives et expériences se bousculent au point que c'est plutôt la stabilité qui dé-

concerterait. Pareille accoutumance au changement est peut-être de toutes les transformations récentes la plus fondamentale ; car enfin, jusqu'à une période très proche de nous, l'Eglise catholique était l'institution qui proposait l'image la plus approchée de l'immutabilité : durant des siècles, un lieu commun de la prédication fut d'opposer la stabilité et la permanence de la

Déjà quelque chose d'immense s'est produit : le Pape a montré que le monde attendait d'abord d'être aimé et compris.

Esprit nov. 1962.

religion au flux incessant et aux vicissitudes des vérités passagères. La fixité des institutions religieuses apparaissait comme le signe de la vérité de l'enseignement chrétien. Or voici que l'Eglise aussi participe aux changements qui sont le lot des sociétés humaines, soit qu'elle en subisse les répercussions, soit encore qu'elle en prenne l'initiative.

La situation en 1957

Je me demande même — si difficile qu'il soit de mesurer l'importance relative de changements survenus dans des ordres distincts — si, tout compte fait, les transformations qui ont affecté depuis dix ans la vie de l'Eglise catholique ne passent pas en importance toutes les autres. Reportons-nous à la situation du catholicisme en France et dans le monde à la fin de l'année 1957 : un effort d'imagination devient nécessaire pour restituer l'état des esprits. C'étaient les derniers mois du pontificat de Pie XII. Cette seule référence suffit à suggérer l'ampleur des bouleversements accomplis avec Jean XXIII, puis Paul VI. Il est sans doute trop tôt pour apprécier équitablement la figure de Pie XII comme la signification objective de ce pontificat de près de vingt ans. L'opinion présente est injuste pour lui parce qu'elle le juge en fonction d'exigences suscitées par l'évolution ultérieure. La fin du pontificat ne doit pas faire oublier les grands textes des premières années, ni tant d'initiatives dont nous recueillons les bienfaits sans toujours penser à les rapporter à leur origine depuis les encouragements à la recherche scripturaire jusqu'au renouveau liturgique. Il reste que la fin de 1957 marque dans l'histoire contemporaine de l'Eglise une période de contrainte et de silence. Ce n'est pas faire injure à la mémoire d'un

Concile Vatican II : signe et principe du changement, début d'une ère nouvelle.

grand pape que de constater que le catholicisme français n'eut pas à se louer des décisions prises alors sous son nom. Depuis l'été 1950 et l'encyclique *Humani generis*, condamnations et mises en garde s'étaient succédé, tombant souvent à l'improviste, décrétées à l'insu, parfois même à l'encontre des conseils de l'épiscopat français. Tour à tour, publications, institu-

tions, expériences avaient reçu des blâmes : Mission de France, momentanément suspendue, expérience des prêtres-ouvriers interrompue, catéchisme dit progressif désavoué. Que d'hommes réduits au silence qui avaient pris une part décisive au renouveau de la théologie, de la pastorale ou de la catéchèse ! Le catholicisme français paraissait globalement suspect à une autorité

Si l'on n'y prend garde, la situation de l'humanité de demain pourrait être celle d'une immense masse athée consacrée à la production, où émergeraient quelques monastères consacrés à la pure contemplation. Cette vision me fait horreur.

J. Daniélou

romaine qui semblait ne plus connaître d'autre mode d'intervention que la censure ou la condamnation. Aussi une atmosphère de crainte enveloppait-elle la pensée et l'action, qui rappelait le climat souvent décrit des dernières années du pontificat de Pie X. Aucune acrimonie n'entre dans ce rappel, aucun désir de raviver de vieilles rancunes n'inspire cette évocation : ils étaient simplement nécessaires pour nous aider à prendre la mesure vraie du prodigieux changement survenu en moins de dix ans. Ils fondent l'affirmation que ce changement n'a pas d'équivalent : ni en dehors de l'Église, ni dans sa propre histoire. Depuis plus de trois siècles, je ne vois rien qui puisse se comparer à cet ensemble de transformations et les historiens de l'avenir auront quelque mal à en proposer une explication rationnelle. Sans prétendre à les devancer, bornons-nous à en énoncer quelques-uns des aspects les plus caractéristiques.

L'événement conciliaire

Choix tout subjectif : il ne s'agit pas de dresser un bilan objectif, mais d'esquisser un témoignage. Au reste, quand tout se modifie, il est particulièrement malaisé de présenter un panorama équilibré avant que le mûrissement de l'expérience ait commencé à introduire un peu d'ordre dans le foisonnement confus des virtualités. On ne s'étonnera pas que la première mention aille à l'événement conciliaire : la priorité lui revient à plus d'un titre. Le Concile est en effet à la fois le signe et le principe du changement. Signe d'un renouvellement en profondeur, et que rien ne laissait prévoir : l'idée s'était si bien accréditée, avec le renforcement de la monarchie pontificale, que l'institution conciliaire appartenait à un âge désormais révolu de l'histoire de l'Église. Principe de changement

aussi, aux développements indéfinis. L'expérience, trop brève encore, de ces quelques années donne déjà raison à ceux qui pronostiquaient, avant même l'ouverture du Concile, que ce serait un des événements majeurs de ce demi-siècle. Avant même qu'il n'ait adopté des textes, et presque indépendamment des options qu'il fut amené à prendre, le seul fait de sa réunion introduisait dans la vie de l'Église catholique un facteur décisif de mutation : c'était dans les procédures de décision, les relations internes entre pasteurs et fidèles, le centre et la périphérie, le début d'une ère nouvelle. Le synode épiscopal, les conférences nationales, les assemblées, régionales ou continentales, ont ensuite prolongé, monnayé, diversifié le principe de la collégialité. La vie de l'institution s'en trouve modifiée et renouvelée : à la décision solitaire, mûrie dans le secret, notifiée par voie d'autorité, tend à se substituer la délibération collective, progressivement élaborée, après une large consultation. Le climat en est transformé : l'attente souvent anxieuse des décisions suprêmes a fait place à l'initiative. Le style des relations internes a gagné en franchise, en confiance, en vérité.

La réforme liturgique

Simultanément, et sur un autre plan, la réforme liturgique à laquelle avaient prélué, depuis vingt ou trente ans, nombre d'expériences localisées, mais que le Concile a consacrée et universalisée, a permis aux agrégats de paroissiens réunis par une obligation culturelle de devenir de véritables communautés religieuses, dans une célébration commune du culte, une prière plus vivante, une lecture plus attentive et plus assidue de la parole de Dieu. C'est certainement sur ce point que la masse des chrétiens a perçu le plus directement

les effets du Concile ; c'est là que le changement a été le plus manifeste dans l'existence quotidienne, ou dominicale. Il suffit de comparer en pensée ce qu'est aujourd'hui une assemblée eucharistique, même médiocre, à ce qu'était, vue de l'extérieur, il y a seulement dix ans, la messe dominicale d'une paroisse ordinaire : participation des fidèles, chants, dialogue, style de la prédication, tout a profondément changé. Encore n'est-ce pas en France, ni en Allemagne, où le renouveau liturgique avait débuté avant le Concile, que le bouleversement a été le plus radical ; et pourtant, même dans ces pays, ces dix années ont vu s'opérer le plus considérable changement qu'ait enregistré l'histoire de la prière collective, du culte et de la sensibilité religieuse depuis les lendemains du Concile de Trente. Nous assistons au passage du mode d'expression religieuse qui a dominé pendant trois siècles à la recherche d'un autre mode plus approprié au monde de demain.

L'œcuménisme et le dialogue avec les non chrétiens

Voilà pour les changements qu'on peut appeler *ad intra*, pour reprendre une distinction largement employée au cours des débats conciliaires. Parce que, dans la réalité de l'expérience existentielle, le développement interne d'une communauté est inséparable de ses relations avec autrui, la dernière décennie a enregistré des changements d'une égale importance *ad extra*. Rangerons-nous sous la rubrique *ad extra*, ou rattacherons-nous au chapitre *ad intra* les rapports avec ces autres plus proches que sont les chrétiens des autres confessions ? Peu importe, l'essentiel étant que les relations d'incompréhension, de défiance, d'animosité parfois, aient fait place (on hésite à dire peu à peu quand on

songe à la rapidité du changement) à un effort d'ouverture, une volonté de compréhension, un climat de fraternité. Avec le renouveau liturgique, l'œcuménisme est sans doute l'aspect qui a le plus visiblement changé pour le fidèle ordinaire : l'œcuménisme est passé des principes dans les comportements ; préoccupation propre à quelques spécialistes ou précurseurs, il est devenu un bien commun.

Le changement n'a pas été moindre dans les relations avec les non chrétiens. Il concerne tout à la fois la façon de se définir par rapport à eux, le jugement porté sur eux, le ton de la conversation. La fortune du mot dialogue en est un signe. Les chrétiens ont pris conscience du fait massif de l'incroyance. En dépit de l'attention que des esprits plus perspicaces essayaient de diriger sur l'athéisme et la déchristianisation, pour le plus grand nombre, y compris souvent les chefs spirituels, la problématique restait celle de jadis : l'athéisme apparaissait comme une aberration de l'esprit, un phénomène relevant plutôt de la pathologie. D'un coup, la perspective a changé, au point de substituer parfois un excès à un autre : brusquement la conscience chrétienne a enregistré dans sa profondeur le fait de l'athéisme ou de l'indifférence religieuse, sous ses diverses formes. Les chrétiens convaincus s'avisent soudain qu'ils ne sont qu'une minorité, que l'Eglise vit en situation de diaspora et qu'elle doit accepter de prendre place dans une société pluraliste. De ce fait les relations avec autrui sont transformées : l'exclusive ou le prosélytisme doivent laisser la place à une attitude de compréhension et de « convivance ». Par un effet de ces interactions qui s'établissent entre comportement interne et relations externes, le renouvellement du jugement porté sur l'incroyance retentit sur les représentations de l'intérieur : le catholicisme était tout absorbé dans ses querelles in-

ternes. La découverte de l'ampleur du fait non chrétien, la perception de la contestation qu'il élève contre l'affirmation du fait religieux, réduisent à leur juste mesure les dissentiments de l'intérieur. Que pèsent aujourd'hui les dissensions entre catholiques dits de droite et chrétiens réputés de gauche, entre conservateurs et hommes de progrès, au regard de l'indifférence de ce qu'on a appelé le troisième homme ?

Liberté, initiative, progrès, justice

Compte tenu des réactions en chaîne déclenchées par le Concile, on est tenté de se demander ce que l'événement a pu à son tour modifier dans le regard porté de l'extérieur sur l'Eglise : si les chrétiens ont entrepris de réviser leur propre jugement sur les non chrétiens et d'y conformer leur comportement, ceux-ci n'ont-ils pas commencé de leur rendre la pareille ? Mais la question est prématurée : ce n'est pas en quelques années que se dégagent les conséquences d'une pareille transformation. Rien n'autorise encore à penser que l'« aggrionamento » ait enrayé la déchristianisation de nos sociétés : au reste tel n'était pas son but immédiat. Le Concile avait d'abord pour objet de permettre à l'Eglise d'éprouver et d'approfondir sa fidélité à la mission reçue. Il a à coup sûr dissipé des préventions, balayé des préjugés, réveillé ou suscité des sympathies ; mais ce sont des réalités de l'ordre psychologique et non religieux. Elles concernent les bonnes relations qu'entretiennent les corps ou les individus : elles n'engagent pas l'essentiel des êtres dans leur relation avec la vérité. 1

Par contre, le Concile a eu des conséquences manifestes, sur un plan plus tangible : la position de l'Eglise dans le monde, la situation des chrétiens par rapport aux ré-

gimes et aux sociétés. Hier encore, le catholicisme était ordinairement identifié à l'ordre établi, confondu avec les diverses formes d'autorité sociale et politique ; il tend désormais à apparaître comme un principe d'insatisfaction, l'aiguillon d'une exigence de dépassement. L'Eglise s'inscrivait naguère dans un système de valeurs dont les maîtres-mots étaient tradition, légitimité, ordre, autorité : sa connotation présente se formule dorénavant liberté, initiative, progrès, justice. Le passage d'un système à l'autre, c'est rien moins qu'une révolution intellectuelle, dont les conséquences à venir sont imprévisibles. A vrai dire cette mutation n'avait pas attendu pour s'amorcer la réunion des Pères du Concile ; mais leur assemblée a soudain amplifié, authentifié ce qui s'esquissait. L'observation ne vaut pas seulement pour les effets sur les sociétés temporelles : elle s'applique aussi bien à tous les autres aspects, que nous avons recensés, y compris les plus religieux. Aussi l'impression si saisissante d'un changement brusque et sans précédent qui s'imposait en commençant, n'exprime-t-elle qu'une dimension de la réalité : ce sera l'œuvre des historiens de demain que de discerner les commencements obscurs et de relever patiemment les préparations de ce grand événement. Il reste qu'en dix ans quelque chose s'est produit, que personne au monde ne pouvait deviner en 1957, assez décisif pour avoir changé la face des choses — et pas seulement pour l'Eglise — assez enraciné déjà pour ne plus être à la merci d'un retour en arrière. Peu de transformations sont capables au même degré de donner le sentiment d'une force au travail qui conduit les hommes et mène les événements : l'incroyant parlera d'une logique interne, le chrétien croira y reconnaître la pulsion de l'Esprit.

René REMOND.

La Crise de l'Humanisme

par Etienne BORNE

ELLE se perdrait dans le dérisoire l'ambition de condenser en quelques pages un honorable raccourci du mouvement des idées en France depuis dix ans. Aussi est-il bon d'avertir qu'on ne trouvera rien ici qui pourrait ressembler à un inventaire chronologique des œuvres, à un classement ordonné des auteurs, à un tableau récapitulatif des tendances, bref à un chapitre de manuel commodément assimilable. Les noms propres et les références particulières seront délibérément évités ou n'interviendront qu'en cas de rare et absolue nécessité. Je ne chercherai pas à être exhaustif, ni objectif, aggravant les lacunes de l'inventaire par le risque d'une perspective et de jugements personnels. Je me contenterai de m'interroger sur le contenu, le sens, la portée d'une certaine nouveauté, apparue dans la décennie écoulée. Je mettrai de préférence l'accent sur les contradictions et les embarras dont souffrent les formes majeures de la pensée contemporaine, car c'est surtout par les oppositions qui s'y manifestent que se peut le mieux définir la figure intellectuelle d'une période de l'histoire des idées dont il est difficile de bien savoir, pour reprendre le langage de Péguy, si elle est ou non une époque de l'esprit.

Dans l'ordre proprement philosophique, l'événement de la décennie est l'apparition en des points multiples de l'horizon intellectuel, de ce qu'on appelle le structuralisme. Mot commode pour désigner ce qui, à l'origine, est moins une doctrine qu'une certaine sorte d'impérialisme épistémologique qui colonise, avec des méthodes importées de la linguistique, les différentes branches du savoir, notamment celles qui étaient groupées sous le nom de sciences humaines. Connaître les œuvres et les comportements des hommes c'est les traiter en objets, en choses parmi les choses, à la manière dont la langue est, pour le linguiste, inscriptible dans des dictionnaires et des grammaires, donc séparée et séparable de la parole vécue ; comprendre ces œuvres et ces comportements c'est moins en saisir la singularité concrète ou le devenir, car ils sont l'un et l'autre conceptuellement insaisissables, qu'en déterminer des structures, repérables, définissables, formulables qui sont la vérité immanente et stable de ces œuvres et de ces comportements, à la manière dont le linguiste comprend une langue comme un système organisé de signes. Vérité qui prend un style de dureté abstraite et sur laquelle est en train de s'édifier ce qu'on pourrait appeler un néo-positivisme ou un néo-scientisme semblable à celui qui succéda, il y a cent ans, aux romantismes et aux religiosités de la première moitié du XIX^e siècle. Et la question que laisse en suspens la décennie écoulée est de savoir si les philosophies de l'existence et les métaphysiques de la personne, ainsi contredites et dévalorisées, sauront ou non répondre au défi structuraliste.

Le débat, dont on vient de rappeler les termes anta-

gonistes, est un des plus importants de ce temps, et il déborde le domaine de la philosophie proprement dite puisque, pour ne retenir que cet exemple, les méthodologies structuralistes sont à l'origine de ce qu'on appelle la nouvelle critique. C'est que toute novation philosophique — on l'a vu pour le bergsonisme ou l'existentialisme — tend de proche en proche à renouveler tout le champ d'une culture. Et inversement il n'est pas de mouvement et d'animation des idées par exemple religieuses ou esthétiques, donc en dehors de la philosophie proprement dite, qui n'ait des incidences et des conséquences philosophiques. Dans la dernière décennie, le christianisme et plus particulièrement le catholicisme d'une part, et d'autre part le communisme ne sont pas restés immobiles et ils ont mené, d'une manière curieusement parallèle, des entreprises d'ouverture et de dialogue, qui ne pouvaient pas ne pas retentir sur le contenu doctrinal du christianisme et du communisme, et du même coup le marxisme et les philosophies d'inspiration ou d'aspiration chrétiennes prenaient une figure neuve ou renouvelée. De ce côté aussi, c'est la conception même de la vérité, telle qu'elle était définie par les dogmatiques établies qui semblait être remise en question. Mais alors qu'à la pointe la plus avancée du savoir moderne, on ne veut voir de salut, selon l'exigence structuraliste, que dans la détermination rigide du concept, ici les métaphores qui ont cours sont celles de la fin d'une hibernation, d'un dégel, d'un rejaillissement de sources et elles suggèrent une substitution des formulations souples aux déterminations raides, métamorphose assez profonde qui doit être plus et autre chose qu'un changement de style. D'où un contraste singulier : alors qu'une promotion de la pensée savante se serait accomplie par la vertu d'un parti-pris de dureté conceptuelle, c'est le passage du solide au liquide, par l'ébranlement d'une antérieure immobilité doctrinaire et dogmatique, qui serait caractéristique d'un progrès pareillement décisif lorsqu'il s'agit des formes les plus sociologiquement et historiquement établies de la pensée religieuse et de la pensée politique. D'où une tension intérieure au christianisme et au communisme et qui se traduisent, parallèlement, par des accusations entrecroisées de modernisme ou de révisionnisme et d'intégrisme. Car « le liquide », toute métaphore jouant l'équivoque, peut certes signifier la libre vivacité des eaux mouvantes, mais aussi bien l'aventure, la débâcle, la dissolution dans l'indéterminé. Ainsi les grandes architectures à intention ou prétention synthétique et totalisante sont vulnérables à des contrariétés internes au moment même où elles s'évertuent à détendre leurs affrontements extérieurs, et le phénomène est particulièrement sensible en France — ce qui montre bien que l'intellectualité contemporaine connaît un temps de partage et d'interrogation et que les beaux équilibres dits classiques sont un paradis perdu, désormais improbable ou définitivement introuvable.

L'homme dans le monde appartient à la connaissance du monde, mais l'homme conscient de son devoir dans le monde n'est pas chose mais personne. Kant

Une technique sans innocence

L'épisode structuraliste s'inscrit dans une plus vaste péripétie et on ne peut en saisir le sens qu'en le situant par rapport à la rupture radicale qu'il entend provoquer et consommer dans l'histoire des idées. Bien qu'elle se présente, avec une fausse modestie, comme une innocente et fructueuse technique d'analyse objective, la méthodologie structuraliste n'est pas doctrinalement neutre — et tout se passe comme s'il y avait, sur le champ clos où se rencontrent les idées, un conflit public entre structuralisme et humanisme. Le conflit des grands mots arrondis en « ismes » est toujours une affabulation sollicitée des antagonismes réels, autrement complexes et subtils, et que fausse parfois irrémédiablement la trompeuse clarté d'une dramaturgie schématisante. Toutefois les divers structuralismes — et ce propos commun change en église la juxtaposition de multiples et discordantes chapelles — désignent tous sous le nom d'humanisme l'idéologie mystificatrice dont ils entendent libérer la pensée contemporaine. Il n'est pas inutile de savoir quel est cet humanisme auquel est déclarée une guerre inexpiable puisque c'est par l'anti-humanisme que les structuralismes s'organisent et pour ainsi dire se structurent eux-mêmes.

Être humaniste, c'est ou c'était — si l'âge humaniste est véritablement périmé — reconnaître à l'homme une primauté, un privilège ou au moins une spécificité par rapport à un univers dans lequel il est objectivement enraciné mais dont il émerge par sa libre subjectivité ; être humaniste, c'est ou c'était faire de cette pensée humaine, de sa réflexivité, de son intériorité l'authenticité profonde dans un monde par ailleurs naturel, c'est-à-dire étalé et sans secrets ; être humaniste, c'est ou c'était considérer l'homme dans sa totalité concrète, nature et esprit, comme un paradoxe vivant qu'aucun savoir de type objectif ne saurait réduire. Telles sont nouées ensemble les positions et propositions qu'entend ruiner la démarche structuraliste.

Le structuralisme ne connaît ni l'homme comme essence intemporelle, même pas sous la forme des constantes visiblement universelles de la condition humaine, ni les hommes comme autant de singularités irremplaçables et insubstituables, ni l'humanité comme corps réel en voie de totalisation, mais seulement des phénomènes culturels humains qui ajoutent aux choses de la nature d'autres objets, également observables et définissables, le langage ou plutôt les langages étant les premiers et décisifs exemples de tels objets. Un phénomène culturel ne se présente pas sous la forme d'un émiettement, d'une rhapsodie, car chacun à son unité

interne et chaque élément, comme dans ce système de différences qu'est une langue, se ramène à ses relations aux autres, si bien que pour prendre d'autres exemples de ces sortes de phénomènes culturels, un mythe ou une œuvre littéraire, une institution ou un type de conduite possèdent une structure interne qui les rend scientifiquement intelligibles en dehors de leurs significations morale, métaphysique, humaine, comme l'agencement des différentes parties d'une machine est la vérité de cette machine : ainsi la vérité du mythe d'Édipe sera dans une combinaison d'interdictions et de transgressions dont l'entrelacement équilibré fait système et se trouve susceptible de multiples transpositions selon des règles définies, mais dont il faut se garder de se demander s'il ne recèlerait pas, ce mythe d'Édipe, quelque interrogation sur le tragique de l'existence et les rapports ambigus de l'humain et du divin, instance oiseuse, verbale et, pour tout dire, antiscientifique. Pareillement, un type de conduite, pratiquée dans une civilisation donnée, de piété parentale ou de contestation des générations antérieures, ne s'explique nullement par des finalités conscientes comme le faussement clair propos de respect ou de libération, qui sont des épiphénomènes sans vertu causale, mais par un certain modèle sociologique, rituel qui fonctionne de lui-même et auxquels les individus ne peuvent pas ne pas se plier — un peu comme un certain agencement des muscles sur le squelette explique scientifiquement la marche et les autres mouvements du corps.

Soumises au régime structuraliste, des sciences humaines aussi diverses que la linguistique, l'ethnologie, l'anthropologie, la psychanalyse convergent vers la même conséquence — résultat si identique et si constant partout qu'on peut se demander s'il n'était pas le pré-supposé de la recherche — à savoir que l'homme est toujours autre chose que ce qu'il croit et pense être dans la trompeuse sincérité de sa conscience, car son comportement, qui est sa seule réalité, relève toujours de quelque structure inconsciente, repérable et déterminable. Jamais dans l'histoire des idées le mot fameux de Montaigne — d'ailleurs ambigu et discutable — « ma conscience ne falsifie pas un iota, ma science je ne sais », n'avait été récusé d'une manière aussi forte et aussi systématique. Le structuralisme, c'est en effet la grande revanche de la science sur la conscience. L'humain apparaît toujours sous la forme d'objets, complexes certes, mais clos, finis, dont la complexité parce qu'elle ne va jamais à l'infini, n'est que complication débrouillable, si bien que comprendre l'homme, c'est le décoder ; tout est langage, mais il faut toujours décrypter les langues des hommes et ce sont ordinairement des sous-langages, cachés mais réels et efficaces, qui donnent les clefs du langage conscient ; le prétendu mystère de l'homme n'est fait que d'une addition d'énigmes, dont à chaque fois le mot est déjà là, seulement

L'homme est une invention dont l'archéologie de notre pensée montre aisément la date récente. Et peut-être la fin prochaine.

M. Foucault

..... couvert, attendant d'être dévoilé. L'homme ? Un ancien et dernier dieu, roulé lui aussi dans la rhétorique de son linceul de pourpre. Et en place de cette encombrante et mystificatrice figure, des phénomènes culturels humains, hiéroglyphes qu'il ne faut pas croire s'ils parlent, parce qu'ils disent toujours autre chose que ce qu'ils disent, et dont viendra nécessairement à bout, en les traitant comme des signifiants dont le signifié importe peu, l'ingéniosité des Champollions du structuralisme.

Structure, existence, histoire

On ne contestera pas que ne soit dû au structuralisme un certain renouvellement des sciences humaines qui a des aspects positifs, même s'il faut le payer d'un prix philosophique abusif. Car ce même structuralisme a pris l'ampleur d'une révolution de la pensée contemporaine. Le tumulte devenu tempête, et la tempête devenue ouragan, s'est trouvé rudement balayé, ce qui, dans le ciel des idées, restait, malgré des dissentiments fondamentaux, commun au bergsonisme et à la phénoménologie. Car pour Bergson comme pour les phénoménologues, il y a une primauté des données immédiates, un privilège du vécu tels que le reste ne serait, même utile et valable en son ordre, qu'artifice et construction par rapport à cette primitive pureté. Et c'est exactement ce mythe de l'originel — que tel un cubisme après un impressionnisme — congédie tous les structuralismes, car la vérité se mourrait dans une illusoire coïncidence intuitive de l'esprit et de l'individuel concret qui, si elle était possible, équivaldrait à un suicide de la pensée. Réconciliant les scolastiques avec la science, tous les structuralistes sont d'accord pour chercher ou plutôt pour trouver la vérité dans le concept, structure construite qui permet d'appréhender les structures des choses, à la manière dont la forme aristotélicienne a la même valeur organisatrice dans la pensée et dans le cosmos, assurant par une duplication d'ordre, l'adéquation de ces choses complices, l'esprit et le réel, exactement ajustées l'une à l'autre parce qu'elles sont toutes deux complètement naturelles.

Le bergsonisme en lui-même — et sous la forme que lui a donnée Teilhard de Chardin — se trouvait déjà contredit et méprisé par une polémique forcenée et obtuse, sur laquelle renchérissement les structuralismes, et qui accuse cette philosophie de la sagesse, aux lignes peut-être trop purement classiques, de n'être que romantisme et pathétique sollicité. Rien de neuf dans ce contresens curieusement continué et aggravé. Mais en contestant la phénoménologie qui est la méthode, le structuralisme est en passe de détrôner l'existentialisme, qui est la doctrine. Si en gros l'existence était le mot-clef

des novations philosophiques au lendemain de la dernière guerre, et si aujourd'hui c'est la structure qui joue le rôle de vocable-vedette, ce n'est pas seulement snobisme et dégoût d'une tarte à la crème servie à trop de menus. L'existence sans raison d'être, et, si j'imaginai, dans ma mauvaise foi, avoir droit à l'existence, si je me prenais pour une nécessité vivante, c'est-à-dire pour un dieu, je serais un salaud indigne du nom d'homme — ce thème sartrien qui a régné dans les philosophies de l'absurde et qu'on retrouvait sous mille et une figures explosives et virulentes dans la littérature et le théâtre, le voici brusquement désarmé et neutralisé. Car l'existence en tant que telle n'intéresse plus l'intelligence structuraliste, préoccupée exclusivement de formules et de relations et pour laquelle le problème de l'être et des êtres est dépourvu de sens. Il y a encore une ontologie de Sartre puisque pour lui la question de l'être et du néant reste fondamentale et inéluctable. Mais il est « le dernier des métaphysiciens » — l'âge structuraliste devant liquider toute métaphysique. Peut-être Sartre ne fait-il ici figure de vaincu que parce qu'il a trop bien gagné selon cette rigueur justicière dont l'histoire des idées offre maints exemples : l'auteur de « l'Être et le Néant » a persuadé les plus doués de ses cadets que l'existence, et singulièrement l'existence humaine, est un problème sans solution. Pourquoi alors ne pas détourner son attention et raturer le problème lui-même ? Car l'obsession de l'insoluble n'est que la contradictoire nostalgie de l'impossible réponse. A l'irrationnelle existence, aucun concept n'est adéquat, ce maître ne nous l'a que trop bien appris — mais l'intelligence a l'appétit du concept et le cherchera ailleurs, là où il est.

Avec l'existence, l'autre victime du structuralisme s'appelle genèse, devenir, histoire — et il ne s'agit pas ici non plus d'une querelle de mots, mais d'une option philosophique de vaste portée. A reconnaître une causalité au temps, à chercher au cours des choses et au train du monde quelque sens immanent ou transcendant, on retombe, comme on voudra, en mythologie ou en métaphysique, car on considère alors les formes et les structures, seules observables et intelligibles, comme les effets et les résultats de tout un jeu de forces obscures, de toute une dynamique irrationnelle ou arbitrairement finalisée. Certes les formes et les structures changent, mais il s'agit toujours du passage d'une forme à une autre forme, d'une structure à une autre structure et l'histoire des mœurs, des institutions, des religions propose non des innovations absolues, mais la permanence d'un certain nombre de thèmes fondamentaux, susceptibles certes de maintes variantes ou variations mais dans lesquelles les différences d'agencement ne soulignent que davantage les identités. Les jeux peuvent être divers, théoriquement indéfinis, mais mettent en œuvre les mêmes règles — comme aux

Nous croyons que le but dernier des sciences humaines n'est pas de constituer l'homme mais de le dissoudre.

C. Lévi-Strauss

É

échecs. Le structuralisme pousse donc jusqu'à l'extrême limite la réaction contre le bergsonisme, philosophie du devenir, qui fait du changement la substance même de la durée, et de la forme biologique comme de la structure sociale une retombée d'un élan vital qui les a déposés sur son chemin en s'adaptant aux nécessités de la matière. Mais ici réfutation et vérification sont une seule et même chose. Bergson n'a cessé d'expliquer pourquoi une intelligence conceptuelle ne peut que nier le temps et immobiliser la durée, ce que fait exactement un structuralisme, dont on a dit qu'il était « un nouvel éléatisme » et qui voit dans ce que Bergson appelait un savoir spatialisé la norme de toute science. Péguy n'avait sans doute pas tort de parler de la vocation prophétique de la philosophie bergsonienne.

Partage du marxisme

Philosophie de l'histoire de par ses origines et sa substance hégéliennes, le marxisme ne pouvait pas ne pas subir le choc de la vague ou plutôt de la marée structuraliste, d'autant plus que, pour toutes sortes de raisons qui ne sont pas seulement tactiques, le communisme occidental s'évertue à s'affranchir du dogmatisme stalinien et à définir une sorte d'humanisme, capable d'entrer en dialogue avec l'humanisme existentialiste, mais surtout avec l'humanisme chrétien. En bref, le communisme français était en passe de se vouloir progressiste et humaniste exactement au moment où toute une part de son intelligentsia était touchée par une forme de pensée qui fait du progrès une idée vague, nullement scientifique et de l'homme la dernière idole à démystifier. La crise n'a fait que souligner une contrariété intérieure au marxisme qui se présente comme une science mais qui est aussi, l'analyse classique reste valable, l'instrument d'une religion séculière, préoccupée du salut terrestre de l'humanité. On voit alors apparaître deux formes ennemies du marxisme, l'une structuraliste, l'autre humaniste — si bien que l'une des lignes de démarcation essentielle de la pensée contemporaine, au moins en France, passe au-dedans du communisme. La tension est sourde, mais vive. Les autorités du parti ne peuvent guère trancher le débat, car il y a du côté du communisme humaniste féru de Teilhard, familier du dialogue avec les clercs, une fatalité révisionniste, car une pensée devenue liquide pourrait favoriser toutes les liquidations, et il y a du côté du communisme scientifiquement structuraliste, vigilant contre les idéologies, même celles que secrètent les partis et les sociétés communistes, irrémédiablement hostile au christianisme, tout un parti-pris de dureté, de sécheresse et de rigueur qui risque de n'être pas sans harmonie préétablie avec le puritanisme intellectuel de

la nouvelle Chine. Un tel embarras pourrait signifier que la contradiction de ces deux marxismes est indénouable.

Mort de l'homme ?

Les mouvements variés, profonds qui se sont manifestés dans le christianisme français avant, pendant et après le concile, sont essentiellement d'ordre théologique, spirituel, apostolique et n'entrent pas directement dans le cadre de cette étude. On notera seulement que l'ébranlement conciliaire d'une part, qui rend désormais possible toutes les interrogations même les plus radicales et d'autre part les méthodes critiques et démystificatrices de la philosophie moderne ont eu dans la dernière décennie un impact très profond sur l'intelligentsia chrétienne. Après Nietzsche, Marx et Freud, dont on accorde couramment qu'ils ont renouvelé les problématiques traditionnelles et montré que l'homme n'est jamais ce qu'il croit être, les tendances structuralistes ont agi dans un sens semblable, mettant en question un humanisme dont on peut se demander s'il n'est pas une condition de possibilité de la foi. D'où du côté chrétien aussi un partage des esprits, qui traduit une crise profonde de la philosophie et de la culture contemporaine : la mort de l'homme, annoncée de toutes parts n'était-elle pas, diront les uns, dans la logique même de la mort de Dieu ; voici donc la preuve de l'impossibilité d'un humanisme athée puisque le nihilisme est la conséquence inévitable de l'athéisme ; il convient donc d'interrompre cette escalade au long de laquelle la négation s'exaspère en refus total et tout reconstruire à partir des exigences totalisantes d'une foi restituée dans son intégrité ; pour d'autres au contraire, la crise actuelle de l'humanisme doit être assumée à plein ; souvent dans le passé, de prétendues conditions de possibilité de la foi — telle cosmologie, telle culture, tel régime de la raison, — se sont révélées, en s'écroulant ou en s'épuisant, ruineuses pour cette foi dont on prétendait qu'elles étaient les nécessaires préalables ; certes aujourd'hui on touche à l'extrême du radicalisme, puisque ce n'est pas tel ou tel humanisme, académique, triomphaliste, qui est mis en question, mais l'homme lui-même et après tout, une anthropologie de la dissolution de l'homme consonne passablement avec une théologie de la mort de Dieu — et de ce vide total une foi tragiquement nue peut surgir, enfin purifiée. Le débat que je schématise est au cœur de l'intelligence chrétienne contemporaine ; il oppose les esprits aux esprits et chaque esprit à lui-même ; il est caractéristique du temps que nous vivons. Il s'est exaspéré dans les dix dernières années.

..... Dans l'impossibilité de prendre ici parti dans un tel débat, de chercher quelque solution de compromis ou de synthèse, on remarquera d'abord qu'il n'est pas mauvais que la philosophie, soumise au harcèlement structuraliste, fasse une sévère cure d'amaigrissement ; il y a bien des redondances indiscrettes dans nos humanismes et la philosophie peut gagner à trouver un style de sécheresse fonctionnelle, dur et aigu. Mais le défi structuraliste ne pose pas qu'une question de style, c'est la philosophie elle-même qui se trouve menacée dans quelques-unes de ses affirmations fondamentales, si l'homme n'est que le résultat de ses conditionnements, si le sujet parlant n'est qu'un produit du langage, si le Cogito personnel n'est qu'une illusion à d'urgence psychanalyser. Même accordé que l'homme se cherche là où il n'est pas et qu'il croit couramment s'être trouvé dans des fantasmes de complaisance, il reste que qui se cherche, se manque, se perd est fondamentalement quelqu'un et que là est le roc d'une philosophie personaliste, c'est-à-dire de la philosophie. On me dira que le christianisme, puisque c'est de lui qu'il s'agissait en dernier lieu, peut et doit se passer de philosophie ou

ne réclame pas forcément une philosophie du sujet. Mais c'est un autre débat et qui demanderait, pour être traité, une vue prospective. C'est dire que nous sommes sortis des considérations rétrospectives.

Etienne BORNE. ■

N.D.L.R. — Parmi les ouvrages de portée philosophique parus au cours de la décennie, nous signalons, sans prétendre proposer une liste exhaustive, les titres suivants :

- RAYMOND ARON : *Des étapes de la pensée sociologique.*
- GEORGES ALTHUSSER : *Pour Marx.*
- JEAN-MARIE DOMENACH : *Le Retour au tragique.*
- MICHEL FOUCAULT : *Les mots et les choses.*
- JEAN GUITTON : *Œuvres complètes T. I.*
- J. LACAN : *Ecrits.*
- CLAUDE LEVI-STRAUSS : *Anthropologie structurale.*
La pensée sauvage.
- JACQUES MARITAIN : *Le paysan de la Garonne.*
- PAUL RICCEUR : *De l'interprétation. Essai sur Freud.*
- J.-P. SARTRE : *Critique de la raison dialectique.*

Rêveuse Littérature ou D'une Apocalypse qui N'a pas eu Lieu

par Philippe SÉNART

M. Jean-Marie Domenach dans « Le Retour du Tragique » date de 1954 la fin de l'après-guerre. Mais nous avons vécu cet après-guerre comme un nouvel avant-guerre. Il y avait eu à Prague quelque chose qui ressemblait à l'Anschluss ; en Corée, quelque chose qui ressemblait à la guerre

d'Espagne ; on attendait quelque chose qui ressemblât à Munich. Or, il arriva quelqu'un qui ressemblait à Gaston Doumergue, c'était M. Queuille qui avait tranquillement attelé la tête de l'Apocalypse au chariot mérovingien de la démocratie, et nous nous mîmes à penser que la guerre de Troie, cette fois, n'aurait pas lieu, ou, plutôt, que la guerre commencée en 1939 venait

enfin de se terminer. Le sourire crispé de Camus se détendait ; un nouvel humanisme modéré et conciliant ne demandait qu'à naître, avec M. Poujade, la révolution passait dans l'arrière-boutique et, au lieu de fondre des balles, elle allait compter des berlingots ; M. Sartre qui s'éloignait, comme jadis Barrès, emmenait ses Erynnies en tournée à travers le monde ; la France déli-

Attendons le Déluge pour 1965... - Raymond Abellio

vrée des angoisses et des remords respirait. Une partie d'elle-même continuait cependant à se sentir oppressée et M. Jean David s'écriait dans un essai qui fit du bruit : « *La gauche est coupable!* ». Mais la France n'était pas à gauche et elle se rassurait. Nous étions en 1954, un peu avant, un peu après ; ce n'était pas la fin, mais le commencement de l'après-guerre.

De toute façon, on changeait d'époque, on changeait aussi de « mentalité ». En 1954, écrit M. Domenach, « enquêteurs et sociologues repéraient les symptômes d'un changement de mentalité : la vieille croyance au pire, la hantise de l'invasion et de la guerre s'effaçaient devant la confiance dans l'innovation technique ; la crainte du voisin laissait place au désir de former une communauté de progrès ; on n'avait plus peur de l'Allemagne, ni des cosaques, on souhaitait l'Europe. C'est précisément l'année où commence la guerre d'Algérie, laquelle marqua, à tous les égards, la fin d'une époque. Confrontés à la guerre civile, les Français reconnurent qu'ils n'en étaient plus capables, qu'ils n'avaient plus la conviction suffisante pour endosser les rôles traditionnels et jouer un de ces actes sanglants où leur politique, si médiocre dans les périodes ordinaires, prenait soudain une signification décisive et universelle. Ils penchaient d'un autre côté ; ils vivaient déjà dans la société de consommation. Leur politique allait suivre... » Mais leur littérature ?

Elle s'attardait dans ses souvenirs. Parce que Roger Nimier conduisait une Aston Martin, elle rêvait à la Bugatti de Paul Morand et parce que M. Jacques Laurent écrivait des romans-feuilletons, elle lui demandait de ressembler à Eugène Sue, mais il se dépêchait d'écrire un petit roman sec et élégant pour ressembler à Mérimée. Pour ressembler à Radiguet, Mlle Françoise Sagan n'avait qu'à surveiller sa ligne. M. Michel Déon auquel M.

Bernard Frank proposait le modèle de Boylesve, préférait, malgré l'embonpoint, Stendhal. Un autre préférait Gobineau. En 1920, Marcel Arland appelait, dans le désordre du lendemain de la guerre, un nouveau classicisme, mais aujourd'hui, pour nous changer les idées, c'était un nouveau romantisme que réclamait Jean René Huguenin. Réveuse littérature ! Ce fut soudain, au comble de l'euphorie, le nouveau réalisme qui, comme une bombe, éclata. Les hussards se débandèrent. On regretta que M. Michel Déon ait dédaigné de ressembler à René Boylesve, mais on se prit à espérer que M. Robbe-Grillet accepterait de ressembler à Edouard Estaunié. On relut *Les choses voient*.

Apothéose du Néant

M. Robbe-Grillet ne voulut pas ressembler à Edouard Estaunié. Il déclara que le *chosisme* n'était pas un humanisme et qu'il ne fallait prêter aux choses ni un cœur romantique, ni des yeux trop langoureux. M. Robbe-Grillet ne voulait pas davantage qu'on le comparât à Bouvard et Pécuchet. Il ne voulait pas, un crayon sur l'oreille, dresser, en blouse grise, des inventaires. Son ambition était plus haute ; il venait fonder un *ordre* où l'homme n'aurait qu'à se tenir à sa place et où les choses seraient *un peu là*. Paul Valéry avait laissé échapper, un jour, que le monde pourrait bien se passer de l'homme. Spinoza avait dit avant lui, que l'homme n'était pas nécessaire. M. Robbe-Grillet estimait que, dans son plan pour refaire le monde, l'homme n'était qu'un élément réactionnaire et subversif. L'homme était lié à l'idée de la faute. Mathématicien et janséniste, M. Robbe-Grillet n'avait en réalité d'autre but que d'éliminer l'homme d'une terre enfin rendue à la netteté et à la pureté de ses

origines, qui n'aurait plus rien désormais à se reprocher.

Pour lancer cette offensive contre l'homme, M. Robbe-Grillet avait choisi le moment où, affaibli par plusieurs guerres, torturé par les remords, miné par le doute, il était en état de moindre résistance et prêt à la capitulation. Mais le nouveau réalisme qui avait l'allure d'une guerre de religion — après la liquidation de Dieu, on allait entreprendre celle de l'homme et c'est le Diable qui, enfin, régnerait sans rival — le nouveau réalisme devait d'abord se faire prendre au sérieux. Car on prétendait que c'était une mode et d'autres romanciers que M. Robbe-Grillet multipliaient des astuces subalternes pour accréditer cette idée. Si Nimier, en effet, conduisait comme Morand, M. Michel Butor faisait semblant d'écrire comme Joyce et M. Claude Simon comme Faulkner. Au même moment, Mme Chanel coiffait toutes les femmes de ravissants chapeaux cloche et Christian Dior les roulait dans un sac. Autant de raisons pour compromettre le nouveau réalisme avec une certaine mode et une certaine époque. On n'en finissait pas avec 1925.

Or, on était déjà en 1957. Le temps passait, à l'horizon s'avancait une nouvelle république, encore une, comme aurait dit M. Sennep, et la littérature continuait à s'attarder. Devrait-on enfin la mettre un jour au pas ? Mais, alors qu'on l'accusait de s'attifer d'oripeaux désuets, elle ramassait ici et là les morceaux de l'Homme mis à mal par Robbe-Grillet. La littérature ressemblait à un champ de bataille et les romanciers à des charognards qui pillaient une dépouille. Celui-ci prenait une jambe, celui-là un bras ou un œil, ou quelque viscère de rebut. Mme Nathalie Sarraute était à l'affût, autour des moribonds, d'infimes tressaillements et M. Samuel Beckett collectionnait les râles. « Vive l'éclatement de l'Homme » s'était écrit, en des temps anciens, le

Ce qui se passe, ce sont des mots...
Je suis fait des mots, des mots des autres.

S. Beckett

peintre Dubuffet. Il n'avait pas cru si bien dire. L'Homme avait éclaté et, aussi le monde, non seulement retourné au chaos, mais fracassé, éparpillé, pulvérisé dans l'infini, comme chez M. Claude Simon. L'Apocalypse n'avait pas eu lieu, mais, dans la littérature, c'était tout de même un beau désastre. Comment pourrait-elle, par ses propres moyens, le réparer, alors que la science s'avérait incapable d'ordonner une nouvelle synthèse de l'univers et que le recours à Dieu était hors de question ?

C'est alors que M. Robbe-Grillet commença de battre sa coulpe. Car il apparaissait plus facile, en ces années, de restaurer l'Etat que de reconstruire le monde, de rédiger une constitution que de refaire la genèse. M. Robbe-Grillet avait chassé l'homme de la terre, et la terre, sans l'homme, n'était plus qu'une planète à l'abandon. M. Robbe-Grillet prétendait que l'homme avait corrompu la terre, mais la terre, sans l'homme, se décomposait. M. Robbe-Grillet avait voulu faire de la terre une nouvelle lune, mais la terre retournait à l'état de nébuleuse. Le plan de M. Robbe-Grillet se révélait une chimère. C'était la faillite de la géométrie, mais encore plus, la fin de « l'illusion réaliste ». M. Robbe-Grillet, pour se sauver du néant, n'avait plus qu'à rappeler l'homme. N'irait-il pas jusqu'à déclarer qu'il plaçait désormais tout son espoir en lui, que la réalité ne pouvait avoir de sens que par lui, que les choses ne sont là que s'il les y met ? M. Robbe-Grillet avait été induit en tentation par M. Roland Barthes. Mais quand il affirmait, maintenant, qu'il était prêt à travailler pour un nouvel humanisme, il était trop tard, car l'homme qu'il avait voulu mettre à mort était devenu fou et celui qu'il invitait à réparaître pour reconstruire le monde, au lieu de le tirer du chaos, le plongeait dans l'abîme sans fond de son délire. L'arpenteur de *la Jalousie*, roman écrit en 1956,

était en 1963, dans *L'Année dernière à Marienbad*, un homme condamné à errer éternellement dans une nuit incommensurable.

Si donc l'on avait compté sur la littérature pour reconstituer un univers que l'Apocalypse avait épargné mais que les romanciers, en apprentis-sorciers, avaient fait voler en éclats, on s'était trompé. Nous avions pu croire que M. Michel Butor qui voulait « éclairer cette confusion » et qui n'avait d'autre ambition que de « vivre intelligemment », réussirait à introduire dans ce monde brisé et émietté le principe réparateur de son écriture, qu'il soulèverait, par la force de son style, ce monde écrasé, qu'il le régénérerait. Nous avions pu espérer que M. Michel Butor qui, en 1957, avait, dans *La Modification*, salué à Rome, le « symbole de l'organisation impériale », et qui faisait entendre, en effet, dans la littérature de ce temps où le trotinement de Mme Sarraute était à peine perceptible, le pas du légionnaire rassembleur de terres, M. Butor allait tenter d'élever dans *Degrés* une tour de Babel qui s'effondrerait. Ce fut dans la littérature l'échec du génie au sens militaire du terme. Depuis, M. Butor qui avait rêvé de construire des pyramides, entasse cubes sur cubes dans des jeux très vains. Doute-t-il de la littérature ? Nous sommes entrés dans une époque où, après le monde et après l'homme, c'est la littérature elle-même qui est mise en question.

Le nouveau roman pour mener à bien son entreprise de démolition, avait dissocié l'homme et le monde. La nouvelle critique, pour ruiner la littérature, vise à séparer l'œuvre de l'homme. Elle prétend ainsi en « protéger la valeur absolue », car elle la veut pure, sans compromission avec l'homme. M. Robbe-Grillet voulait, lui aussi, un monde pur. Pureté ! Pureté ! Alibi de la mort... L'homme est mort, mais il fallait encore, sous le même prétexte, tuer la littérature. M. Roland Barthes

veut vider l'œuvre de ce que nous jugeons essentiel : génie, art, humanité, et qui n'est, pour lui, qu'un « résidu », et il veut, de ce corps exsangue, dégager un mythe. « Ce qui nous intéresse, affirme-t-il, ce n'est pas que l'œuvre ait existé... » Après quoi, sur ce cadavre, il pourra se livrer, en toute liberté, à ses activités simulatrices et magiques. Mais ce n'est que pour faire réapparaître l'homme. La nouvelle critique prétend, en effet, retrouver, dans l'œuvre assassinée et dépecée, des thèmes et des structures avec lesquels il lui est possible de reconstruire, sinon une notion, du moins une image de nous-même. Mais que nous importe cette image, quand le miroir dans lequel elle pourrait se refléter est brisé ! Et de qui nous parle-t-on ? Au niveau où opère la nouvelle critique, dans les soubassements de la vie, il n'y a plus aucune individualité, seulement un magna biologique dans lequel tout, non seulement se ressemble, mais où tout se fond, se dissout et s'annule ! De l'œuvre qui n'est plus qu'un mythe, la nouvelle critique nous renvoie à l'homme qui, au mieux, n'est plus qu'un fantôme.

On peut contempler aussi dans les années 63, l'apothéose du Néant. Nietzsche avait prévu qu'après la mort de Dieu, l'homme ne tarderait pas à entrer en agonie, mais avait-il prévu que l'œuvre littéraire serait à son tour menacée d'être réduite à rien ? Les entreprises fondées sur l'exaltation de l'existence, la confiance, même désespérée, dans l'Homme, la religion de la Culture se déclarent alors en faillite. M. Sartre avoue qu'il a cherché, lorsqu'il était enfant, à communier avec l'Absolu par les Mots, mais qu'aujourd'hui ceux-ci ne peuvent même plus combler ce vide d'être que M. Ionesco, au théâtre, essaye en vain de combler avec des choses. « La culture ne sauve rien, ni personne », s'écrie M. Sartre, qui veut oublier les mots en se mêlant aux hommes et qui, pour ne plus enten-

dre parler de l'absolu, s'enfoncé dans « la longue patience du relatif ». Mme Simone de Beauvoir, au même moment, déclare qu'elle a été « flouée » ; elle voulait à Marseille, du haut de l'escalier de la gare Saint-Charles, embrasser, quand elle était jeune, « la totalité du réel » et le réel s'est évanoui entre ses bras. Faillite des mots ! Faillite des images ! Quand l'homme, non seulement, déplore d'être né, mais redoute, simple virtualité, d'être appelé à l'existence, quand M. Beckett refuse l'Incarnation, l'existentialisme, qui a partie liée avec l'humanisme, a-t-il encore sa raison d'être ? Les systèmes meurent ainsi, faute de pouvoir désormais servir à quelque chose. Meurent aussi les hommes qui avaient voulu donner, quand même, un sens à la vie comme Camus ou ceux qui jugent inutile de continuer plus longtemps à jouer la comédie, comme Nimier, ou ceux pour qui l'aventure romantique a perdu tout son charme, comme Jean René Huguenin. Dans les nuits lugubres de ce temps — c'étaient les *Beaux jours* de M. Beckett — on n'entendit plus alors s'élever que les voix mélodieuses du chœur des vieillards. M. François Mauriac adressait ses incantations aux étoiles et M. Marcel Arland, aux sources. Un peu à l'écart, M. Guehenno gémissait faiblement sur les choses vagues auxquelles, jadis, il avait cru ; M. Chardonne modulait interminablement son dernier soupir. D'autres cependant, plus jeunes, essayaient de fuir ce monde qui finissait, ils mettaient l'arche à la mer, et c'était M. Yves Berger qui, en écrivant *le Sud*, naviguait vers une Virginie imaginaire où il n'y a ni blancs, ni noirs, rien que des bisons, et c'était M. Julien Green qui, pour retrouver la Virginie, n'avait dans « *Le Pays lointain* » qu'à retrouver son adolescence, et c'était M. Michel Morht qui entreprenait dans *La prison maritime* une expédition au rebours de l'Histoire, sur les côtes de l'Ulti-

me Thulé. M. André Dhôtel, lui, n'a pas les moyens de s'offrir une croisière aux îles ; cet humble chemineau cherche un passage vers l'autre monde dans les impasses de banlieue. M. José Cabanis ne fait qu'explorer sa mémoire, et il y remonte de Montségur à Port-Royal. M. François Nourissier retourne à Verdun, petit bourgeois à la recherche impossible de la grandeur. Tous, de M. Berger à M. Nourissier, se réfugient dans le rêve pour continuer à vivre. Ce sont des « sudistes », car le Sud n'existe pas.

La France s'ennuie

Mais, pendant ce temps, le divorce s'était aggravé entre la littérature et la France. Au moment où l'une n'enregistrait que des faillites, ou, à tout hasard, encourageait des désertions, la société française, la bourgeoisie française (pas rêveuse, ô Drieu !) prospérait. Jamais l'argent n'avait été aussi abondant, jamais les enfants plus nombreux. La France renfermée dans son pré carré, la France pléthorique quoique soulagée de son empire, éclatait. Dans les romans, au théâtre, des personnages faméliques erraient dans les ruines de la fin du monde, mais les lecteurs de ces romans et les spectateurs de ces pièces étaient des gens qui s'empiffraient, et *l'Express* connaissait un grand succès à cause de ses recettes de cuisine. Nous avions longtemps marché, à travers le désert, vers la Terre Promise ; nous étions, enfin, entrés dans l'ère de l'abondance, nous allions vivre, comme disait M. Domenach, dans la société de consommation et, j'ajouterai, de digestion, la Promesse était accomplie, la démocratie portait ses beaux fruits, nous nous en rassasierions... Mais la littérature était restée dans le désert où elle avait attendu en vain l'Apocalypse. Couverte de haillons, ce n'était même plus une

voix qui criait. Nous réclamions désormais qu'elle reprit sa place dans la société. Car si la littérature geignait dans son coin, sur un tas d'immondices, la France, il fallait bien le reconnaître, gavée de choses, mais sevrée de rêves, s'ennuyait.

C'est ainsi qu'en 1965 la littérature sortit de son désert. Les Français qui, non seulement lisaient *l'Express* pour s'empiffrer mais encore *La Vie Française* pour s'enrichir, voulaient qu'elle leur offrit un miroir dans lequel ils auraient du plaisir à se reconnaître. Assez de ruines ! Plus de fantômes ! Le déluge n'avait pas recouvert la terre, la manne tombait et le monde était là pour la recueillir. Le nouveau réalisme avait fait faillite car il n'avait pas su aménager les rapports de l'homme et des choses. On demandait un autre réalisme qui fit à l'homme sa place, toute sa place, au milieu des choses. M. Georges Perec répondit à cette attente en publiant un roman, le plus important de tous ceux que nous avons lu depuis longtemps, et qui annonçait, enfin, que la littérature suivait.

Les Choses, en 1965, c'est la description de la France saisie par le bonheur, c'est l'avènement d'une nouvelle génération qui n'a pas eu à traverser le désert et qui s'est éveillée à la vie dans le jardin des Hespérides où elle a été déposée comme par miracle. Tout est beau, tout est bon, autour d'elle. Elle veut tout avoir, et tout posséder. L'Homme que M. Robbe-Grillet avait chassé du paradis terrestre, y est enfin rentré, et il va prendre sa revanche sur les choses. *Les Choses*, c'est un livre que M. Perec a écrit pour les « jeunes technocrates à mi-chemin de la réussite ». Ils le dévorèrent, tandis qu'au large de l'atoll où allait éclater la bombe atomique française, le général de Gaulle lisait « *Le Chaos et la Nuit* » de M. Henry de Montherlant.

Mais quand ils eurent lu *Les Choses*, les jeunes technocrates à mi-chemin de la réussite furent un

..... peu déçus. Ils avaient obtenu tout ce qu'ils convoitaient, ils n'en avaient pas encore assez, et ils n'en auraient jamais assez. Ils se rendaient compte qu'ils ne pourraient jamais assouvir tous leurs désirs. Ils marcheraient toujours vers la Terre Promise à travers les déserts, comme à travers les jardins. Ils soupçonnaient peut-être quelque *malice* dans la manière dont le monde était arrangé.

N'avaient-ils pas été fourvoyés ? Ils ne cherchaient, en vérité, comme leurs devanciers, que l'Absolu, et ils avaient voulu tout avoir, et ils avaient voulu, comme saint Antoine dans son rêve, « être la matière », mais ce vague malaise qu'ils éprouvaient maintenant n'était pas un malaise digestif, car ils n'étaient pas repus quand bien même ils trouvaient *insipide* tout ce qu'on leur servait. Dans le monde matériel, trop plein et qui ne peut être purgé de toutes les choses qui l'embarassent dans le monde matériel qui va au contraire s'épaississant et s'alourdisant, dans le monde matériel où ils étouffent, ils ne souffrent que d'un malaise spirituel. Ils ont « *faim et soif* », comme le malheureux jeune homme que M. Ionesco met en scène, la même année, à la

Comédie Française, mais ce n'est que *d'être*.

Nous en sommes ainsi arrivés au moment où dans la littérature *philipparde* de ces années, quelque intérêt peut encore, au-delà de l'ennui, se manifester pour quelque chose, où, au-delà du dégoût, quelque espérance peut naître. On a tenté de chasser l'homme du monde, et il y est revenu. On l'a comblé alors de cadeaux et il n'est pas satisfait ! Que veut-il ? Qu'attend-il ? Il faudrait le demander à l'auteur des *Choses* qui, dans son dernier roman, *L'Homme qui dort*, a réussi à se délivrer du souci *d'avoir* et qui s'est mis en route, sans bagages, on ne sait trop vers quoi, peut-être à la recherche de *l'être*. Pour le moment, il s'est arrêté au bord d'un trottoir et il attend que la pluie cesse. Noë attendait ainsi la fin du Déluge. A la même heure, M. Le Clezio dont l'œuvre encore pleine de ratures n'en est qu'à ses commencements, entreprend lui aussi ce qu'il appelle « un *long voyage religieux* ». Ce voyage ne le conduira peut-être qu'au centre de la Terre où, grand lecteur de Jules Verne et du Père Teilhard, il cherche les sources obscures du monde. M. Le Clezio est panthéiste comme M.

Claude Simon, mais M. Claude Simon ne croit qu'en un être matériel, et il organise inlassablement, dans son œuvre, la vaine succession des apocalypses et des genèses. Avec M. Le Clezio, pour la première fois depuis longtemps, la littérature a prononcé, sans prêter à rire, le mot *d'âme*. « *Il y a en moi*, a-t-il dit, *comme une âme qui n'a pas vu le jour...* ». Or rappelons-nous le cri de Tchen dans la *Condition Humaine* : « *Que faire d'une âme s'il n'y a pas de Dieu ?* ». Embusqué à l'affût de Dieu, dans l'attente du jour où son âme verra, M. Le Clezio se borne à dire pour l'instant : « *Je ne sais pas s'il faut croire ou non, mais j'attends qu'elle vienne, la plus petite parcelle de révélation, je ne la raterai pas* ».

La nouvelle génération en a peut-être assez de tout rater : l'homme avec l'humanisme, le monde avec le matérialisme. Si, dans les embarras de celui-ci et le dénuement de celui-là, la littérature, qui ne serait pas cette fois une littérature à la traîne, lui ouvrait une autre voie, peut-être s'y précipiterait-elle, quand bien même ce devrait être vers Dieu.

Philippe SENART.

Dix Ans d'Art Moderne : Tragique Aventure

par Jean ONIMUS

L'ART MODERNE s'est engagé dans une aventure dont le rythme semble s'accélérer au fur et à mesure que l'impasse se resserre et que le néant se rapproche. La peinture dit abstraite, c'est-à-dire non-figurative, a perdu lentement son empire. Certes les grands artistes dont la cote est mondiale

ont continué à exposer, à créer, à persévérer dans leur être: Hartung continue à manier l'éclair bien que ses stridences s'estompent dans d'admirables grisailles, Vieira da Silva impose toujours à la nature sa grille poétique, Soulages manie son bitume aux lueurs de vitrail, Singier joue avec les mêmes réseaux, Mathieu

La pire guillotine est dans la connaissance. — Sans cesse je dérègle l'horloge du réel.

Alain Bosquet

Vasarély : « Kantara II » 1959

Des éléments librement inspirés de la géométrie.

lance les mêmes paraphe sanglants, etc. : bref le paysage, aux premiers plans, ne semble guère changer. A l'arrière-plan non plus, où une masse miséreuse de barbouilleurs — dont l'écume s'étale périodiquement au grand jour dans des expositions trop accueillantes — telle *Formes Nouvelles* au Quai de New-York — s'acharnent obstinément dans les voies encombrées et banales du tachisme et du constructivisme.

Pourtant des tendances se font jour, tendances malheureusement peu durables qui occupent la scène l'espace de quelques mois et meurent, vite épuisées. Nous n'allons pas ici les recenser : nous voudrions seulement essayer de comprendre pour quel motif elles avortent. Cette impuissance, cette usure rapide, cette vanité dans la création jettent, nous semble-t-il, un jour cru sur la tragique aventure de l'art actuel.

Invention de techniques nouvelles

Notons d'abord que nos artistes comptent, pour attirer l'attention du public sur l'invention de techniques nouvelles bien plus que sur l'expression dans leur œuvre de leur propre personnalité. Nous avons connu personnellement des artistes de grand talent qui, n'ayant pas réussi à « percer » tant qu'ils se sont contentés de *se dire* par des œuvres d'une profonde résonance humaine, doivent maintenant leur notoriété au fait que, las de végéter, ils se sont risqués à employer des procédés inédits. Celui qui invente une pratique nouvelle a sur ses concurrents un avantage temporaire : il est le premier en son genre, il jouit pendant quelques semaines d'un monopole. Qu'il en profite vite ! Rien de plus éphémère qu'une originalité qui ne repose que sur une technique : une pléiade d'imitateurs feront aussi bien que lui et auront tôt fait de saturer la curiosité. L'artiste est donc tenu de se renouveler sans cesse : son art consiste moins à être plus intensément lui-même qu'à montrer de l'ingéniosité. Celui-ci se sert des matières plastiques, cet autre a l'idée de coller sur ses toiles des morceaux de tôle au lieu d'y coller, comme d'autres,

des morceaux de journal ou de vieux sacs, l'un se décide à peindre au pistolet de grands disques noirs alors qu'il procédait auparavant par jets de couleur à l'aide d'une seringue, l'autre s'entourne de balais de toute espèce et entrecroise leurs griffures sur la pâte humide, etc., etc. Ces techniques peuvent bien piquer un moment la curiosité mais elles sont chacune sans avenir : les objets qu'elles fabriquent sont « abstraits », l'homme en est absent. Art étrange au demeurant, où la part de l'artisan devient prépondérante et la création peu de chose. Les peintres, naguère encore, se distinguaient par leur personnalité ; actuellement ils semblent surtout compter, pour figurer dans les classements des critiques, sur leurs outils et leurs matériaux. On dirait que l'art se déshumanise sous nos yeux. On a déjà noté depuis longtemps la disparition du visage humain ; un nouveau seuil vient d'être franchi : l'artiste lui-même s'absente. Quand on parle de lui on n'emploie pas le langage de l'affectivité ; on parle uniquement collage, couteau, balai, seringue, matière.

Un art plus philosophique qu'esthétique

Le second trait de l'art actuel est d'être plus « philosophique » qu'esthétique. Certes les décorateurs, illustrateurs, coloristes et jouisseurs pullulent : mais la partie la plus vivante — l'aile marchante — s'adresse beaucoup plus à l'esprit qu'aux sens. Ceci peut paraître contredire les remarques précédentes. Aussi faut-il préciser que la philosophie inhérente à nos arts transcende leurs créateurs ; ceux-ci, tout occupés à leurs innovations techniques, sont traversés par un courant général, ils cèdent à une exigence commune. Leur personnalité n'est nullement engagée ou mise en cause : ils sont au service d'un instinct dont les pulsions nous travaillent tous obscurément et que l'art est seul, actuellement, capable de satisfaire. Dubuffet le sentait bien, lui qui appelait « pierres philosophiques » ses terres cuites criblées de signes. Il s'agit évidemment d'une « philosophie » implicite et très élémentaire. C'est néanmoins par l'expression qu'il donne à des angoisses, à des désirs d'ordre métaphysique que l'art actuel nous requiert et nous intéresse ; c'est à ce niveau que les artistes les plus différents peuvent se regrouper et que leurs intentions s'éclairent. L'art n'est plus pour nous un ornement, un divertissement, une récréation mais, plus que jamais, une façon de projeter nos difficultés d'existence, de prendre contact avec notre condition, de devenir conscients de la profondeur de la vie. C'est pour ce motif que nos arts déçoivent les gens heureux, installés dans leur confort intellectuel et qui détestent en être dérangés. L'art moderne est devenu depuis longtemps une insurrection contre l'ordre mensonger et les logiques muti-.....

L'art actuel exprime des énergies et non plus des formes. - René Huyghe

..... lantes, une proclamation de liberté, une exaltation de l'imaginaire. Ces traits se retrouvent, mais plus nets que jamais et comme survoltés, dans l'art actuel. On pourrait presque parler d'une renaissance du Dadaïsme avec sa volonté d'incohérence, sa spontanéité sauvage, son refus de l'objet esthétique et son mélange de dérision et d'émerveillement en présence des choses ordinaires. Le Dadaïsme, longtemps masqué par l'ivresse créatrice du Surréalisme, semble refaire surface au moins dans les trois directions — les trois impasses — actuellement en cours d'exploration.

Fureur destructrice, exploration de l'horreur

Commençons, parce qu'elle est la première en date, par la fureur destructrice de ceux qui suivent Arman dans la manifestation de ses « colères ». Un piano mis en pièces, des cordes tordues, une ébénisterie de luxe torturé, le tout enfermé dans un cube de plastique transparent... ou bien une contrebasse méticuleusement sciée de haut en bas en éléments collés ensuite sur un panneau funèbre, une serrure cisailée dont les débris épars se perdent, absorbés par une pâte brumeuse... De tels objets ne signifient rien sur le plan esthétique : leur sens est entièrement moral ou spirituel. Il en est de même des vieilles ferrailles, des débris d'objets usuels travaillés et rejetés par les eaux que l'on ramasse près des écluses, au bord des fleuves, sur la plage et que l'on sertit de peinture, que l'on colle sur un panneau ou sur un socle. Il en est de même encore de ces déchets de poubelle que l'on recherche dans les décharges publiques pour les proposer insolemment à notre admiration. Plaisanteries ? Snobisme ? Jeux pervers ? Pas seulement. Il y a dans un objet brisé, usé, rejeté une signification « existentielle » qui le met à part et peut susciter la méditation. Un tel objet est redevenu *naturel* tout en conservant la trace douloureuse — à un niveau indélébile — de son utilisation humaine ; c'est un objet ambigu dont on peut dire sans exagération qu'il est tragique. Selon les cas il a subi la rage de son inventeur ou l'usure du temps ; parce qu'il n'est plus utilisable, il en est *réduit* à n'être plus qu'un support pour la contemplation. Tout se passe comme si l'artiste s'efforçait de laver les choses de cette souillure originelle qu'est pour elles la fabrication utilitaire, d'effacer les traces de la technique et de l'intelligence calculatrice, de rendre aux objets une pureté. Mais cette pureté ne peut être innocente puisqu'il s'agit d'objets industriels détruits, rejetés, d'un rebut que l'on a entrepris de « rédimier ». Sans doute celui qui brise l'objet s'oppose-t-il à celui qui ramasse un débris fatigué comme le brutal s'oppose au tendre : dans le premier cas domine la haine, dans le second la pitié et l'amour.

Mais ces deux gestes sont articulés l'un sur l'autre, ils résultent du même besoin qui est de s'insurger contre la civilisation technicienne, de la *faire souffrir* afin de retrouver avec les choses un contact vivant, concret, pathétique. C'est dans un esprit très voisin que Vorstell, à Cologne en 1967, a pu présenter des carcasses d'automobiles éclaboussées de peinture rouge ; c'est l'esprit des *Happenings*... et c'est bien celui du cabaret Voltaire à Zurich en 1916. Tout ce que la civilisation escamote pudiquement est livré au public par un art terrorisant et sauvage, tout est exhibé, le secret sanglant, l'horreur de vivre que notre monde précisément cherche tant à anesthésier. Si, comme nous l'avons dit, le visage humain a disparu c'est pour céder la place à une face tuméfiée, sanglante, hideuse, celle qu'un Francis Bacon multiplie sur ses toiles, œuvres d'un fou peignant un délire, images de l'être humain tel qu'il doit apparaître après l'usage et le ravage, meurtri par la vie jusqu'à n'être qu'un débris gémissant, pantelant comme tel personnage de Beckett. Ce n'est plus une émotion esthétique que véhiculent de telles œuvres : c'est le frisson de la tragédie avec son mixte de terreur et de pitié, avec sa puissance purifiante qui ne recule devant rien. Une telle exploration de l'horreur ne peut avoir de sens qu'au niveau de la conscience tragique.

Une poésie très primitive

C'est dans une perspective voisine qu'il faut situer la récente renaissance aux U.S.A. d'une entreprise esquissée déjà vers 1918 par Marcel Duchamp : il s'agit des *ready-made* qui reparaissent sous le nom de Pop Art. De quoi s'agit-il en effet ? De proposer à la contemplation des objets utilitaires (Duchamp avait fait scandale en posant sur un socle un urinoir). Reichebach nous invite à admirer telle boîte de bière, telle niche de pain, un arrosoir, etc... Avant lui, Arman accumulait dans des vitrines des réveille-matin, des hélices ; des tubes de peinture, des ampoules électriques, des cuillères, etc. Dérision ? Peut-être chez Arman. Mais il y a plus. Il y a cette idée typiquement surréaliste que des énergies poétiques sont incluses dans l'instrument ménager le plus vil et qu'il suffit de le rendre inutilisable, de l'isoler, de le tendre à bout de bras, bref de forcer sur lui le regard, d'interrompre la distraction collective pour qu'il s'irise de rêves et commence à nous adresser des signes. De même que les mots, en prose, se contentent de dénoter, alors que, transposés en climat de poésie ils se chargent de connotations infinies, de même la réalité normalement réduite à sa signification utilitaire peut se métamorphoser, par l'intermédiaire magique de l'artiste, en un centre rayonnant d'analogies. La chose s'ouvre, le monde s'ouvre et ce qui semblait le plus pauvre se révèle le plus riche. Riche non pas de beauté — encore une fois il ne s'agit plus ici de beauté

G. Mathieu : « Enthymène rose » 1963

Crépitation des rouges, gesticulation des blancs, agitation inquiétante des lignes noires, explosion et violence.

— mais riche de significations spirituelles, s'il est vrai qu'en profondeur tout se répond, tout est analogiquement lié à tout, tout porte le chiffre de tout. Les bavures blessantes du métal à l'état brut, les ferrailles grossièrement soudées, les blocs mal équarris, les éclaboussures, les pâtes malsaines convenablement interrogées trouvent en nous des connivences secrètes : une communication s'établit avec les hypercivilisés que nous sommes, un langage fonctionne qui défie celui auquel la vie quotidienne nous avait habitués. Nous retrouvons à travers ces choses étranges, cruelles ou parfois caressantes des aspects de nous-mêmes que la discipline avait oblitérés. Une poésie neuve et ancienne émane du chaos retrouvé, une poésie pénétrante, insidieuse, enveloppante, capable de « racheter » finalement toute espèce de chose, si vulgaire, si dénuée de charme qu'on l'imagine.

Telle est la seconde perspective, non plus tragique mais orphique, qui entraîne l'art actuel en direction de la poésie. Non pas d'une poésie littéraire au sens traditionnel mais d'une poésie très primitive — celle d'Orphée — qui savait relier les consciences au monde par un réseau de sympathies et de symboles et tendait à fondre l'esprit des hommes dans l'« esprit » des choses. Cette forme ancienne de poésie tend à envahir tous les arts, du cinéma, de la photographie aux récits romanesques et au théâtre d'avant-garde : notre culture cherche à se poétiser à mesure que la prose calculatrice ou mécanisée s'installe dans nos vies.

Une mobilisation générale de l'imaginaire

Nous voici tout proches de la troisième perspective qui est une mobilisation générale de l'imaginaire. Là encore en relations étroites avec la mentalité rationalisante de notre temps et dirigée contre elle, la culture actuellement vivante s'est lancée dans une immense exploration du fantastique et de l'irrationnel. Les œuvres de nos artistes n'ont d'autre but que de décevoir

finalement la raison et la mémoire, de tromper le nommable, ce qu'on peut reconnaître, classer, situer. C'est à un supplice de l'intellect qu'on nous soumet afin de libérer en nous les puissances primitives du rêve. Que sont les forêts figées ou les racines fougueuses de Stahly, les sculptures habitables d'Etienne Martin, les animaux de tôle de Calder, les monstres de Germaine Richier, etc., sinon des sculptures faites à l'image d'un possible qui nous habite obscurément, qui occupe notre espace intérieur et que le monde était en train d'asphyxier lentement. Quelque chose d'essentiel, de vital ou de viscéral s'anime quand nous pénétrons dans ces blocs de ciment que Martin évide de l'intérieur à la demande d'un rêve de coquille ou de troglodyte. C'est exactement le même besoin — besoin de revenir aux matrices primitives où se forgent les rêves — qui inspire à Jacques Couelle les cavernes de grand luxe qu'il construit à Mougins pour les Présidents Directeurs Généraux fatigués d'être trop uniquement intelligents et que l'absurde, le gratuit, le baroque reposent de leur conditionnement d'hommes modernes. Là non plus l'esthétique n'est pas en jeu : l'art répond à des besoins plus profonds où l'existence plus que la jouissance est en cause. Il suffit d'évoquer les noms de Chagall, Miro, Manessier, Degottex, etc., pour que surgissent en nous autant d'univers de rêves. Les mythes obsédants de Chagall, les merveilles d'innocence ou d'humour de Miro, les puissantes suggestions de transcendance chez Manessier ou Degottex initient le contemplateur à des états de conscience qu'on aurait jadis appelés magiques, où la profondeur de la vie par instant se révèle. L'art médiateur nous remet en communication avec le moi profond que la cité sécularisante et la vie prosaïque ont réduit au silence. Il faut de plus en plus le considérer comme une *fête* de notre civilisation, une fête à la fois destructrice et régénératrice, d'autant plus destructrice que l'effort de régénération est plus difficile, plus improbable. Il arrive alors que le sacrifice qui précède la Grâce tourne au « meurtre collectif » et le plaisir de détruire l'emporte sur la joie de créer. Ces violences faites pierre, bronze, ferraille,

..... ces rages, qui saccagent les choses et barbouillent la toile, offusquent finalement la lumière qu'elles voudraient rendre possible; je me révolte donc je suis, disait Camus: mais, ce disant, il avait déjà dépassé la révolte pour découvrir l'existence. L'art actuel s'attarde dans un nihilisme qui risque de se retourner contre lui en l'aliénant.

Pure décoration

Rien ne montre mieux cette impasse que les recherches récentes de l'Op'art, celles d'un Scheffer, d'un Vasarély, d'un Agam. Sculptures lumineuses et mouvantes, effets optiques déconcertants ou exaspérants pour les nerfs, il s'agit toujours plus ou moins de curiosités, qui peuvent amuser un moment, mais qui ne sont finalement que des bibelots ou de la pure décoration: aucune émotion n'accompagne ces jeux de l'esprit et des sens. Le succès de cet art marginal mais paisible montre la fatigue du public et peut-être son inquiétude. Il se repose dans l'Op'art, il s'y distrait, il sait qu'il ne risque pas d'y rencontrer le tragique.

Impasse sacrée

L'art actuel a certainement capté à son usage des pulsions qui déterminaient naguère la magie, l'inquié-

tude religieuse, la recherche métaphysique. C'est ce qui explique à la fois son importance dans la société moderne (fonction existentielle) et les remous dans lesquels il se débat. Sa tâche est impossible: il n'est pas équipé pour la grande aventure. Il tâtonne. Il lui faut à la fois briser le décor et libérer le rêve. Il s'y emploie de toutes ses forces, mais ce qui l'anime finalement c'est la passion de l'absolu; il s'acharne à passer un invisible seuil, à transgresser quelque chose, à rejoindre un Au-delà, abîme ou certitude qu'importe! Nos artistes exercent une pression unanime dans une direction que les constructeurs de la cité moderne semblent avoir abandonnée faute d'espoir. Ils cherchent, ils essaient, tout leur est bon qui peut les aider à aller « plus loin ». Certains peignent un carré bleu où se laisse deviner quelque signe de lumière, d'autres se contentent d'un panneau monochrome, d'autres collent inlassablement des bandes multicolores dans le même ordre sur les mêmes cartons avec l'idée qu'un jour quelque chose se produira, que la merveille sortira de la monotonie même.

Impasse? Oui, sans doute. Mais impasse sacrée! Car dans ce piège s'agitent ceux de nos contemporains qui ressemblent probablement le plus aux mystiques de tous les temps.

Jean ONIMUS. ■

La Bande Dessinée : Engouement Passager ou Art Véritable ?

par Claude BEYLIE

LA bande dessinée est-elle un art — le neuvième, à en croire ses thuriféraires — ou bien un vulgaire instrument d'abêtissement des masses, s'adressant à une mentalité de douze ans (le « *chewing-gum de l'esprit* », selon Etienne) ? Sa dif-

fusion énorme, qu'aucun représentant de la littérature « noble », si illustre soit-il, ne peut se flatter d'atteindre (*Mandrake* a quelque trente millions de lecteurs, pas seulement enfantins, répartis dans le monde entier), est-elle un signe des temps, qui mérite de retenir

l'attention du sociologue ? Les anciens « classiques », de Töppfer aux *Pieds-Nickelés*, du *Sapeur Camembert* à *Bicot*, valent-ils d'être exhumés de l'oubli, remis au goût du jour et « respectés » à l'égal des grandes œuvres du passé ? Superman doit-il être regardé comme un

mythe moderne comparable à ce que fut, pour d'autres générations, Don Quichotte ou... Rocambole ? Enfin, quel avenir s'ouvre à l'artiste épris de « *figuration narrative* », selon le terme proposé par le peintre Grassiot-Talabot ? Autant de questions qui, posées il y a une dizaine d'années, eussent scandalisé, à tout le moins fait sourire.

Le « clair de lune » de la réalité

Il faut pourtant l'admettre, bon gré mal gré : tenue encore par certains pédagogues pour un genre méprisable, à proscrire, la Bande dessinée est en train de prendre une revanche éclatante. Cela a commencé, en 1962, par la création d'un Club, d'abord limité à quelques fanatiques, et qui a pris en moins de cinq ans une extension considérable (parmi ses membres : Chris Marker, Delphine Seyrig, Pierre Tchernia, Jean-Christophe Averty, des chercheurs du C.N.R.S., et à sa tête, le cinéaste Alain Resnais). Les éditeurs, après s'être fait tirer l'oreille, ont tout à coup découvert, et largement exploité, ce pactole : Eric Losfeld a sorti *Barbarella* (qui vient d'être porté à l'écran par Vadim), puis *Jodelle* ; les éditions Azur ont réédité *Les Pieds-Nickelés*, Stock *Zig et Puce*, tandis que Gallimard faisait adapter — avec moins de bonheur — *Zazie dans le métro* de Queneau en bandes dessinées. Une rétrospective consacrée à ce genre désormais reconnu comme « majeur » eut cette année les honneurs du Musée des Arts décoratifs. Quant à *Astérix*, il est sorti du ghetto enfantin où il avait été confiné pendant cinq ans pour devenir, quasiment, une industrie nationale !

Enfin, consécration suprême (si l'on peut dire), dont l'auteur de ces lignes fut le bien involontaire héros, ou plutôt la victime : la Brigade Territoriale du 6^e arrondisse-

ment fut saisie, il y a quelques mois, d'une plainte peu banale : d'audacieux cambrioleurs avaient pénétré, avec effraction, au domicile d'un collectionneur et avaient dérobé, en connaissance de cause, plus d'un millier d'illustrés avec l'intention bien arrêtée d'aller les revendre auprès de marchands français ou belges, chez qui le moindre exemplaire de *Mickey* ou de *Robinson* d'avant-guerre atteint des chiffres de vente fabuleux (1) !

Bref, comme l'écrit Hubert Juin, dans un récent numéro spécial des *Lettres françaises* presque entièrement voué aux « B.D. », à « *leur signification, leurs auteurs, leur public* » (belle revanche, car l'extrême-gauche a été longtemps le bastion de la lutte contre les bandes dessinées !), ce que l'on appelait hier sous-littérature « *se glisse aujourd'hui partout, intrigue, irrite ou charme, envahit... Elle devient « pop » ou « op ». Elle explose.* » Elle est, selon Francis Lacassin, président du Club des bandes dessinées, devenu le C.E.L.E.G. ou « *Cercle d'études des littératures d'expression graphique* », le moyen d'évasion privilégié de l'homme moderne, « *le clair de lune de la réalité* ». Penchons-nous donc une bonne fois sur les origines de cet art méconnu, et tâchons de comprendre le pourquoi de ce soudain rayonnement au cours de ces dernières années.

Des bas-reliefs assyriens à Pim! Pam! Poum!

Certains exégètes font remonter, sans rire, la « préhistoire » de la Bande dessinée aux... bas-reliefs assyriens, ou encore à la Tapisserie de Bayeux ! Il est vrai qu'une observation attentive de ces trésors artistiques, apparemment fort éloignés de notre propos, permet d'y déceler, soit l'amorce de la « *figuration narrative* », c'est-à-dire du feuilleton en images (épopée de Harold racontée

en tableaux synoptiques, par exemple), soit les premiers « ballons » (que l'on désignait alors du terme plus noble de phylactères). L'enluminure médiévale, la peinture sur soie japonaise pourraient également servir d'illustre parrainage. Après tout, le septième art s'est bien cherché un lointain ancêtre dans le mythe de la caverne de Platon !

Mais l'acte de naissance officiel des « b.d. » porte une date beaucoup plus récente : la fin du siècle dernier. S'il faut absolument leur chercher des précurseurs directs, c'est chez les maîtres imagiers d'Epinal qu'on en trouvera (encore ceux-ci avaient-ils leur art et leur technique propres, qui disparurent avec eux) ; ou en Suisse, en la personne de l'écrivain-caricaturiste Rodolphe Töpffer : ses récits en image (mais sans bulle), illustrant les vies fantaisistes de *Monsieur Vieuxbois*, du *Docteur Festus*, de *Monsieur Cryptogame*, etc..., sont d'ailleurs empreints d'un charme inégalé (2). *La Famille Fenouillard* et le *Sapeur Camembert* du bon Christophe lui doivent beaucoup. Mais chez ce dernier encore, toujours pas de « ballon »... Ce petit nuage parasite inclus dans le dessin, où se trouve enfermé le texte de la phrase prononcée par un personnage (ou, plus audacieusement, de ses sentiments secrets, ses passions, ses rêves...), est peut-être le sceau de la véritable bande dessinée, au sens moderne du terme. On en trouve quelques timides échantillons dans les croquis satiriques de Caran d'Ache, Guillaume, Falco et autres caricaturistes de la Belle Epoque. Ce sont cependant les Américains qui en feront les premiers un usage systématique, et véritablement « narratif » (3). Aussi bien ceux-ci sont-ils les mieux placés pour revendiquer la paternité d'un genre dont ils comprirent d'emblée le pouvoir de choc sur le lecteur moyen, et l'énorme bénéfice journalistique qui en découlait. Sait-on que la guerre des magnats de la presse aux U.S.A.

..... dans les premières années du siècle (Hearst contre Pulitzer) se joua en partie autour de ces petites vignettes coloriées et « parlantes », lesquelles, à peine nées, avaient conquis l'Amérique ?

Coup sur coup, virent ainsi le jour : les *Katzenjammer Kids*, par Rudolph Dirks, largement inspirés de l'œuvre de l'illustrateur allemand Wilhelm Busch (ces intrépides garnements ne furent importés en France, sous le nom de Pam et Poup, qu'un quart de siècle plus tard, mais ils sont bel et bien nés en 1897, et continuent aujourd'hui encore à susciter la verve créatrice de nombreux dessinateurs, qui ont pris avec des bonheurs divers la relève de leur arrière-grand-père) ; *Buster Brown*, autre gentil petit monstre, dû au crayon de Richard F. Outcault ; *Little Jimmy* de Frederik Opper ; et surtout *Little Nemo in Slumberland*, inédit en France, fabuleuse épopée enfantine conçue par le génial Winsor Mac Cay, où un remarquable graphisme était mis au service de trouvailles oniriques dignes de Lewis Carroll.

Les tribulations hebdomadaires, et bientôt quotidiennes, de ces enfants terribles, ne tardèrent pas, on le comprend, à passionner un public de plus en plus nombreux.

L'Âge d'or

La bande dessinée — que les Américains appellent *comic-strip* — revêt donc à ses débuts un double aspect : 1° elle est essentiellement humoristique (et comporte obligatoirement une conclusion morale, qui lui vaut la bénédiction des censeurs) ; 2° elle est réservée à un public jeune. Du moins est-ce son intention première. Mais l'on sait qu'aux États-Unis la notion de « public enfant » est vaste... Les adultes, en adoptant peu à peu ce nouveau style de feuilleton, obligèrent les dessinateurs à « mûrir » progressivement leur progéniture, et

leurs gags, et les directeurs de journaux à prévoir (pour commencer) un supplément dominical régulier entièrement constitué de bandes dessinées. L'évolution fut lente, mais on peut considérer qu'aux alentours de 1920, la cause des « petits bonshommes en papier journal » est définitivement gagnée.

Au moment même où en France les caricaturistes, et surtout leurs éditeurs, suivent le mouvement avec un confortable retard, croyant encore à la vertu des feuilletons « écrits », du type *Nick Carter*, et à l'image rare, inoffensive (ce ne sont pourtant pas les talents qui manquent : Benjamin Rabier, Louis Forton, Alain Saint-Ogan, etc...), aux U.S.A. de remarquables séries inondent le marché, en un raz-de-marée irrésistible : ni le krach boursier de 1929, ni la Prohibition n'auront d'incidence sur la b.d. ; mieux, elle assimilera ces divers événements et en fera une source nouvelle d'inspiration. Citons, parmi les grandes réussites graphiques de cette période : *La Famille Illico* de Geo Mac Manus, *Bicot* de Branner (l'une des toutes premières bandes à avoir été diffusée en France, sous les auspices du *Dimanche illustré*, puis en albums par Hachette), *Blondie* de Chic Young : les notations sociologiques abondent dans ces séries, aux scénarios sans doute encore assez sommaires, mais qui témoignent du moins d'une grande minutie décorative ; *Annie l'orpheline*, de Harold Gray (puis A. Fonsky), qui unit le charme du *serial* policier à la tradition du mélodrame sentimental, et fit battre bien des cœurs ; bientôt, enfin, le trust Disney, qui éclipsera — un peu injustement — tous ses rivaux.

Parallèlement à ces bandes d'inspiration comique ou satirique, des séries d'aventure, franchement réservées aux adultes, surgissent : *Prince Vaillant*, *Tarzan*, *Buck Rogers*, *Dick Tracy*, *Flash Gordon* (que les Français nommeront *Guy l'Eclair*), *Brick Bradford*, *L'agent*

secret X 9, et à partir de 1934 : *Mandrake* et *Le Fantôme*, les deux créations les plus originales peut-être du « neuvième art », car ne devant rien à personne (ce sont les cinéastes et les romanciers qui, plus tard, s'en emparèrent). Doit-on donner le nom d'artistes aux dessinateurs et scénaristes qui les conçurent ? Pourquoi pas, lorsqu'ils se nomment Harold Foster, Burne Hogarth (lequel s'inspire sciemment, pour ses mouvements de personnage ou de groupe, de Michel-Ange et de Delacroix), Chester Gould, Alex Raymond, Lee Falk, Clarence Gray, Milton Caniff... Avec eux commence vraiment « l'âge d'or » de la bande dessinée, qui ne durera, hélas ! qu'une petite dizaine d'années, car la guerre, et ses séquences, vont se charger de stopper brutalement cette invasion héroïco-graphique et de rendre caduques certaines rêveries...

En France, on mesure l'ampleur du phénomène *in extremis*. Paul Winkler, désespérant d'introduire les « b.d. » dans la grande presse (deux personnages seulement avaient réussi à s'y immiscer, encore ne leur réservait-on que la portion congrue : *Félix le chat*, dans *Le Petit Parisien*, et *Nimbus* — œuvre d'un Français, André Daix — dans *Le Journal*), Winkler, dis-je, agent de presse au flair remarquable, lance, le 21 octobre 1934, un illustré d'enfants dans le style et le goût américains : *Le Journal de Mickey*, couvert de l'autorité de Walt Disney, mais en réalité largement ouvert à tous les autres *syndicates*. C'est l'écluse ouverte à un rush prodigieux : *Hurrah*, *Robinson*, *Aventures*, *L'Aventureux*, *Junior*, *Hop-là* se succéderont, en l'espace de quelques années, éclipçant un à un tous leurs rivaux (*L'Epatant*, *Le Bon point*, etc...) et donnant enfin aux jeunes une moisson d'images et de rêves dignes d'eux. Qui ne se souvient avec nostalgie de s'être plongé avec délices, en cette époque bénie de l'immédiate avant-guerre,

dans les aventures fabuleuses de Brick Bradford au centre de la Terre, de Jim-la-Jungle à Bali, de Guy l'Éclair sur la lointaine planète Mongo (chef-d'œuvre de science-fiction alors même que celle-ci était encore balbutiante), de Luc Brader explorant dans sa sphère miniaturisée une pièce de monnaie, de Donald Dixon le preux chevalier de l'« Empire caché » (4), du « Fantôme » dans son immense royaume du Bengale, de Mandrake dans le monde à X dimensions, etc... On peut, sans doute, se contenter d'en sourire. Mais psychanalystes et sociologues tomberont un jour d'accord pour affirmer que cet inépuisable trésor populaire, cette « paralittérature », méritent mieux que notre ironie condescendante. Ayant pris la relève du roman d'imagination et s'étant largement développée au contact du cinéma (cette autre « usine de rêves »), la Bande dessinée, à ce point culminant de son évolution, est devenue la représentation moderne — non la plus élémentaire, mais la plus achevée — de la mythologie et de l'épopée.

Le graphisme de l'avenir

Il reste à traiter brièvement de l'évolution de la « b.d. » française (ou plus précisément franco-belge) depuis la guerre. Les amateurs ne lui accordent, il est vrai, qu'une place mineure, même si le succès commercial est venu, plus ou moins abusivement, couronner ces ouvriers de la onzième heure. C'est ainsi que *Tintin*, lancé dans les années 30 par Hergé dans l'indifférence générale (5), a connu une apothéose tardive et, selon moi, à contretemps. On peut préférer, dans *Spirou*, la dynamique équipe de « cartoonists » (Jigé, Peyo, Morris) qui a donné, jusqu'ici, au moins un mini-chef-d'œuvre : l'épopée des petits *schtroumpfs*. Citons encore *Pif le chien* de Claude Arnal, qui a eu

les honneurs d'une savante exégèse (6), la remarquable série d'anticipation de Poivet *Les pionniers de l'espérance*, ou *Le Mystère de la grande pyramide* d'Edgar P. Jacobs, d'une perfection décorative digne parfois d'Alex Raymond. Un seul personnage, haut en couleurs et en fantaisie, peut prétendre toutefois à rivaliser avec les Guy l'Éclair et les Mandrake de la grande époque : je veux parler de *Lucky Luke*, héros de western parodique dû au crayon subtil de Morris (et à l'imagination malheureusement un peu lourde de Goscinny), rehaussé d'une verve picaresque peu commune. Quant à *Astérix*, il symbolise assez bien, à mes yeux, l'irréversible décadence d'un art auquel, en fin de compte, la clandestinité était propice... Bref, c'est encore des U.S.A. que nous vient le meilleur, avec B.C. de Johnny Hart, Chester Gould (le créateur de *Dick Tracy*) toujours sur la brèche, et les sublimes *Peanuts* de Schulz.

Je n'ai pas assez parlé des rapports — nombreux et troublants — entre la B.D. et le cinéma. Il ne suffit pas de signaler les emprunts réciproques : Charlie Chan, Jim la Jungle, Tarzan surtout furent alternativement des héros de *comics* et de films. Dans le cas de ce dernier, le papier journal l'emporta même presque toujours sur la pellicule. Aussi bien le « *flirt perpétuel* » entre septième et neuvième art, dont parle Robert Benayoun, s'il fut parfois heureux, n'est pas non plus à l'abri de graves mésententes. Mais oublions un instant le contenu, pour ne nous attacher qu'à la forme : il apparaît bien que le *rythme interne* de la bande dessinée est très proche de celui de la « bande photographiée animée » que constitue le film ; découpage, montage, saut dans l'espace et le temps, utilisation du gros plan, monologue intérieur sont des procédés communs aux deux arts. N'oublions pas, du reste, qu'ils sont nés ensemble, le fameux *Arroseur arrosé* des frères

Lumière étant même directement inspiré d'un gag de Christophe publié dans *Le petit français illustré* !

Je n'ai fait, d'autre part, qu'esquisser l'inventaire des vertus proprement esthétiques de ce mode d'expression nouveau (ou nouvellement reconnu). Il faudrait dire que la grande Bande dessinée a ouvert, en vérité, un nouvel âge du graphisme : délivré de tout académisme encombrant, naïf et cependant adulte, tout près des sources vives et non altérées de l'art et tout près aussi des sommets auxquels il peut prétendre. Nous sommes en présence de cette « *beauté en graine* » dont parle avec éloquence Jean-Louis Bouquet lorsqu'il s'écrie : « *Je préfère laisser les actuels maîtres du pinceau à leurs doctrines bien connues, pour me raccrocher à cette élémentaire conviction : qu'il y a plus d'un rapport entre le primitif qui se complaisait à des évocations rupestres et le moderne jouvenceau que les bandes-images incitent à la rêverie !* » (7).

Jouvenceau ? En réalité, l'esthétique des bandes dessinées nous concerne tous, que nous le voulions ou non. Pourquoi un Hogarth, avec son trait nerveux et sauvagement romantique, un Mac Manus avec sa délicate géométrie dans l'espace, un Alex Raymond avec sa frénésie baroque et gestuelle, pourquoi ces flamboiements de nervures et de couleurs vives, pourquoi cet érotisme fiévreux seraient-ils interdits aux plus de seize ans ? Un Daumier, un Dali, un Gustave Moreau leur sont-ils tellement supérieurs ? Honnêtement, je ne le pense pas : d'autant qu'à la somptuosité du graphisme vient s'ajouter chez les premiers le vertige du prolongement narratif, un délire poétique et romanesque jamais en défaut, les vannes grandes ouvertes de l'imagination et du rêve. La Bande dessinée n'est nullement un canton sacrifié de l'art plastique, c'en est au contraire l'un des plus étincelants avatars, et le

..... rameau le plus vivace : c'est du graphisme en action.

La preuve en est, enfin, que la fraction la plus audacieuse de l'avant-garde picturale contemporaine lui emprunte le plus clair de son inspiration : voyez Rauschenberg, Jasper Johns, Roy Lichtenstein et les adeptes du *pop* ou de l'*op'art*. Voyez l'extravagante et merveilleuse *Saga de Xam* de Nicolas Devil (aux Editions du Terrain Vague). Voyez le parti-pris insoupçonné que peut tirer de la B.D. une industrie aussi ouverte aux techniques nouvelles que la publicité.

Concluons avec Maurice Horn : « La bande dessinée n'est pas une imagerie incohérente, mais la somme authentique des rêves, des

aspirations, des grandeurs et des misères de notre siècle ». Ce qui nous restera, peut-être, lorsque nous aurons tout oublié...

Claude BEYLIE.

(1) Signalons au passage que notre collaborateur cherche à reconstituer ses collections hebdomadaires d'avant-guerre ainsi éparpillées aux quatre vents. Il serait reconnaissant aux lecteurs de France-Forum qui pourraient l'y aider. (N.D.L.R.)

(2) Le Club des libraires de France les a partiellement réédités en 1962 (avec une étude sur la vie et l'œuvre de l'artiste genevois par Manuela Maschietto).

(3) En France, on en restera longtemps au récit de style indirect cou-

rant sous l'image. Procédé moins littéraire, le ballon est à coup sûr plus percutant, plus « visuel ».

(4) Le mythe de la « cité perdue », de « l'empire caché », de la « planète aux mille secrets », bref de l'Atlantide, est le thème dominant, et sans doute éternel, de la bande dessinée dite fantastique (par opposition à l'humoristique). Il permet les extrapolations les plus audacieuses, et les plus riches en péripéties poétiques.

(5) On se souvient pourtant avec quelque émotion des premières versions de l'Oreille cassée, de l'Île noire et surtout des Cigares du Pharaon.

(6) « Le petit monde de Pif le chien », par Barthélémy Amengual.

(7) Giff-Wiff n° 7 (juillet 1963). ■

Musique moderne : Audace, Recherche, Invention

par Claude SAMUEL

QUE d'horreurs ont été rédigées ou proférées à propos de la musique moderne ! On a beau nous rappeler qu'un Monteverdi, un Beethoven ou un Wagner provoquèrent aussi, en leur temps, d'absurdes incompréhensions, il paraît clair que les textes du XX^e siècle figureront à la place d'honneur dans le sottisier de l'histoire musicale. Et on ne nous en donnera jamais la collection complète pour ne pas nous couvrir de honte.

Cela dit, les philistins ont des excuses. La confusion est grande et jamais l'accélération de l'évolution n'a suivi un tel rythme. Il y a Debussy, qui a troublé nos grands-pères avec les subtiles fluctuations harmoniques du cœur de Pelléas. Pelléas à peine digéré, le *Sacre du Printemps* déferlait sur Paris. A l'est, on préparait déjà le philtre du sérialisme et, bientôt, très à l'ouest, un Varèse faisait sauter la grande muraille qui séparait encore fragilement le bruit de la musique.

Je passe sur les petites grenades déposées par des révolutionnaires de moindre envergure...

Vers 1930, tout semble être joué. On est enfoncé dans l'aventure, à laquelle tant de mélomanes répugnent ; au-delà, c'est la folie. Mais il était écrit que la musique devait aussi annexer cette folie-là. Après Debussy, il y eut Messiaen ; après Webern, on se cogne contre Boulez. Et après Varèse surgit la musique électronique.

Les nostalgiques d'un passé plus confortable tirent leurs dernières cartouches tandis que le public, décidément désemparé, se retire sous sa tente — en compagnie d'Albinoni. Restent des fidèles inconditionnels, soit curieux et sincères, soit d'avant-garde par position intellectuellement mondaine. Le carré qui se retrouve chaque année, pendant le troisième week-end d'octobre au Festival de Donaueschingen et qui installe, dès 1954, les Concerts du Petit Marigny, lesquels se métamorphosent bientôt en Domaine Musical.

La situation était peut-être absurde mais elle avait le mérite de la simplicité : les promoteurs de la musique nouvelle étaient radicalement coupés de la grande masse des mélomanes et ces mélomanes, ayant dépassé le

Problèmes harmoniques, rythmiques, formels et instrumentaux conditionnent l'ensemble de la production musicale contemporaine.

stade de la colère et de la surprise, étaient résignés à chercher ailleurs leur bonheur.

C'est à peu près sur les bases de ce clivage que la musique vivota il y a une dizaine d'années. Et c'est en évoquant cet état de fait que l'on juge sainement des progrès accomplis. « Progrès », le mot est faible pour caractériser la vive poussée opérée dans les différents pays en faveur des phénomènes les plus neufs de la création musicale. Certes, la vérité m'oblige à dire que les « folies » naguère dénoncées ne sont pas encore assimilées, mais elles ont obtenu droit de cité. Elles envahissent subrepticement les lieux les plus « respectables » : antennes de radio, écrans de télévision, opéras, festivals et séries de concerts symphoniques. Bref, la conspiration du silence est rompue.

Le redressement s'est accompli en douceur. C'est l'histoire de « Douze hommes en colère » : un seul, obstiné et convaincu, ne parvient peut-être pas à persuader les onze autres, mais il réussit à semer le doute dans leur esprit. Ainsi, après avoir entendu deux cents fois répéter que Boulez et Xenakis n'étaient ni des sauvages, ni des déments, qu'il était ridicule de reprendre aujourd'hui contre la nouvelle génération les accusations qui avaient visé jadis certains des plus illustres « classiques », que nos révolutionnaires, contrairement aux apparences, tenaient le plus grand compte, plus ou moins consciemment, des leçons de la tradition (Boulez n'est-il pas à la confluence Debussy-Wagner ?), que nos horizons sonores ne pouvaient pas se limiter à deux siècles de musique produite en Europe occidentale et que notre « non-entendement » était dû à un conditionnement inévitable et tenace auquel il fallait tenter de résister, les mélomanes de bonne volonté — plus nombreux qu'on ne le pense — ont honnêtement cherché à s'informer. Puisque, avec un plaisir mitigé sans doute, ils allaient voir les films de Godard et lisaient Robbe-Grillet, ils devaient aussi écouter Varèse et Webern (car ils avaient pris un grand retard !), puis Messiaen, puis Stockhausen.

Il y eut encore des grincements de dents, des protestations, des refus. Mais une fraction non négligeable de ces amateurs sut découvrir, au-delà de l'« expérimentation », des moyens d'expression artistiques valables. Je ne dis pas que ces amateurs pouvaient fredonner le *Marteau sans Maître* comme la *Pastorale*, mais ils percevaient le sens de ces « rébus » qu'ils n'avaient pas su résoudre auparavant et que, n'ayant pas su résoudre, ils avaient classé dans le domaine du canular. En un mot, ils faisaient enfin confiance à l'audace, à la recherche, à la création.

Le moment était, d'ailleurs, particulièrement opportun. En effet, c'était précisément l'époque où s'apaisaient les ondes de choc des récentes explosions. Puisque l'évolution musicale suit un tracé en dents de scie, notons qu'il y a dix ans, après un formidable remue-

ménage né dès l'après-guerre, nous entrons dans une phase de stabilisation. On méditait plus tranquillement l'héritage des Viennois et de Varèse — avec, au fil des années, une suspicion plus grande à l'égard de Schoenberg et même de Webern et un amour immodéré de Varèse, lequel est mort, rappelons-le, en novembre 1965 ; on poursuivait avec plus de discernement et moins d'aveugle et puéril enthousiasme les recherches de la musique concrète et de la musique électronique, et, tout en assistant au développement de l'utilisation des ordinateurs en matière de composition musicale — et à la gloire naissante du musicien franco-grec Iannis Xenakis accompagné, comme il se doit, de quelques épigones sans grand talent — on pouvait constater un rapprochement de points de vue antagonistes et une amorce de synthèse entre des courants contradictoires. Pour ne parler que des Français, disons que les représentants de ce mouvement se trouvent dans la génération post-boulézienne avec des compositeurs tels que Gilbert Amy, Jean-Claude Eloy, Paul Méfano ou Jean-Pierre Guézec. Ajoutons que ces musiciens ont une carrière infiniment plus facile que celle de leurs aînés, tant sur le plan matériel (le public se dégelant, les commandes affluent) que dans le domaine esthétique où il n'y a plus qu'à s'engouffrer dans les passages que la génération précédente a consciencieusement dynamités. Cet apparent confort a son revers : le musicien-explorateur de 1968, ayant, dans ses antécédents immédiats, trop de secousses brutales, cherche souvent en vain de nouvelles voies pour canaliser son invention débordante et dévorante. Une des innovations les plus courues de la dernière décennie est l'irruption généralisée du hasard et de l'aléatoire dans la composition ; prenant appui sur les spéculations de l'Américain John Cage ou sur des œuvres comme la 3^e *Sonate* de Boulez et le *Klavierstück XI* de Stockhausen (1957), cette méthode, saisie de frénésie galopante, est arrivée au point absurde de l'œuvre quasiment non-écrite. Et, paradoxalement, ceux-là mêmes qui, il y a dix ans, brandissaient leurs séries dodécaphoniques au nom de la rigueur et insultaient le laisser-aller des romantiques, courent maintenant l'aventure des « formes ouvertes ».

Comme en toutes choses, la méthode vaut par le talent des hommes qui l'utilisent.

Or le talent des hommes, il est difficile d'en juger à chaud. Et le génie se cache souvent longtemps avant d'être perçu dans tous ses prolongements. Ce qui n'est guère réconfortant et nous incite à une prudence et à une indulgence que la critique musical, plus soucieux d'efficacité immanente que de justice éternelle, n'a pas coutume de prêcher. Il est vrai que, malgré les meilleurs sottisiers, les jugements vrais ou faux se perdent bien vite dans la nuit des temps.

Claude SAMUEL.

CHANSONS : La Révolution de l'AN 60

par Lucien RIOUX

C'EST un petit jeu très drôle parce qu'à partir de données exactes, il conduit en bonne logique à des conclusions totalement fausses. Pour étudier l'évolution de la chanson en France au cours des dix dernières années, on établit deux listes : l'une comporte les noms des personnages importants dans ce domaine en 1958, l'autre énumère les « grands » de l'année dernière. Puis on compare. Sur un très grand nombre de noms, les listes coïncident. On retrouve sur chacune d'elles Georges Brassens, Jacques Brel, Charles Aznavour, Gilbert Bécaud, Guy Béart, Serge Gainsbourg, Juliette Gréco, etc... De là à déduire que la chanson a suivi son petit bonhomme de chemin, qu'en dehors de quelques valeurs qui se sont affirmées rien n'a changé, il n'y a qu'un pas.

L'histoire d'une mutation

Mais qui le franchirait commettrait une énorme « bourde ». Car si quelque chose a bougé c'est bien la chanson. Des mutations de tous ordres ont affecté le monde des variétés. Un public nouveau est apparu, celui des teenagers ; d'artisanat, le disque est passé au stade industriel. L'invention du microsillon, l'accroissement des moyens financiers des moins de vingt ans, la popularisation de la télévision, le développement des ventes de transistors, voilà quelques-uns des facteurs qui ont provoqué cette suite de révolutions. Mais l'aventure vaut d'être contée.

Elle débute vers les années 50, aux Etats-Unis, dans les quartiers populaires des grandes villes. Là, se rassemblent des bandes de jeunes assez inquiétants. On les dit dangereux, en fait ils sont plus ou moins en révolte contre une société faite à l'usage des adultes. Il y a de

tout parmi eux, des fils de famille et des gosses de pros, mais ce qui les unit, c'est une manière de refuser le monde moderne, d'opposer à la morale officielle une sorte de morale de groupe avec ses impératifs et ses tabous.

Ces bandes se sont inventé une tenue, blouson de cuir et blue-jean, ils se sont fabriqué un langage, argotique, fait de monosyllabes et de « scat ». Tout cela d'ailleurs ils l'ont pris dans les westerns dont ils sont friands. Car dans les villes fermées où les jeunes vivent, le western avec ses grands espaces, ses actions aventureuses, ouvre la seule voie possible vers l'aventure. Il ne leur manque qu'un style de chansons, un langage musical. Quand arrivera le rock et roll, ils l'adopteront d'enthousiasme.

Les origines du rock on les connaît. Il y a, d'une part, la ballade traditionnelle de l'Ouest, chanson de cow-boys et de pionniers, et d'autre part, le rythms and blues des jazzmen populaires noirs. L'origine n'a d'ailleurs qu'une importance limitée. Ce qui compte, c'est la violence des sons, le climat créé par le rythme, les cris lancés par les chanteurs. Car pour une jeunesse qui veut s'imposer, hurler le rock, c'est obliger les gens à vous entendre.

La rage du rock, on l'évoquera rapidement. Portée par quelques pionniers, Elvis Presley, Bill Haley, Gene Vincent, Buddy Holly, etc..., cette musique — si l'on peut parler là de musique — conquiert les Etats-Unis, déborde les frontières américaines, attire l'Europe anglo-saxonne et scandinave, etc. Partout où elle gagne, on assiste aux mêmes scènes d'hystérie collective et de violence. On brise les vitrines, on crève les pneus, on se bat avec la police.

Longtemps la France paraît épargnée, ce qui réjouit le cœur de nos moralistes petits bourgeois. Pas de place pour cette folie au pays de Descartes. Pourtant, les jeunes

« dangereux » y existent, aussi bagarreurs qu'ailleurs, on les appelle les blousons noirs. Mais, on ne sait pas pourquoi, ils préfèrent la mulette des apaches au déchainement des rockers.

Cent actes divers

Cela dura ainsi jusqu'au jour où un jeune garçon — il a seize ou dix-sept ans — se met en peine de relater en français les histoires américaines. A ce jeune homme on a fabriqué une légende (il est fils d'un hypothétique cow-boy), et on lui a donné un nom fleurant bon les chevauchées sauvages à travers la grande prairie. Pour le public, il s'appelle Johnny Halliday. Le coup d'envoi est donné, la machine démarre. Gardez-vous à droite, gardez-vous à gauche, pendant quelques années, elle va tout écraser sur son passage.

Premier acte : le temps des blousons noirs. Johnny et ses adeptes Eddy (et les Chaussettes noires), Dick (et les Chats sauvages) vont travailler pour les jeunes rebelles. La violence, les onomatopées dominent les chansons qu'ils interprètent et chaque exhibition de rock and roll se termine en émeute. Le monde adulte est horrifié, les flics cognent. Il faut tout faire pour préserver notre saine jeunesse de la tentation de la révolte.

Deuxième acte : un peu par hasard, un peu par raisonnement, quelques habiles commerçants, sociologues sans le savoir, s'aperçoivent qu'il se passe quelque chose au sein de toute la jeunesse et pas seulement parmi les blousons noirs. Une nouvelle catégorie sociale est en train de naître, les « teenagers ». Elle a son rituel, sa morale, ses modes et elle possède des sommes d'argent relativement importantes. Voilà un marché à conquérir. On s'y emploiera.

Troisième acte : la conquête du vert public des enfants sages com-

*Bonne nuit
Nos ennuis
S'évanouissent
Lorsque glissent
Nos pas réunis.*

Guy Béart

mence. Johnny Stark transforme Johnny Halliday en garçon élégant et raisonnable (il ne restera pas longtemps... trop indépendant ce jeune homme!). Commence alors la fabrication en grande série. On vous prépare dix à quinze jeunes vedettes étudiées scientifiquement. Certaines marchent, vendent 10.000 ou 100.000 disques, d'autres s'effondrent sans que l'on sache très bien pourquoi. Parmi les réussites : un produit Carrère et Plait, Sheila, « mademoiselle tout le monde », que chacun a l'impression d'avoir rencontré au patronage et qui chante les petits soucis, les petites misères et les petites joies des petites filles pas tellement soucieuses ; Claude François — il s'est fabriqué tout seul — il distille sur des rythmes modernes des conseils tirés de « la Veillée des Chaumières » (c'est le rocker-scout) ; France Gall, production Bourgeois, elle chante pour les bébés et les vieillards égrillards.

Quatrième, cinquième, sixième actes : autant arrêter là l'énumération. Car le rock est prolifique, l'industrie du disque adroite et les genres se multiplient. Au rock des « copains » ou des « yéyés » (ainsi appelle-t-on les « enfants sages ») on opposera successivement un rock de « j'men-foutistes », dont Antoine sera le chef de file, un rock de plaisantins, avec Jacques Dutronc, Nino Ferrer, les Charlots et Stella, un rock des tendres (avec « l'ancien » Richard Antony), un rock inventif et sophistiqué, avec les Beatles, un rock d'avant-garde, free rock avant la lettre, avec les Soft Machine, etc.

Et chacun sera adopté dès son arrivée sur le marché. On adorera successivement Johnny, Richard, Sheila, Sylvie, France, etc. Bob Dylan, modernisateur du folk song, inspirera Hugues Aufray qui deviendra une vedette. Quand les Beatles apparaîtront, des millions de jeunes se précipiteront pour acheter non seulement leurs disques mais ceux des multiples groupes anglais. On se fera rocker, « co-.....

▲ Barbara

Sophie Makhno ▲

▼ Johnny Halliday

*Les gens m'appellent l'idole des jeunes
Il en est même qui m'envient
Mais ils ne savent pas dans la vie
Combien seul je suis*

Johnny Hallyday

..... pain », beatnik, provo, hippie, etc...
Ah ! combien sont laborieux les efforts qui permettent de se prouver et de prouver aux autres qu'on est un jeune.

Les joies de la famille

Cela dit, il faut reconnaître l'apport de ce que les spécialistes ont surnommé la « pop music ». D'abord des rythmes neufs et puis une recherche permanente de sons nouveaux, d'instruments insolites, alors que la chanson s'enlisait dans des formes qui datent d'une bonne cinquantaine d'années. Dans la somnolence générale, il était bon que quelque chose remue.

Pourtant, ce n'est visiblement pas la richesse de l'apport du rock qui a séduit « les fans ». Preuve en est que les plus médiocres des idoles sont souvent les plus aimées. Elles sont jeunes, du moins elles le disent, on est jeune et on les aime. Quand s'est amorcée la reprise en main du rock par les commerçants (donc par les adultes), on s'est vite aperçu du succès particulier remporté par les plus familiaux des interprètes de la nouvelle génération. Sheila et Claude François séduisent, comme « Tintin », les jeunes de « 7 à 77 ans ». France Gall aussi, mais la manière dont elle a amené les vieillards à l'admirer est plus équivoque. Le comble de cette histoire, c'est quand les jeunes, leurs parents et leurs grands-parents en sont venus, dans la foule des rockers fades, à admirer un petit Italien gentil, naïf, assez inventif en vérité, mais dont les musiques dataient de ce temps du tango que chante Léo Ferré. Il s'agit, bien sûr, de Salvatore Adamo.

De cette gigantesque aventure, il reste quelques dates marquantes. 1958 : apparition de Johnny Hallyday ; fin de 1961 : passage du « rock dur » au « rock mou » des enfants

sages ; juillet 1963 : « la folle nuit de la Nation » où *Europe N° 1* et Johnny rassemblaient quelques 200.000 jeunes dans un délirant meeting ; début 1967 : l'apparition d'Antoine suivi par les plaisantins. Il reste aussi quelques noms, tous cités ici, sauf celui de Françoise Hardy, « copine de raccroc » et qui promène dans la chanson sa beauté inexpressive de figurine de mode. Il reste enfin un fait : désormais en France il y aura deux mondes de la chanson, l'un réservé aux « teenagers » ou aux « ex-teenagers », l'autre ouvert aux adultes. Il est temps de changer de registre. Entrons donc dans la ronde des adultes.

La ronde des adultes

C'est par la petite porte, celle du commerce, qu'il faut aborder ce monde. Le trafic du disque pour adultes avait été sérieusement ébranlé par la poussée des rockers et quelques vedettes — celles que vous aimiez il y a dix ans et dont vous avez oublié jusqu'au nom — se retrouvèrent sur le pavé au bout de quelques mois. Quelquefois on le regrette, quelquefois pas, autant ne pas réveiller des souvenirs amers en donnant des noms. D'autres réussissent leur reconversion : il y a foule encore aujourd'hui lorsque passent les tournées d'opérettes à grand spectacle où chantent Luis Mariano et Georges Guétary.

Les plus grands de 1958, les plus solides, encaissèrent le choc et le supportèrent fort bien. Georges Brassens gagne jour après jour le plus important et le plus fidèle des publics. Il est vrai que chaque année, il lui apportait une ou plusieurs petites œuvres d'art, buri-nées, polies, délicates : du « Bonhomme » à la « Supplique pour être enterré sur une plage à Sète », la liste est longue des réussites du bon Georges. Aznavour se transforma : le petit homme traqué, bafoué qu'on aimait devint un superman, domi-

nateur et très sûr de lui et qui règne comme un empereur sur un public subjugué. Bécaud resta Bécaud, il connaît un peu mieux les trucs, l'adolescent est devenu quadragénaire mais qu'importe puisque grâce à lui les quadragénaires redeviennent adolescents. Léo Ferré conserva sa hargne que même le succès et les grosses ventes ne parviennent pas à entamer.

Quant à Jacques Brel, il entreprit la longue marche solitaire d'un homme généreux, révolté et déçu. Il était, il y a dix ans, le chrétien de bonne volonté, poète indigné et un peu moralisateur. Le christianisme s'est estompé dans ses œuvres, la poésie est restée, l'indignation est devenue plus pure et, si la rancœur est apparue parfois chez lui, la tendresse aussi... Brel commet des erreurs, il est parfois grandiloquent, mais sa sincérité est telle qu'elle fait oublier le reste.

Le grand faiseur

Vedette, Piaf l'était, et depuis fort longtemps, en 1958. Elle le resta jusqu'à sa mort en 1963. Perte d'autant plus cruelle que beaucoup pensaient qu'avec cette petite bonne femme douloureuse et déchirante, c'était tout un style de chanson qui disparaissait. Bruno Coquatrix, maître de l'Olympia et technicien chevronné, ne déclarait-il pas, dans une interview fracassante : « Aujourd'hui, une nouvelle Piaf ne tiendrait pas trois mois. »

Pour aller contre un tel jugement, il fallait beaucoup d'audace et un sens très développé de l'observation. Ex-transformateur du rebelle Johnny en idole sage, Johnny Stark possédait les deux. Il possédait aussi une sûre technique et savait préparer le lancement d'une vedette avec autant de soin que l'on prépare le lancement d'une fusée. Comme tout le monde, il observa les crises d'hystérie que provoquèrent les funérailles de la pauvre Piaf.

Elle s'habille comme lui, d'un pantalon d'un blouson Quand on les rencontre la nuit, on dirait deux garçons

Gilbert Bécaud

Mais il en tira les conclusions inverses de celles de Coquatrix. Qu'une telle foule manifeste son chagrin à la mort d'une vedette, cela prouve combien la vedette était aimée. Cela prouve aussi que cette foule est disponible pour accueillir celle qui s'affirmerait sa continuatrice. Dans une H.L.M. d'Avignon, au milieu d'une bonne douzaine de frères et de sœurs, il dénicha l'oiseau rare : Mireille Mathieu. Pas si rare que cela en vérité. Les concurrents foisonnent. Il y avait la talentueuse Pia Colombo, interprète de Brecht et personnage intéressant. Il y avait la populaire Georgette Lemaire dont la voix était riche des drames vulgaires et passionnés des bals mulettes. Mais, par rapport à la concurrence, Mireille Mathieu possédait dans ses mains innocentes l'atout maître, Johnny Stark. Tout ce qu'il était nécessaire de faire, Johnny Stark le fit. Il investit sur sa protégée des sommes considérables, il en fit la vedette de la presse du cœur et des hebdomadaires à grand tirage, il la promena partout où elle devait être vue, aux côtés des bons pros et aux côtés des princes du sang. Résultats : la petite devint, au cours de l'année 1967, la plus populaire des chanteuses françaises (selon un très sérieux sondage de l'I.F.O.P.), et elle vend beaucoup plus de disques que la pauvre Piaf n'en a jamais vendus. Il faut pourtant dire qu'une fois le succès venu, Stark a décidé de refuser pour sa filleule le parrainage de Piaf. On ne sait jamais, certains pourraient éprouver l'envie de comparer...

Les « tubes »

Stark, Carrière, Plait et quelques autres ont donné le ton, on fabrique des vedettes. On sait aussi fabriquer des succès (qu'on appelle des « tubes » en argot de métier). Il y a d'abord « les tubes » techniques. Un arrangement particulièrement soigné, un « gimmick » astucieux (le

« gimmick » est le moyen d'attirer l'attention de l'auditeur sur une chanson : la voix de l'hôtesse dans « Dimanche à Orly », le « Hé-hé » de « Zorro est arrivé » sont des « gimmicks ») et la chanson en devient plus attrayante. C'est quelquefois suffisant, quelquefois ce ne l'est pas. Par bonheur, il existe quelques recettes éprouvées. Qui marchent ou ne marchent pas.

Ainsi en ce qui concerne « les tubes de l'été ». Les « tubes de l'été » appartiennent à deux catégories de chansons bien définies. Il y a la chanson d'après les bons repas, qu'on entonne en chœur et qui fait rigoler : « le téléphone », « Zorro », « Le Clair de Lune à Maubuge ». Et il y a la chanson tendre qui favorise le rapprochement des couples le soir dans les petites boîtes confortables : « Something stupid » ou « Capri, c'est fini ». Dès mai, donc, les auteurs, compositeurs, directeurs artistiques se pressent le citron. Ce qu'il en sort, c'est un nouveau « Clair de Lune » ou un nouveau « Capri ». D'où, au moment où l'été commence, une multitude de chansons qui se ressemblent toutes. Une ou deux accrochent, leurs fabricants sont géniaux ; les autres sont des pauvres types.

Le plus terrible, c'est que les industriels de la chanson bénéficient de complicités agissantes. La radio est pratiquement entre leurs mains. Qu'il y ait à cette conquête de bonnes raisons, c'est certain : depuis trois ou quatre ans les trois chaînes principales — France Inter, Luxembourg, Europe n° 1 — mènent un combat acharné pour la conquête de la plus forte écoute. De là une politique démagogique envers les auditeurs. On ne leur offre que ce qui est assuré de leur plaire, aussi médiocre que soit le produit proposé. Bien sûr, les grands, Brassens ou Brel, passent sur les ondes, mais qu'un chanteur moins connu et jugé difficile (comme eux-mêmes l'étaient) essaie de se faire entendre et on le rejettera.

Les réseaux parallèles

C'est pourquoi les efforts faits ces derniers temps hors des grands circuits valent d'être soulignés et soutenus. Jusque vers les années 60, ces jeunes par trop inhabituels n'avaient, pour se faire entendre, qu'une seule possibilité : les petits cabarets de la rive gauche, avec ce que cela comporte comme maigres cachets et comme volume limité de public. Et puis, peu à peu, les initiatives se sont multipliées pour permettre un renouveau de la chanson. Il y eut d'abord des efforts individuels comme « les Mardis de la Chanson » organisées à la Huchette ou au Vieux Colombier par Gilbert Sommier. Il y eut ensuite des expériences comme « les Visages neufs de la chanson » organisés à Bobino par Françoise Lo. Et les galas de différentes associations, l'A.L.I.J., par exemple (Association Loisirs, Information, Jeunesse) qui programma plusieurs galas à la Mutualité. De même, l'expérience menée depuis des années par Jacques Douai en vue de populariser le folklore se développa au cours de la décennie. En province aussi de nombreuses associations, des amicales, des syndicats même, commencèrent à mener la lutte pour une chanson « écrite ». Enfin le gros renfort fut apporté par les Maisons de la Culture et les Maisons de Jeunes. Des tournées régulières fonctionnent qui permettent à la banlieue et à la province de découvrir, autre part que dans les casinos, ce que peut être la chanson.

Les circuits parallèles ont aidé le démarrage de certaines vedettes. Anne Sylvestre, chanteuse délicate au langage archaïque et à la fraîche poésie les a parcourus. Barbara y a fait ses premières armes face à un grand public ; elle était obligée de réserver son talent aux habitués de l'Ecluse ; aujourd'hui, elle est devenue une « grande », elle tient la seconde partie à Bobino ; entre ces

*On est fort peu de chose,
Mon amie la rose
Me l'a dit ce matin*

Françoise Hardy

..... deux extrêmes, elle a suivi la voie parallèle. Jean Ferrat a traversé ces circuits, Reggiani aussi, Brassens aussi, mais c'était déjà une vedette.

Les chefs de file actuels du réseau parallèle sont Jean Arnulf, poète révolté, Claude Vinci, interprète engagé, Félix Leclerc qui retrouve par lui une popularité nouvelle. Le chansonnier n° 1 du Québec, Gilles Vignault a, grâce à lui, fait connaissance avec les spectateurs français et bien des jeunes se bâtissent une carrière, qui serait impossible sans ces efforts.

Une autre formule pour échapper au circuit ordinaire du music-hall, c'est le récital. Yves Montand ou les Frères Jacques le pratiquent depuis longtemps. Guy Béart s'y est mis plus récemment. Le phénomène Béart vaut d'être décrit : un démarrage en flèche en 1957, grâce à quelques chansons d'un son tout à fait nouveau. Et puis, sans qu'on sache très bien pourquoi, le recul. Ses chansons étaient toujours aussi bonnes, son personnage aussi attachant. Mais paralysée par sa volonté de conquérir le plus grand nombre, la radio avait cessé de diffuser ses œuvres. Entre « Aline », larmoyante histoire du petit oublié Christophe, et « Douce », belle évocation écrite par Béart, on n'hésitait pas, c'est Christophe qu'on proposait à l'auditeur.

Et puis, grâce à deux séries de récitals, grâce à ses émissions à la Télévision aussi, le grand public a redécouvert Béart. Il y avait foule en 1967 à la Comédie des Champs-Élysées pour l'applaudir. On a retrouvé la saveur de ses anciennes chansons, on a goûté les nouvelles et c'est tant mieux.

Les lucides

La période qui s'achève a vu naître un nouveau style de chanteurs, ceux qui savent porter sur le monde qui les entoure et sur leur propre personne un regard lucide. Il y a parfois un ton amer à leur répertoire, mais ce qui domine leurs

chansons, c'est la volonté d'être acceptés tels qu'ils sont. Le public aime les charmeurs, accepte les rebelles, respecte les poètes, se laisse attendrir par les sentimentaux pleurnichards. En refusant toutes ces catégories, « les lucides » choisissent la voie difficile. Mais parce qu'ils ont du caractère, ils gagnent.

Le premier et le plus grand, c'est Serge Gainsbourg. Il est apparu dans la chanson en 1958 et tout de suite il a irrité. Trop de provocation, trop de mépris, trop de désespoir aussi dans un répertoire que présentait un personnage intelligent, dur pour lui comme pour les autres, et masquant son sérieux sous une permanente ironie.

Gainsbourg a tout remis en ordre dans la chanson. Sur le plan musical, il a innové, introduisant les nouveaux rythmes : le jazz moderne, les rythmes afro-cubains, le rock. Son langage est ultra-moderne, il mêle allègrement l'argot d'aujourd'hui, le franglais, les noms de marques connues. On parle de Rolleiflex et non d'appareil photographique, de Remington et non de machine à écrire dans ses couplets. Quant aux histoires qu'il conte, elles sont aussi d'aujourd'hui, posant sans le résoudre le problème-clé de la société moderne : l'impossibilité de communiquer, de trouver chez les autres le contact indispensable.

Gainsbourg n'est pas un rebelle, mais sans qu'il l'avoue lui-même, c'est un analyste. Son jugement se veut froid, en fait il ne l'est pas. Dans l'atmosphère glacée, sophistiquée qu'il a su recréer, on voit apparaître une forme neuve de romantisme. Pas de lyrisme, pas de grandes envolées, pas de désespoir clamé à tous les vents. Le romantisme moderne Serge Gainsbourg est trop pudique pour afficher ses désespoirs. Les jeux de mots, les plaisanteries, l'argot sont là pour les voiler.

Quand Gainsbourg a commencé à chanter, des fans se sont tout de

suite manifestés, mais les spécialistes du commerce ne lui donnaient aucune chance de s'imposer. « Trop dur, disaient-ils. Tout juste bon à devenir un chanteur maudit. » Et puis en « schématisant » un peu ses histoires, Gainsbourg leur a montré qu'il pouvait aussi fabriquer des « tubes ». Mais même dans ses « tubes » écrits pour d'autres (Gréco, France Gall, Régine, Bardot, Karina, Petula Clark, etc...), on trouve un ton bien différent de celui de la fabrication courante. Il y a dans « Poupée de cire » une véritable étude sociologique du rôle et du pouvoir de l'idole et « les Sucettes » ont remis à l'honneur la chanson grivoise à double sens.

Autre lucide, très différent, l'interprète Serge Reggiani. On disait par trop que la chanson est affaire de jeunes. Il est venu, homme de 40 ans, chantant des histoires d'hommes de 40 ans, et il a prouvé le contraire. Il décrit les tristesses, les tendresses et les lassitudes de l'âge où la jeunesse s'éteint, où chacun sait que bientôt la chute commencera. Et c'est très beau.

Le troisième personnage dont je voudrais parler ici, c'est une jeune femme, Sophie Makhno. Elle n'est pas encore connue, elle le sera. Avant elle, on avait déjà rencontré des femmes ironiques, provocantes et dangereuses, Juliette Gréco, d'abord, et Marie-José Casanova. Elle est différente, plus complète. Ses chansons décrivent l'univers de la femme d'aujourd'hui, un univers où, égale de l'homme, elle doit affronter les mêmes problèmes. Elle ne se veut pas suffragette, elle a besoin d'aide, de protection. Mais elle refuse d'être l'épouse soumise. Face à l'homme elle est prête à l'abandon, mais aussi au combat. Elle sait écrire, elle a le goût du mot, elle découvre souvent de jolies images. Apparue trop tard pour être une vedette dans la décennie 1958-1967, elle le sera bientôt. Je suis prêt à en prendre le pari.

Lucien RIOUX. ■

Petit Bilan Partiel de Dix ans de Cinéma Français

par Claude BEYLIE

● Dresser un bilan exhaustif de dix ans de cinéma français, avec le faible recul dont nous disposons, et en étant soi-même encore plus ou moins « dans le coup », est une tâche périlleuse. Là où l'économiste se contentera d'aligner chiffres et statistiques, au demeurant peu probants, où l'historien de l'an 2000 aura la partie belle, le bon grain ayant été alors séparé tout naturellement de l'ivraie, où le polémiste enfin pourra manifester une audace ou commettre des imprudences qu'on lui pardonnera vite, nous sommes condamnés à la demi-mesure. De surcroît, « éreinter » en quelques lignes tel cinéaste qui nous paraît s'être engagé sur un mauvais chemin, mais qui demain retrouvera sa voie, n'est guère dans nos habitudes. Que l'on ne voie donc dans cette brève rétrospective que quelques coups de sonde (ou de bâton) jetés en tâtonnant sur un passé qui nous est cher ; et une incitation, aussi, pour ceux qui ne seront pas d'accord, à la réplique.

EN 1957, le cinéma français se porte mal. Il « crève sous les jausses légendes », ainsi que le répète avec force François Truffaut dans sa chronique hebdomadaire de *Arts*, qui propose en outre une thérapeutique de choc pour le sortir du marasme. Les filons naguère encore fructueux : l'interminable série des *Don Camillo*, Pierre Fresnay dans son numéro de postiches et de dignité outragée, Gabin et ses colères de bistrot, ces filons s'épuisent. Les « carolinades » et les « jeansonneries » ne font plus recette. Tout le monde — auteurs, exploitants, public — sent la nécessité d'un renouveau. La révolte gronde contre les dragons qui veillent jalousement à l'entrée du temple : la censure sent sa toute-puissance remise en cause, la production voit se profiler à l'horizon le spectre de la faillite, la trinité des « patrons » indélogeables (Autant-Lara, Delannoy, Christian-Jaque) ne trompe plus personne, et les vedettes blanchies sous le harnais sont à bout de souffle... Pourtant, les jeunes frais émoulus de l'IDHEC qui cherchent à percer se voient impitoyablement refoulés. Ils doivent, bon gré mal gré, passer sous les fourches caudines de l'assistanat — certains, paresseusement, s'y cantonnent faute de mieux — et se plier aux normes désuètes en vigueur. Toute tentative pour briser les carcans semble vouée à l'échec. Quelques rares *outsiders* : Agnès Varda (*La Pointe courte*), Jean-Pierre Melville (*Bob le flambeur*), Georges Rouquier (*S.O.S. Noronha*), Alexandre Astruc (la tête pleine de projets, pour la plupart avortés), l'apprennent à leurs dépens.

L'euphorie

C'est alors qu'un slogan lancé par un hebdomadaire « dans le vent » — *L'Express*, première manière —, misant sur le rajeunissement inévitable des cadres, va servir de cri de ralliement aux apprentis cinéastes en colère : « *Nouvelle Vague* ». Il symbolise aussitôt le soulèvement contre les préjugés régnants, l'ébranlement des vieilles structures, et impose l'idée d'un sang neuf à infuser à l'organisme en perdition qu'est devenu le septième art. Les films pourront être faits par des moins de trente ans, sans formation spécialisée, on les tournera dans la rue, avec des visages neufs, en toute liberté... Le mouvement prend naissance et se déploie autour des *Cahiers du Cinéma*, et de leurs satellites : Chabrol, Truffaut, Resnais, Godard, Demy, Astruc, Doniol-Valcroze, Kast, Vadim lui-même, et d'autres qui ont déjà un lourd passé mais ont senti tourner le vent (Hossein, Paviot) s'engouffrent par la brèche ouverte...

À la surprise générale, le public suit. Abandonnant les Grangier et les Decoin à leur triste sort, il fait un triomphe aux *Quatre cents coups*, aux *Cousins*, à *A bout de souffle*, et adopte d'emblée une œuvre présumée difficile et « insortable » telle qu'*Hiroshima mon amour*, forçant les producteurs à suivre le mouvement et à l'entériner après coup. La Nouvelle Vague triomphe sur tous les fronts. Les « anciens » eux-mêmes y trouvent leur compte, ceux du moins qui ne s'étaient pas laissés contaminer par le système : tel Jean Cocteau, auquel Truffaut prête généreusement la main pour son *Testament d'Orphée*. Les salles d'art et d'essai prolifèrent et favorisent l'évolution culturelle des spectateurs, amorcée par les ciné-clubs : à la politique des vedettes, se substitue enfin ce que Truffaut avait appelé la « *politique des auteurs* ». Les maîtres révévés se nomment Renoir, Rossellini, Hitchcock, Ophüls, Mizoguchi, Fritz Lang. Jusqu'à 1960, c'est l'euphorie, accentuée par la déroute de l'ancienne vague, laquelle doit pour se maintenir jouer à son tour la carte de la jeunesse (*Les Tricheurs*, *Rue des prairies*). Seule ombre au tableau : quelques échecs retentissants (*Lola*, *Le signe du Lion*, *Le bel âge*). Mais des émules se lèvent dans le monde entier.

Le reflux

Bientôt cependant, le vent va tourner. Quel raz-de-marée n'est suivi d'un reflux, quel enthousiasme d'une dépression ? Le copinage s'est installé sans qu'on y prenne garde, et avec lui les inévitables injustices dont vont être victimes les nouveaux venus qui refusent d'entrer dans un jeu dont les dés sont pipés. La N.V., ce ne sera plus dès lors, selon le mot un peu cynique de celui qui en fut le héraut et en demeure l'arbitre, que « *Pierre disant du bien de Julien qui supervise Popaul* ».....

La "nouvelle vague" : un cinéma d'intellectuels persuadés de leur supériorité, un cinéma dont la morale n'est qu'esthétique.

J. Siclier

..... qui coproduit Marcel dont Claude a fait l'éloge » (1). La forfanterie, le bluff, l'infantilisme, la nouveauté pour la nouveauté tiennent lieu de talent à certains jeunes loups pressés de manger leur part du gâteau. Du coup, le public ne marche plus : le premier instant d'allégresse passé, il se méfie de De Broca, boude Marcel Camus, ignore Colpi, remet Lautner et Molinaro à leur vraie place (la dernière), siffle Moullet... De nombreux films (*Les petits chats* de Jacques Villa, *La ligne de mire* de Jean-Daniel Pollet, *Le reflux* de Paul Gegauff, *L'amour à la mer* de Guy Gilles, etc...) ne trouvent pas preneur ou sortent à la sauvette. Resnais lui-même suscite la méfiance des producteurs. Seul fait recette (et encore, pas toujours) ce que l'on tend à appeler le « style Godard », consistant — pour reprendre le mot d'un des précurseurs de la révolution qui vient d'avoir lieu, et qui la renie à présent : Jean-Pierre Melville — à tourner les films, à les diriger, à les monter « au petit bonheur » (2). Nous en sommes là (si l'on considère que, depuis deux ans environ, le cinéma français marque tristement le pas, et ne voit naître que de faux talents, du type Claude Lelouch).

Jean-Luc Godard : parlons-en puisque je viens de le citer — et que nul ne saurait l'ignorer, pas même ses plus acharnés détracteurs, — osons dire qu'après avoir sainement et agressivement jeté sa gourme, en désarticulant le langage de l'écran, et en suggérant une manière neuve de se défouler de ses fantasmes (*A bout de souffle*, *Le Mépris*, *Pierrot le fou*, *Les Carabiniers*), cet enfant prodigue tend à sombrer de plus en plus dans un maniérisme puéril à coloration sociologique, dans un gâchis pseudo-dadaïste qui, loin de jeter les bases (comme ses thuriféraires l'affirment) d'une autre « révolution culturelle », se réduit à une molle et assez hideuse confusion : voyez *Alphaville*, *Made in U.S.A.*, *Deux ou trois choses que je sais d'elle*, *Week-end...* Cinéma encombré de références, mais qui détruit pièce à pièce tout ce qu'il croit exalter.

Cela dit (qui ne sera pas prisé de tout le monde), je n'en suis que plus à l'aise pour louer hautement, par contraste, le talent chaque jour plus affirmé d'un Truffaut : celui-ci, se délivrant peu à peu de son passé, a évolué du lyrisme un peu sec (à la Vigo) des *Quatre cents coups* et du *Pianiste* à l'admirable sincérité jaillissante de *La Peau douce* et au tragique pur de *La mariée était en noir*. Truffaut ou la difficulté d'être adulte, difficulté non pas esquivée — à l'inverse de Godard, — mais douloureusement assumée.

Comment préjuger, en revanche, de l'évolution future de Jacques Demy, excellent vulgarisateur de la comédie musicale — *Les parapluies de Cherbourg* — mais qui manque un peu de dynamisme créateur ; d'une Agnès Varda, chez qui la sensibilité a été étrangement corrompue par l'intellectualisme ; d'un Chabrol, qui paraît bien devoir succomber aux tentations du commerce, et

n'a jamais encore — sauf peut-être dans le sketch de *Paris vu par...* — donné la pleine mesure de son talent : lequel se fonde essentiellement sur un art de la caricature.

Resnais,
Franju, Melville

N'est-ce pas faire montre, à présent, de subjectivité outrancière que de proclamer, sans plus de détours, que si un nom, un seul, c'est imposé en France durant ces dix années, c'est celui d'Alain Resnais ? On aura beau jeu de m'opposer le total insuccès commercial de *Muriel*, la confusion entretenue par Resnais lui-même avec ses différents scénaristes (Duras, Robbe-Grillet, Cayrol...) qui sont comme autant de masques derrière lesquels l'auteur se dissimule, et aussi certains procédés de montage un peu systématiques, et qui prendront des rides. On objectera aussi, non sans raison, que les disciples de Resnais échouent lamentablement (ex. : *Une aussi longue absence*, *Moderato Cantabile*) alors que les épigones de Godard, à l'étranger tout au moins, s'imposent brillamment (Bellochio et Bertolucci en Italie; Skolimowski en Pologne, Jean-Marie Straub en Allemagne). Certes. Il n'empêche que *Hiroshima mon amour* demeure une étape décisive dans la manière de structurer un récit en images, *Marienbad* un tournant dans l'histoire du spectacle cinématographique, *La guerre est finie* l'un des plus pathétiques examens de conscience qui ait été proposé à l'homme d'aujourd'hui. Resnais déborde de ce qui fait le plus gravement défaut à tant de jeunes cinéastes : l'humanisme.

Si Resnais a, par chance, de chaleureux supporters, il est un réalisateur encore scandaleusement « maudit » : c'est Franju. Dans le court aussi bien que dans le long métrage, celui-ci occupe une place éminente. Il est navrant de le voir chercher refuge à la Télévision, faute de pouvoir « vivre de sa caméra ». Franju est un poète, un visionnaire, qui a su lentement (et sûrement) apprivoiser son ange du bizarre. Des *Yeux sans visage* aux *Rideaux blancs*, la courbe est harmonieuse.

Quant à Jean-Pierre Melville, il demeure l'indépendant par excellence du jeune cinéma. N'ayons garde d'oublier, en ce qui le concerne, que dès 1947, soit dix ans avant *A bout de souffle*, il tourne *Le silence de la mer*, « première tentative de cinéma intellectuel et poétique » (3). Depuis l'avènement de la Nouvelle Vague, Melville a été brûlé par ceux-là mêmes qui l'avaient adoré. Il poursuit sa route, insoucieux (et pas tellement fier) de sa progéniture : *Le Doulos*, *Le Deuxième souffle*, *Le Samouraï* sont les ultimes étapes (à ce jour) de cette « randonnée dans un pays obscur »

Il n'y a pas un vieux cinéma français et un jeune cinéma français. Il y a un cinéma qui s'endort et un cinéma qui s'éveille ou qui se réveille. Et celui qui s'endort est simplement celui qui est le plus commodément installé. P. Marcabru.

dans laquelle s'est engagé, loin des sentiers battus, ce cinéaste à part entière.

Il est aussi des « anciens » dont la carrière apparaît, pour qui la suit de près, exemplaire. Ainsi, celle de Robert Bresson, qui évolue d'un cinéma techniquement parfait mais encore entaché, si peu que ce soit, de facilités spectaculaires (*Un condamné à mort s'est échappé*) à l'exigence absolue, à l'« *action painting* » d'*Au hasard*, *Balthazar* et de *Mouchette*. Bresson irait-il jusqu'à s'enfermer dans une tour d'ivoire où nul ne pourra plus le rejoindre ?

Et Jacques Tati ? Tati s'est engagé, depuis *Mon Oncle*, dans une voie que l'on peut rapprocher curieusement, avec le recul, de celle qu'a suivie Bresson : la voie de l'ascétisme et de la rigueur. Le but recherché peut bien être à l'extrême opposé (faire rire et non pas émouvoir), les moyens employés (stylisation de l'univers, souci maniaque du détail, amateurisme de la direction d'acteurs) sont les mêmes. On pourra toutefois préférer la simplicité géniale de Bresson à ce qu'il faut bien

appeler, chez l'auteur de *Play Time*, un déconcertant (et parfois vertigineux) maniérisme.

Disciple dévoyé de Bresson, qui, dans le meilleur des cas, ne parvient à produire qu'un habile pastiche du maître (ainsi de *Feu follet*, démarquage inavoué de *Pickpocket*), tel se présente Louis Malle : tout se passe comme si l'intelligence ici étouffait l'humain. L'académisme ressurgit, et Malle n'est plus qu'à la remorque de René Clément. Un pas de plus, et cela donne *Viva Maria* : Malle rejoint alors Vadim, traître s'il en fut à cette Nouvelle Vague qui lui a, dans une certaine mesure, servi de tremplin et sur le cas duquel mieux vaut avoir la charité de ne pas épiloguer.

Il vaudrait la peine, en revanche, de s'attarder sur les intéressantes tentatives, d'un modernisme moins apparent, mais plus sincère, d'Alain Jessua (*La vie à l'envers*, *Jeu de massacre*), de Dominique Delouche (*Vingt-quatre heures de la vie d'une femme*) ou même de Paul Vecchiali (un seul film, passé inaperçu : *Les ruses du diable*) ; il faudrait faire un sort aux « ethno-.....

Brigitte Bardot a introduit sur l'écran une certaine présence du corps féminin sans sophistication, du corps nu; peut-être a-t-elle été au cinéma ce que l'Olympia de Manet fut à la peinture...

Cécile Delanghe, Paul Guilbert, Jean-Marie Daillet, Henri Bourbon qui, dans « France-Forum » ou d'autres publications, ont écrit sur le cinéma, répondent à l'invitation de Claude Beylie et jouent avec lui à la liste des dix (ou onze) meilleurs films français de la décennie.

CECILE DELANGHE

Lola (Jacques Demy)
Hiroshima, mon amour (Resnais)
Jules et Jim (Truffaut)
A Bout de souffle et Pierrot le Fou (Godard)
Le caporal épinglé (Renoir)
Cléo de 5 à 7 (Varda)
Un Homme, une Femme (Lelouch)
Le Doulos (Melville)
Judex (Franju)
La guerre est finie (Resnais)

JEAN-MARIE DAILLET

Mourir à Madrid (F. Rossif)
La 317^e Section (Schoendoerffer)
Hiroshima, mon amour (Resnais)
Moi, un Noir (J. Rouch)
Jules et Jim (Truffaut)
Le Doulos (Melville)
Pickpocket (Bresson)
Mon Oncle (Tati)
A bout de souffle (Godard)
Un Homme, une Femme (Lelouch)

PAUL GUILBERT

Au hasard Balthazar (R. Bresson)
Jules et Jim (F. Truffaut)
Hiroshima, mon amour (A. Resnais)
Les Carabiniers (J.-L. Godard)
Bande à part (J.-L. Godard)
Adorable menteuse (M. Deville)
Lola (J. Demy)
Le Feu Follet (L. Malle)
Cyrano et d'Artagnan (A. Gance)
La Musica (Marguerite Duras)

HENRI BOURBON

Hiroshima, mon amour (Resnais)
Mon Oncle (Tati)
Pickpocket (Bresson)
Cléo de 5 à 7 (Agnès Varda)
A bout de souffle et le Mépris (Godard)
Muriel (Resnais)
Jules et Jim (Truffaut)
Judex (Franju)
Le Bel Age (Kast)
La 317^e Section (Schoendoerffer)

logues », purs (Jean Rouch) ou impurs (Gatti, Marker) ; et, au risque d'encourir des inimitiés tenaces, démonter sans pitié les mécaniques sans vie d'un Robert Enrico, d'un Serge Bourguignon, d'un Claude Lelouch...

La critique

Enfin, nous devons nous interroger sur le destin de la critique. Après avoir culminé avec les recherches en profondeur d'André Bazin, répercutées par les coups de boutoir de Truffaut, à l'époque même où la production était au plus bas (comme si la qualité de l'une était en raison inverse de l'autre), elle s'est installée peu à peu, convenons-en, dans une morne paraphrase. C'est à peine si l'on retiendra les noms de Douchet, de Domarchi, de Benayoun, d'Amengual et de quelques chercheurs isolés. Partout ailleurs, la tendance à la polygraphie l'emporte. Les dictionnaires et les encyclopédies du Cinéma se multiplient, accumulant allègrement approximations et pataquès (l'un des derniers en date, aux éditions Bordas, constitue à cet égard un incroyable fourre-tout). Une exception : l'Anthologie du Cinéma, filiale de l'excellente revue *L'Avant-Scène*, qui chaque mois ajoute une précieuse pierre à un édifice de proportions modestes mais définitives.

Il est vrai qu'il y eut, en 1965, le typhon nommé Michel Cournot. La critique ici se fait exclamative,

hystérique, délirante. Du coup, elle retrouve sans doute une certaine efficacité polémique, mais à quel prix !... Pierre Ajame note fort justement, en conclusion de son livre sur les critiques de cinéma (4), que le meilleur moyen de faire connaître et aimer *La Règle du jeu* (par exemple) est, non d'aligner les brillantes exégèses, ou les « papiers » à l'emporte-pièce, mais de multiplier les présentations de ce chef-d'œuvre, encore méconnu du grand public, dans les ciné-clubs et les salles de répertoire. Au critique, fonction rétrograde, doit se substituer l'animateur, et un seul Henri Age! vaut cent Louis Chauvet : il serait temps que les Maisons de la Culture (et autres lieux) le comprennent.

Pour conclure ce trop bref tour d'horizon, qui ne tient compte ni des données statistiques et économiques (Télévision, Loi d'aide, etc...), ni même — ce ne sont pas les moins contraignantes — politiques, mais chacun de ces secteurs limitrophes de l'art mériterait une étude à part, je proposerai simplement une liste des dix meilleurs films projetés en France depuis dix ans. De quoi étonner certains, en scandaliser d'autres... Ce n'est qu'un jeu. Mon vœu serait qu'il suscite de nombreuses (et contradictoires) réactions. De la confrontation des choix surgirait peut-être une liste-type. N'est-ce pas ainsi qu'on écrit l'Histoire ?

Les dix meilleurs films français depuis 1957 :

1. *Le Caporal épinglé* (Jean Renoir).
2. *Au hasard, Balthazar* (Robert Bresson).
3. *Muriel* (Alain Resnais).
4. *Thérèse Desqueyroux* (Georges Franju).
5. *La Jetée* (Chris Marker).
6. *Une Vie* (Alexandre Astruc).
7. *La peau douce* (François Truffaut).
8. *Cléo de cinq à sept* (Agnès Varda).
9. *Le signe du lion* (Eric Rohmer).
10. *Le rendez-vous de minuit* (Roger Leenhardt).

Claude BEYLIE. ■

● Il faut lire, pour mieux comprendre l'évolution du cinéma français depuis dix ans : « Nouvelle Vague », par Jacques Siclier (Ed. du Cerf) ; « Nouvelle Vague » (numéro spécial des Cahiers du Cinéma, décembre 1962) ; « Essai sur le jeune cinéma français » (Le Terrain Vague, éditeur).

(1) L'Avant-Scène du Cinéma, n° 19, octobre 1962 (préface de François Truffaut à Vivre sa vie).

(2) Ibid., n° 24, mars 1963.

(3) Entretien avec les Cahiers du Cinéma, octobre 1961.

(4) Flammarion, éditeur (collection dirigée par Bernard Pivot).

La Presse attend Sa Révolution

par Henri DEMANGE

IL Y A DIX ANS, les directeurs de journaux quotidiens s'abordaient dans la rue d'une mine triste. La télévision allait les pulvériser. Presque un dernier regard sur leurs titres, ils s'apprêtaient à entrer dans la résistance du commentaire, à prendre le maquis de la réflexion, pour sauver l'honneur de la presse écrite face au terrorisme audio-visuel. Le moral n'était pas bien haut. Tout de même, il leur restait deux cartes à jouer : la publicité, qui ne devrait jamais apparaître au petit écran, et une vague solidarité professionnelle avec les hommes qui allaient faire la télévision. Bref, on n'était pas sans relations.

Dix ans après, le bilan de l'histoire n'est pas si mauvais : comme prévu, le nombre des récepteurs de télévision a grimpé par millions, mais l'ensemble du tirage de la presse quotidienne a augmenté aussi d'un petit million. Et l'information en images a gentiment calqué ses méthodes sur celles du quotidien plus que sur celles du septième art. Les hommes, les équi-

pes sont souvent les mêmes. Mieux que cela : grâce à la télévision, d'astucieux compères ont gagné un argent et un tirage fous en créant des journaux spécialisés dans l'annonce des programmes. En somme, tout s'est bien passé. Et tout irait bien si la publicité n'allait, paraît-il, prendre le droit d'entrer dans les récepteurs. C'est pourquoi les directeurs de journaux quotidiens, au début de l'année 1968, s'abordent dans la rue d'une mine triste...

D'une tristesse à l'autre, sur dix ans, que s'est-il passé ?

On peut résumer ainsi, dans le langage des historiens : pour l'ensemble de la presse quotidienne, la période 1958-1968 a vu se poursuivre les séquelles et s'accroître les tendances de la période précédente. Autant dire que la révolution, s'il y a eu, n'est pas venue du « Quotidien ». Lui a continué à vivre selon ses trois mouvements, datant au moins de la Libération. D'abord, les cadavres se sont accumulés. En 1946 il y avait encore en France plus de deux cents titres de quotidiens. En 1958, il n'en restait pas 120. Au-

jourd'hui, ils sont moins de 80 (1). La chute libre se poursuit. Mais si les survivants accroissent leur clientèle, c'est toujours selon le même partage : les « Parisiens » stagnent, les « Provinciaux » montent.

Dans la capitale on compte un mort : *Libération*, qui avait la plus belle maquette de « une » de Paris. Et un mort-né : les *24 Heures* de M. Dassault. Rappelons qu'à l'exception de *Paris-Jour*, ce n'est pas la presse dite « populaire » qui a progressé. Sur l'ensemble des dix dernières années, les vrais bénéficiaires de la presse parisienne sont au nombre de quatre : *Le Monde*, *Le Figaro*, *La Croix* et *Paris-Jour*. Mais pour demain ? Y aura-t-il longtemps une clientèle du matin assez différenciée pour conserver trois titres comme *Le Parisien Libéré*, *L'Aurore* et *Paris-Jour* ? Et une clientèle du soir pour soutenir *Paris-Presse* (à perte) à côté de *France-Soir* ?

(1) Au début du XX^e siècle, la France comptait 402 quotidiens.

Le complexe de Gutenberg

La province, en revanche, a montré des mouvements beaucoup plus intéressants : les quotidiens strictement départementaux, ou politisés suivant l'opposition gauche-droite à l'ancienne mode du chef-lieu, ont disparu purement et simplement ou bien ont été absorbés par les puissants du voisinage. Eux, les grands féodaux, gagnent des troupes. Ils s'installent dans une position de monopole régional (2). Ils fondent leur succès croissant sur l'exclusivité des nouvelles locales, multipliant les éditions par secteur. Ils ont sur leurs lointains rivaux parisiens l'avantage d'une distribution plus rapide en disposant des mêmes informations nationales et internationales. Eux seuls sont assez riches surtout, pour passer d'une fabrication artisanale dont tout a été dit, ou à peu près, par Gutenberg, à la confection d'un objet industriel. Paradoxe de la presse de province : ce sont eux dont les collecteurs de nouvelles, au bas de l'échelle, sont souvent des instituteurs de village, des gardes-champêtres, des épiciers ou des buralistes qui, les premiers en France (*Paris-Normandie*), ont pu utiliser la composition sur des bandes dites « au kilomètre ». Sur le plan technique, la presse provinciale tient donc l'amorce de la révolution que la multiplication des sociétés de rédacteurs esquisse, de son côté, sur le plan des structures de l'entreprise (au cours de crises « sociales » comme celles qui, en 1965, ont affecté *Le Figaro*, *Ouest-France* ou *l'Equipe*). A cet égard, c'est le système de direction de journaux établi à la Libération, qui se trouve mis en cause par l'arrivée d'une nouvelle génération de rédacteurs : ils entendent avoir désormais leur mot à dire dès que se pose, au sommet, un changement de personne ou de formule. Mais il ne s'agit là que du commencement, malaisé,

de la révolution qui reste à faire. En attendant quoi, la presse quotidienne demeure, selon l'avcu de ses propres complexes, en position de réaction plus que d'action à l'égard des changements du monde et de l'opinion.

Sans doute est-il possible de noter, et même de dater, au cours des derniers dix ans, certains signes d'évolution dans le contenu et le style même des quotidiens français. Sans doute la fin de la grande tempête politique provoquée par la guerre d'Algérie et l'installation du gaullisme — en gros les années 1963-1964 — affirme-t-elle un mouvement de désengagement politique, sinon de dépolitisation comme il est de mode de le prétendre. Le journal préfère laisser entendre, manifester ou imposer ses choix dans le libellé de ses titres plutôt que sous la forme d'un éditorial. Et en se substituant à la tribune du parlement défaillante, il fait bel et bien œuvre politique en ouvrant largement ses colonnes aux confrontations entre les hommes que le système de l'élection présidentielle a mis en valeur. A cela près, c'est en dehors de lui que les révélations de presse de ces dix dernières années se sont produites.

Vu l'accélération du temps

Face à la nouveauté de l'« audiovisuel », ceux qui, dans la presse écrite, n'avaient pas à lutter contre « les grandes vitesses » de l'information, ceux à qui, en fin de compte, on demandait autre chose qu'une couverture de l'actualité à la demi-journée près, ceux qui avaient par surcroît la possibilité de choisir une clientèle plus homogène et d'ordonner le monde selon leur fantaisie (commerciallement méditée), ceux-là étaient avantagés : les périodiques, et les hebdomadaires en particulier. A eux, soudain, la liberté. A condition de savoir en profiter, et de se présenter dans sa catégorie comme le meilleur support

publicitaire possible. Ainsi la presse hebdomadaire fut-elle, en dix ans, le domaine des créations les plus astucieuses et des reconversions les plus spectaculaires. Sans préjudice de quelques catastrophes. Et avec un trait commun : la victoire de l'impression en offset, c'est-à-dire du journal qui ne salit plus les mains.

Le tour du secteur politique ou d'information générale est vite fait : la création de *Minute* à droite, c'est « joli-joli », d'abord comme succès, et puis comme procédés, et surtout comme retour à une forme de presse cultivant le scandale. A gauche, *L'Observateur*, lui, est un bel exemple de reconversion commerciale et d'adaptation à la mode du jour dans le magazine politique. Mais la dynamique appartient incontestablement au nouvel *Express* (3) : celui-là a réussi à faire croire à toute une catégorie d'hommes et de femmes qu'il existait un type d'homme et un type de femme dont les modèles étaient une création exclusive de *l'Express*, et qu'à ces types-là il était urgent, vu l'accélération du temps, d'appartenir. Certes, il ne s'agit pas d'une création *ex nihilo*. *L'Express* dit : « Le lecteur — cadre de *l'Express* pense que l'économique conditionne le politique ». En effet, les cadres travaillent beaucoup. *L'Express* n'est pas drôle : en effet, les cadres n'ont pas le temps d'être très drôles. *L'Express*, surtout, est intelligent. Non pas à la manière de *Combat* qui affiche que « les ânes ne lisent pas *Combat* ». *L'Express* est intelligent parce qu'il réussit, et sa réussite n'est qu'un hommage supplémentaire à l'intelligence de ses lecteurs. A cet égard, la progression de sa diffusion va de pair avec l'accroissement du niveau

(2) Exemple : l'entente entre le Dauphiné Libéré et le Progrès de Lyon qui ont l'un et l'autre absorbé des journaux de Saint-Etienne (la Tribune, la Dépêche et l'Echo-Liberté).

(3) Le n° 1 de *l'Express* nouvelle formule date du 21 septembre 1964.

Un voyage autour du kiosque à journaux : l'exploration la plus étrange qui soit.

R. Pucheu

culturel de la partie la plus efficace de la nation. — C.Q.F.D.

En revanche, quand on fait un peu n'importe quoi, sans nécessité politique ou sociologique particulière, bref quand on se fiche du monde, la sanction ne tarde pas : *Candide*, qui vient de disparaître, c'était en quelque sorte l'anti-*Express*. Un grand seigneur, libertin en surface, conformiste au dedans, qui jetait l'argent par les fenêtres sans avoir pris la peine d'étudier scientifiquement son marché. Le malheureux ne savait pas ce qu'il cherchait : un peu les cadres, un peu les femmes ? La presse, surtout féminine, c'est une affaire sérieuse.

Ne rajeunit pas qui veut

Si sérieuse que les patrons, et patronnes, de la presse féminine, déjà plus qu'adulte en 1958, y regardent aujourd'hui à deux fois en consultant leurs chiffres de tirage. Cela ne va pas très fort. Depuis dix ans chacun a continué sur la formule d'exploitation qu'il s'était réservée à l'intérieur d'un domaine dont quelques experts, et expertes, en sociologie avaient fixé les lignes maîtresses : il paraît que les femmes consommatrices de presse se répartissaient en deux catégories, les surmenées d'un côté, les demi-oisives et les angoissées de l'autre. Aux deux espèces, il fallait d'abord une permanente incitation au rêve, de nature sentimentale, prolongée par l'explication de quelques problèmes bizarres comme la mentalité animale ou l'existence de certains êtres au pouvoir inexplicable. Telle était la règle. Celle-ci, en dix ans, s'est progressivement infléchie dans deux directions. D'un côté, la presse réservée « au cœur » se maintient dans la ligne du sentimentalisme traditionnel et des bons principes, elle fait un singulier contraste avec le journal érotique moderne, glacé, racoleur, triste à mourir, qui pour être mieux lu des femmes, s'adresse

aux hommes (*Lui*). De l'autre, la presse strictement féminine ou familiale s'est orientée vers des questions plus pratiques concernant l'amélioration de la vie personnelle et sociale — des problèmes de l'harmonie et du couple et de l'éducation des enfants à ceux de la contraception. Mais surtout, l'ensemble de cette presse s'est révélé extrêmement sensible à la pression de la publicité : une publicité qui s'intéresse par prédilection au marché des jeunes. Aussi bien a-t-il fallu, bon gré, mal gré, pour monter à l'assaut du marché des jeunes, se reconvertir. Mais pourquoi *Jours de France* a-t-il monté si vite, aux dépens, semble-t-il, de *Elle* et de *Marie-Claire* (4) ?

Cela tient-il à la position des mannequins dans les pages, ceux de *Jours de France* se tenant sagement de face et portant leur toilette « lisiblement », alors que ceux de *Elle*, par exemple, s'obstinent à maintenir un équilibre difficile de poses sophistiquées, qui les rendent « impraticables » à leurs lectrices ? La crise de *l'Echo de la Mode*, en revanche, est parfaitement explicable et exemplaire d'une reconversion à contre-temps : poussé par la publicité, le journal a voulu se rajeunir. Et ce faisant, changeant complètement sa mise en page, améliorant sa présentation au goût du jour, il a tourné le dos à sa clientèle traditionnelle — dont a peut-être bénéficié *Femmes d'Aujourd'hui* — sans pouvoir en conquérir une autre : celle-ci avait mieux ailleurs, où surtout elle était chez elle.

Comme tout le monde

Une enquête sur la jeunesse, effectuée en 1957, faisait apparaître les adolescents comme une masse amorphe, somnolente, difficile à tirer de sa léthargie. C'était désespé-

(4) Entre 1960 et 1966, le tirage de « *Marie-Claire* », « *Nous Deux* », « *Elle* », « *Echo de la Mode* » a diminué.

rant. Le réveil fut brutal : *Salut les Copains*, 1962. Les adultes avaient commis une légère erreur de pronostic. Les jeunes, complètement indifférents en effet, les laisserent à leur presse adulte, sans même songer à les en chasser. Ils se donnaient la leur : ce fut l'explosion, la révolution du yéyé, le temps des copains épanouis dans un monde clos sur le culte de la vedette chantante, sans malice ni méchanceté. Les copains ont drainé une publicité formidable. La publicité est restée. Mais les copains ont vieilli. Leurs journaux, eux aussi, ont leur cimetière. Et les survivants ont fait comme tout le monde : ils se sont spécialisés. Dans la mode, la mode riche et la mode moins riche. Les loisirs, les loisirs chers, les loisirs moins chers. Les chansons : au même prix.

La presse, en France, attend sa révolution. Elle travaille dur, en attendant, inclinée à la spécialisation, à l'ombre du grand homme sans spécialité qui la couvre depuis dix ans. Quand elle ne s'occupe pas de lui, il la laisse tranquille. Quand elle s'en occupe, il la fait vendre.

Henri DEMANGE.

Quelques chiffres de tirage

L'Express :	190.000 en 1960 474.000 en 1967
France-Observateur	50.000 en 1960
Le Nouvel Observateur :	180.000 en 1967
Femmes d'Aujourd'hui :	1.214.000 en 1960 1.594.000 en 1966
Elle :	760.000 en 1960 723.000 en 1966
Jours de France :	465.000 en 1961 709.000 en 1966
Télé 7 Jours :	279.000 en 1961 1.810.000 en 1966
Lui :	162.000 en 1964 470.000 en 1966
Salut les Copains :	533.000 en 1963 1.039.000 en 1966
Le Figaro :	465.900 en 1963 506.000 en 1967
Le Monde :	221.000 en 1961 325.600 en 1967

Le Temps des

POUR QUOI

1957-1967 Entre le 1^{er} janvier de cette année-là et le 31 décembre de cette dernière année, la terre a tourné. Que voulez-vous qu'elle fit la terre sinon tourner? Elle a donc tourné quelque 4.000 fois, sur elle-même. Bien sûr, au cours de cette ronde toujours recommencée, nous avons eu l'impression, souvent, qu'elle tournait en rond, cette bonne et chère vieille planète.

Des péripéties ou des événements ?

Parfois, cependant, nous avons éprouvé le sentiment qu'elle ne tournait plus en rond, que sinon son itinéraire du moins sa situation changeait. Certes, les abîmes demeurent infinis, toujours aussi, toujours plus infinis. Mais le rapport de la terre aux étoiles est modifié. Peut-être cette modification ouvre-t-elle un nouvel âge de l'aventure des hommes. La terre est en passe de conquérir les étoiles. Elle est au seuil de la lune. En regardant les cosmonautes, pour la première fois, les hommes ont eu conscience — une conscience fugace, passagère assurément — conscience malgré tout — que *l'humanité existait* ou allait exister. L'ère du monde fini débouche dans l'ère des mondes infinis. On en est là.

1957-1967. La terre a tourné. Elle a fait mine de sortir d'elle-même. La terre ne sera plus bientôt — qui sait? — sur la terre seulement. C'est *un événement*. Probablement. Est-ce certain? Non. Quand la terre ne sera plus sur la terre, seulement, la terre cessera-t-elle d'être la terre; d'être terreuse? Qui le sait? Personne? Nul ne le sait. Il n'empêche que le contraire n'est pas sûr.

Dès lors, peut-être au fil de ces années, rien ne s'est-il passé sinon une chose. Une chose banale. Celle-ci : pendant que la terre tournait des hommes et des femmes sont nés. Par milliards. Par milliards des hommes et des femmes ont vécu, aimé, haï, travaillé, trimé, rêvé. Rêvé à tout : à Dieu, à la liberté, à l'Absolu. Rêvé à rien : au temps qu'il ferait dimanche, au week-end, aux vacances, à B.B., à Farah Dibba, à Johnny et à Sylvie, etc... Par milliards ils sont morts. Pour évoquer cette chose importante, le seul événement peut-être, qui se soit produit, il faudrait être Léon Bloy, par exemple. C'est la limite de toutes les récapitulations de ne pouvoir récapituler *l'essentiel* : le colossal, le formidable, l'incommensurable frémissement des hommes et des femmes s'entrechoquant — chacun enfermé « dans son alvéole de ténèbres, sans rien savoir de ceux qui sont à sa droite et de ceux qui sont à sa gauche, sans pouvoir deviner le « nom » véritable de ceux qui pleurent en haut ni de ceux qui souffrent en bas, sans pressentir *ce qu'il est lui-même* » (1) et parfois, de ci,

de là, l'un tendant vers l'autre « des cordes de clocher à clocher; des guirlandes de fenêtre à fenêtre » (2) et dansant. Mystérieuse masse, insondable grouillement des êtres oscillant entre le « il n'y a pas d'amour heureux » chanté par Brassens sur un poème d'Aragon et « l'important c'est la rose » de Gilbert Bécaud. L'important ce n'est peut-être que cela. La palpitation innombrable des êtres dans les rues, les usines, les foyers, les tranchées. La palpitation immuable des êtres passagers.

Mais non, j'exagère. L'important ne vit pas, seulement, dans cet élémentaire banal et fondamental. Il a dû commencer quelque chose. Quoi au juste? Qui le sait? La conquête de l'espace? Le déferlement des ordinateurs? L'élan de la prospective? L'accession de la Chine à la puissance nucléaire? La guérilla contre le Blanc? L'ère des villes? L'ère de la maternité et de la paternité conscientes? Une révolution culturelle? Un « nouveau roman »? Un nouvel art : « lumière et mouvement »? Une nouvelle danse avec Béjard? Comment en décider déjà?

Des hommes sont passés sur le devant de la scène. Certains ont gravé leurs empreintes dans l'esprit des hommes. Pour toujours ou pour longtemps. Lesquels? Fidel Castro? John Kennedy? De Gaulle? Le « Che »? Mao? Jean XXIII? Ho Chi Minh? Khrouttchev? Il est impossible et inutile de déceler quelles légendes engendrera l'avenir. Ce qui restera, ceux qui resteront des êtres et des choses qui ont été entre 1957 et 1967. Encore une fois, résignons-nous. L'important est inconnu. Inconnaissable.

La modification

1957-1967. La terre a tourné quatre mille fois. Du commencement à la fin, ainsi que partout et toujours, l'immuable et le changement se sont enlacés. Plus tard, au « point omega » des temps, le tri pourra être fait entre événements et péripéties. Il faut être raisonnable. Il faut être sérieux. Venus, nous commençons à distinguer d'où, nous ignorons où nous allons. Le sens viendra après. A l'heure du non-sens, les bilans, les diagnostics, les pronostics sont factices et trompeurs. L'histoire jugera, disait quelqu'un. Disent tous. Cela est idiot, sans conteste. L'histoire ne jugera rien ni personne. Elle ne sait pas juger, l'histoire. Simplement la vérité des cultures et des civilisations apparaîtrait alors, plus tard, relative, si l'histoire se mettait à juger. Si l'histoire existait. Car enfin l'histoire existe-t-elle? En sommes-nous assurés? En sommes-nous tout aussi assurés qu'il y a dix ans?

Du coup, puisque la signification de ce qui se passe et de ce qui advient résiste à notre tentative de com-

préhension, mettons le monde tel qu'il est, entre parenthèses. Renonçons, un instant, à traquer le secret du mystérieux temps qui court. Entrons en nous-mêmes. En définitive, l'important n'est peut-être pas de mettre à nu et de caractériser le réel. Après tout, le réel est, toujours, imaginaire. Si l'important était de savoir comment le réel a retenti en nous ? Si l'important était de diagnostiquer en quoi, sur quoi, comment nous a modifiés cette période qui vient de passer et qui tel un bateau ivre et désamarré vogue vers les lointains dépassés du présent ? De fait, comme à l'accoutumé, ce n'est pas ce qui est dans l'existence qui est décisif. Bien plutôt, l'important c'est la conscience. Voici, par conséquent, l'interrogation obligatoire : que s'est-il passé en nous ? Où en sommes-nous avec le monde, avec l'histoire, avec la nation, avec les êtres et les choses, avec nous-mêmes ? Où en sommes-nous ?

Bien sûr, il ne s'agit pas d'écrire nos mémoires, de ressusciter les heures claires et les heures grises. Ce serait tentant, nous avons vécu de grands moments ; ils resteront en nous : cet après-midi de dimanche, ce devait être vers 16 heures, où nous avons appris que l'Algérie devenait indépendante, ce clair matin où nous avons entendu Jean XXIII prononcer le discours d'ouverture du Concile, cette nuit dominicale où nous attendions l'invasion parachutiste, cet été où sur les plages nous achetions le journal haletants parce que Cuba était un point décisif de la paix et de la guerre, cette fin de soirée où nous avons appris la mort de Kennedy.

Non, il ne s'agit pas de nous livrer à des souvenirs. Mais de préciser où nous en sommes. Où en sommes-nous ?

Il serait bête, désespérément bête de se contenter de répondre que nous avons changé. Assurément nous avons changé. Seuls, les cadavres, les imbéciles et les fossiles sont ce qu'ils sont, éternellement. Il faut creuser en nous, plus profond. Qu'est-ce qui en nous a changé ? Nos soucis ? C'est incontestable : en 1957 nous lisons *Lieutenant en Algérie* de Jean-Jacques Servan-Schreiber ; en 1967, nous lisons *Le défi américain* de Jean-Jacques Servan-Schreiber. Nos idées ? Assurément. En 1957 nous cessions à peine de disputer sur l'exactitude ou l'inexactitude de la théorie marxiste de la paupérisation ; en 1967 après avoir souvent parlé de la « société de l'abondance », de la « société de consommation », nous commençons à réfléchir sur « les sociétés post-industrielles ». En 1957, nous étions tous imprégnés de la philosophie politique d'Eric Weil ; en 1967 nous sommes impressionnés par celle de Freund. Les relations entre les êtres ? Probablement : la situation nouvelle faite à la femme, la place faite à la jeunesse, un affranchissement de la sexualité dont on ignore s'il est obsessionnel ou libérateur. Les conditions de la vie intellectuelle ? Sans doute, avec l'essor du livre de poche, les émissions culturelles comme

« Lectures pour tous » et « Cinq colonnes à la une », la décentralisation théâtrale. Notre vie quotidienne ? Ce n'est pas douteux, la télévision, les congélateurs, les sports, le courrier du cœur qui est devenu radiophonique, etc. Nos villes ? Bien sûr, la place Vendôme blanchie, le Louvre et ses fossés, Amiens, Grenoble, Caen, Bourges et leurs maisons de la Culture. Nos goûts ? Nos couleurs ? Sans conteste. Mais laissons cela. D'abord, il ne s'agit pas d'inventorier ; ensuite l'essentiel est ailleurs.

Or, précisément, ce qui a changé c'est l'essentiel. L'essentiel, c'est-à-dire, notre relation avec la terre, le monde, les univers de la politique, de la culture, de la religion. Ce qui a changé c'est notre regard ; la situation que nous nous faisons dans les mondes et que nous faisons aux mondes, aux valeurs, aux absolus. La modification est capitale. La révolution n'a pas eu lieu sur la terre où nous ne l'avons pas vue puisque nous n'avons cru distinguer qu'une fantastique accélération de l'évolution. Et d'aucuns ont beau dire, les évolutions les plus rapides ne tiennent pas lieu de révolution. Sauf pour ceux qui ont besoin d'alibis. Mais la révolution a eu lieu en nous. Je ne sais très bien à quel niveau : est-ce notre cœur qui a été modifié ? Est-ce notre raison ? Notre intelligence ? Véritablement je ne sais. Je ne sais pas non plus comment exactement définir ce qui nous est arrivé. Crise, voire perte de nos « fois » ? Non, ce n'est pas la foi que nous avons perdue. Il ne me semble pas. Cependant, il ne faut jurer de rien.

De nouveaux maîtres spirituels : Pascal et Nietzsche

Bien plutôt, je serais tenté de parler de *libération*. Nous avons été libérés de nos illusions. De notre illusion. Il le faut avouer. En notre jeunesse folle, la politique nous avait pris à la gorge. Les premiers souvenirs qu'elle nous a laissés sont sanglants : des assassinats de chefs d'Etat, des émeutes, des guerres civiles, des bruits de bottes, des humiliations et des cris. Etant donné ces circonstances, nous avons fini par croire — sans nous l'avouer — que cette question « qu'est l'homme ? » est simple. Qu'il n'y a qu'à... faire des réformes ou faire la révolution par la loi ou faire la révolution purement et simplement. Flamme de Budapest, Villa Susini à Alger, bombes du Vietnam, peuples du Tiers-Monde paralysés, écrasés, s'entredéchirant, nous avons compris soudain que la vérité était différente. Misère de l'homme. Grandeur de l'homme. Il n'y a pas qu'à... Si le pire n'est pas sûr, ce que l'on croit le meilleur ne l'est pas davantage. L'homme est une question insoluble. Il est, et à travers lui, tout est toujours en question.

« En question ». Cette expression a fait furcur. Apparue en 1959 au frontispice d'un livre de Pierre Fougeyrollas — « Le marxisme en question » — elle était révélatrice

La politique pour quoi faire? Réponse : pour limiter les dégâts, régler les problèmes les plus pressants, empêcher que ce bonheur léthargique ne favorise les pires aventures.

Georges Lavau

..... d'une attitude. Nous nous sommes complus à l'appliquer à tout. Afin d'étayer les impressions que nous ressentons et que nous exprimons, convoquons quelques témoins. Citons deux textes de sources très diverses. L'un — qui en juxtaposera deux — est d'Edgar Morin, un auteur important de la décennie. — *Les stars* (1957). *L'Esprit du Temps* (1962). *Introduction à une politique de l'homme* (1965) — : « Au moment où ma foi en la classe ouvrière se décomposait, je crus sauver « in extremis » la torche prométhéenne en reportant sur les peuples coloniaux la mission révolutionnaire du prolétariat... Encore une aurore boréale qu'on prenait pour le lever du soleil... Le problème que nous avions cru central, décisif, déterminant, était résolu sur un tiers de la planète, mais avaient surgi d'autres problèmes, de très anciens, le problème du pouvoir, de l'Etat, de la magie et de la raison; et de nouveaux ceux de la technique et de l'accélération de l'histoire... Reconversion aussi angoissante que d'abandonner le premier livre de la Genèse pour le système de Copernic. » (E. Morin).

« Pour ma part, je ne suis pas si sûr de moi. Mais je suis sûr de ceci : je veux demeurer internationaliste et égalitaire, non seulement parce que tout se pose à l'échelle du globe, mais parce que je ne puis supporter des priorités de nationalisme, de race, de classe. Je veux m'opposer à la puissance et au pouvoir en tant que tels, pour la prise de conscience collective et la prise de responsabilité collective des affaires humaines. Je veux œuvrer pour la communauté humaine, c'est-à-dire les rapports de communication et d'amour. » (E. Morin).

L'autre vient d'être publié. Il figure dans le numéro d'« Esprit » d'octobre 1967, si caractéristique du cheminement religieux des vingt et surtout des dix dernières années. J.F. Six est un prêtre de la Mission de France, un historien de Charles de Foucault. Voici : « Les grands débats, les grands combats dont se passionnent encore nos aînés, pourquoi ne pas avouer qu'ils nous amusent et n'emportent pas nos adhésions. Ils nous laissent rêveurs; cela nous paraît peu « décontracté », peu nuancé, très sûr de soi. Nous ne sommes pas sûrs de nous. Ce n'est pas une incertitude qui baigne dans l'angoisse, comme juste après-guerre, une incertitude romantique, expressive. Mais une non-certitude; laquelle a lieu dans le calme et un certain silence. Nos aînés se battaient pour une vérité qu'ils détenaient; nous recherchons pas à pas cette vérité qui n'est jamais, nous le savons, et ne sera jamais, une certitude compacte. »

Assurément, J.F. Six exagère. Les certitudes d'antan étaient difficiles. Toutefois, il en faut convenir, il y avait bel et bien des certitudes. On n'en a plus. On n'en peut plus avoir, présentement. Alors? Sommes-nous devenus des incroyants? Pas véritablement. Nous

avons réduit nos fois à l'essentiel et nous vivons dans la nuit de la foi. Nous croyons sans raison. Nous sommes à découvert. Notre foi est *pari*; elle est *risquée*. L'événement de ces dix années, c'est que nous avons été désinstallés de nos confort intellectuels. Intellectuellement, spirituellement, nous sommes enfin redevenus nomades. Il faut donc cheminer; c'est ce que nous conseillent ces deux auteurs : « La voie que nous voulons suivre est ouverte : poursuivre d'anciens chemins donc, y compris le chemin révolutionnaire, mais d'une façon nouvelle qui insiste précisément sur l'*itinéraire*. (E. Morin). « Comment ne pas souhaiter que l'après Concile soit une longue marche au désert, patiente et vraie, un nouvel Exode?... Mener cette marche tâtonnante... » (J.F. Six).

C'est pourquoi au cours de la décennie nos maîtres spirituels sont devenus Pascal et surtout Nietzsche, l'impuissant, le redoutable Nietzsche. Le teilhardisme n'a été qu'une flambée.

La saison de l'optimisme

Je le pressens : ces dernières affirmations vont provoquer des grincements. Il m'importe, je dis ce que je pense, ce que je sens; j'essaie de me souvenir de mon vécu, du vécu de ceux avec qui j'ai vécu; mon propos est partiel, voire partial. Je ne suis pas un sociologue; je n'ignore pas que c'est bien ennuyeux dans un temps où l'on incline à n'accorder crédit qu'à ceux qui parlent au nom de la science, du système. Tant pis pour moi. Bref, on va pour le moins, me faire des objections.

En particulier on va me dire : « Eh quoi ! Avez-vous été sans remarquer qu'au fil de ce temps l'un des mots les plus à la mode fut *optimisme*? Oubliez-vous tous les *plaidoyers pour l'avenir* qui ont retenti? Ne minimisez-vous pas la conscience que les meilleurs esprits — et les plus trompetants — ont eu de vivre une *mutation* et que, désormais, « ça y était », que le monde avait qualitativement changé, que le bon temps commençait? Ne vous souvenez-vous pas que l'on a écrit — sérieusement, en y croyant — que désormais « les besoins économiques rejoignent les préoccupations sociales », que « le besoin de justice rejoint le souci d'organisation », qu'il ne serait plus très difficile « d'associer le critère du profit au critère d'utilité collective », que « l'apparent quantitatif s'épanouit en qualitatif » et même que dorénavant toutes les alternatives peuvent et doivent être *dépassées* (voilà bien un mot qui a été écrit et prononcé à foison!), qu'il s'agisse de *réforme/ révolution, d'Etat/libre-entreprise, de libéralisme/socialisme*. D'aucuns n'hésitaient d'ailleurs pas. Ils étaient péremptoires. Papes, docteurs et adorateurs de l'infaillible *Evolution*, ils proclamaient : « Toute pensée qui flaire des contradictions dans les vivants est une pensée malade. » J'en rajouterai même dans cette évocation.

Jadis l'idée de civilisation permettait d'expliquer de grands ensembles historiques, des systèmes clos de valeurs. Aujourd'hui cette idée a épuisé son sens.

J. Duvignaud

Il me souvient qu'aux alentours de 1962 il fut bruit de « nouvelle classe dirigeante », d'« une nouvelle race d'entrepreneurs », d'un « nouvel homme industriel », etc... et tout parut devoir être transformé par *ces managers, directeurs, économistes d'action, Henna* (l'un des grands mythes de la décennie qui a vu l'X rentrer dans l'ombre) ; bref que n'attendit-on des nouveaux Messieurs !

Que l'on veuille bien se rassurer, par conséquent ! Je n'ai rien oublié. Je ne suis pas prêt à oublier cette idéologie qui nous submergea sous le couvert de la *désidéologisation*. Tout se passa à un moment donné, comme si nous n'avions troqué une conscience politique de type *eschatologique* que pour une conscience de type *euphorique*, comme si nous avions seulement changé de dada et délaissé le mythe de la révolution salvatrice et régénératrice que pour adhérer au mythe du progrès automatique. Tout cela ne dura que quelques années, d'ailleurs. Il ne pouvait en aller autrement. D'abord, parce que le véritable progrès est l'entrée dans le temps de la non-certitude, c'est en celui-ci que, bon gré, mal gré, la dynamique sociale nous précipite. Ensuite, ces affirmations se consumèrent vite parce que leur bric-à-brac était fort hétérogène. On ne pouvait invoquer longtemps et simultanément Teilhard et Tocqueville (deux grandes figures de l'imaginaire de la décennie), Louis Armand et Jean-Luc Godard. Les meilleurs divertissements ont une fin. Assurément, les hommes ont plus d'un tour dans leur sac pour se rassurer ; pour éluder les confrontations avec l'être ou le néant. Sans doute, notre société a eu la sagesse de mettre en place une puissante machine à incanter qui permet une anesthésie douceureuse. Il n'empêche, l'homme est trop grand pour se laisser boucler. On ne résista guère à passer la tête hors de l'univers nickelé dans lequel on nichait. Et du coup on se mit à douter. La religion régnante, le culte de la *modernité* éveilla des doutes. Le terme « moderne », mot prestigieux, mot talisman, mot clé ouvrant toutes les portes, ne s'use pas. La publicité s'en sert dans des campagnes dont l'efficacité mesure le prestige du mot... Or ce mot ne répond à aucune question précise concernant son sens, bien plus il interdit de les poser. Quand on a énoncé « les Temps modernes », « les techniques modernes », « l'art moderne », on croit avoir énoncé des mots ou des propositions ayant un sens alors qu'on n'a rien dit... La modernité porte à son comble l'aliénation. « Aux aliénations anciennes, elle ajoute un supplément de plus en plus lourd », écrivait Henri Lefebvre dans son « Introduction à la modernité » publiée en 1962. A partir de ce doute surgit une énorme question qui tendit à s'insinuer partout, en tout. On se mit à s'interroger sur les finalités, sur la finalité. On se demande *pour quoi ? La France pour quoi ? L'Europe pour quoi ? L'amour pour quoi ? Un président pour quoi faire ?* « Ce temps manque moins d'amour que de significations », devait constater Paul Ricœur dans l'ensem-

ble d'« Esprit » consacré à *Prospective* et *Utopie* (encore deux mots bien caractéristiques de l'esprit du temps).

Mac Namara et les hippies

Ce diagnostic est éclairant. Il est possible qu'il déconcerte. On s'inquiétera : au tournant des années 60, l'amour aurait-il cessé d'être premier ? L'inquiétude est vaine : le présent est aussi — et pas plus — frémissant d'amour que le passé et que l'avenir. Tous les mondes de toujours se valent. La nouveauté n'est pas dans la rareté de l'amour. Nous savons bien qu'elle est un fait permanent. La nouveauté vient d'ailleurs. De l'intelligence. Cela ne veut pas dire que l'intelligence soit un facteur nouveau de la civilisation. Précisément, ce que nous avons découvert ces années-ci, c'est que la « pensée sauvage » n'était pas la « pensée des sauvages » et que les sociétés primitives étaient aussi chargées d'intelligence que les nôtres. Bref, ce n'est pas le degré d'intelligence qui diffère ; c'est son régime ; voilà bien une des grandes découvertes de la décennie. Dans cette optique, ce qui apparaît nouveau c'est l'efficacité opératoire et l'ambition de l'intelligence à vouloir se suffire. Enivrée par ses conquêtes, l'intelligence prétend au monopole. Elle prétend tout organiser, même Dieu. Le problème que nous avons senti poindre est celui de la part à faire à l'intelligence. Car, enfin, si l'intelligence peut tout *savoir* elle ne parvient à rien *connaître*. Elle peut tout expliquer, tout *déjustifier* ; elle ne peut rien justifier. Elle peut livrer les raisons de tout sauf révéler les raisons de vivre, les raisons d'exister.

C'est pourquoi l'intelligence ne peut prétendre à la monarchie absolue. Aussi bien, il serait aisé de montrer que ses hérauts parlent souvent comme des grands-prêtres. Aussi bien, il est manifeste que ceux qui savent ce qu'il y a dans l'homme sont en quête de rêves pour entraîner les hommes ; John Kennedy, bardé de son brain-trust d'experts, n'essayait-il pas d'émouvoir l'Amérique en évoquant la marche vers de *nouvelles frontières* ? Aussi bien en même temps que la pensée organisatrice pose sa candidature au pouvoir social et au pouvoir politique quel temps fut plus fertile en pensée sauvage ? Les moyens de communications ne sont-ils pas des moyens d'incantation secrétant un nouvel Olympe ? Plus, même, contre la société rationnelle des contre-sociétés (3) n'ont-elles pas vu le jour : les beatnicks, les hippies ne sont-ils pas les premiers prodromes d'un retour à la vic tribale ainsi que le suggère l'un des derniers films tournés au cours de ces dix ans : *Week-end* ? M. Mac Namara et le L.S.D. n'expriment-ils pas la dialectique fondamentale de ce « nouveau monde » qui a surgi parmi nous, qui déferle et déferlera ?

Assurément, il y a de quoi être déconcerté. Quand nous sommes partis voilà dix ans — nous rêvions de

Nous sommes plus libres qu'on ne le fut jamais de jeter le regard dans toutes les directions, nous n'apercevons de limites d'aucune part. Nous avons cet avantage de sentir autour de nous un espace immense mais aussi un vide immense.

Nietzsche

..... *désidéologiser*, nous ne prêchions que le *réalisme*. Nous en sommes à chercher des *utopies*. Nous en sommes à rêver des grands rêves. Peut-être l'apport le plus important du vécu de ces années est-il la conscience que nous avons pris, simultanément et paradoxalement, de la vanité de nos rêves d'antan, de l'impossibilité pour tout rêve d'absolu d'être autrement que relatif et, malgré tout, de la nécessité de rêver puisque seuls les rêves osent livrer le *pour quoi* des individus, des sociétés et du monde. Mais qui nous réapprendra à rêver et *pour quoi* ?

A la recherche de fondateurs

Les prêtres ne sont pas disposés à nous faire rêver. Ils font passer un mauvais quart d'heure à Dieu. C'est une nouveauté ; autrefois, c'étaient les athées qui décrétaient la mise à mort de Dieu... De plus, ils n'ont cessé d'avoir aboli la religion. Paradoxalement, d'ailleurs, ils se mettent à cette tâche quand les positivistes affirment que « la religion est certainement une fonction normale de l'existence psychosociale. Elle semble nécessaire à l'homme. » (*Planète*, décembre 1961.)

Les politiques ne peuvent nous faire rêver. D'abord, parce que nous sommes bien résolus à ne pas resacraliser la politique ; ce jeu-là est trop dangereux. Sans doute ne faut-il pas verser d'un excès dans l'autre et après avoir fait de la politique une religion la réduire à une science de l'organisation ; cette idée fut et demeure à la mode. Elle est inadmissible. Le champ de la politique se dilate trop de questions essentielles à l'homme — celles posées par l'écologie et la génétique notamment — pour que l'avenir de la politique ne demeure pas fonction de la philosophie et de la morale. Malgré tout, nous sommes fort résolus à ne plus tout rêver à travers la politique. Et puis et surtout, les politiques sont dans un bel embarras... On prétend qu'ils ont une « idée neuve » : la démocratie. Il est hardi de prétendre cela. De Gaulle nous a réconciliés avec la démocratie. La démocratie est belle sous de Gaulle ! Dieu sait si nous avons écrit, parlé sur elle ? Oui. Mais hors de de Gaulle, que deviendra notre rêve « démocratique » ? La société industrielle ne l'enserrera-t-elle pas dans des limites étroites ? Si, comme le suggère M. Raymond Aron — un des politicologues les plus notables de la décennie — à la suite de Schumpeter — une autorité souvent invoquée, elle aussi — la démocratie devait se borner à être un « combat de chefs » ? La prendrions-nous plus au sérieux que celui où s'illustra Astérix ? Il faut prévoir une aventure de ce style. Alors quel serait le rêve de remplacement ? Dans le carquois que nous laisse ce « temps de la réflexion » que fut le moment des clubs que trouverions-nous : le socialisme démocratique, la république moderne, l'Europe, etc... Oui, mais : le socialisme pour quoi ? L'Europe pour

quoi ? Véritablement la politique résiste à être source de rêve.

Il reste la culture. Les Maisons de la Culture seront-elles ces nouvelles cathédrales dont rêve une des grandes figures de la décennie, André Malraux ? Le grand dessein des sociétés se déploiera-t-il au niveau de la culture ? Peut-être. On l'imagine. Il est notable que le sociologue rejoigne l'écrivain : « Peut-être le primat du politique exprime-t-il surtout le difficile enfantement de la civilisation industrielle ; le primat de la vie morale doit correspondre à l'âge adulte de celle-ci » (A. Touraine). Dès lors, la culture ne sera-t-elle pas le nœud de ce que, quand 1967 finissait, on s'est mis à appeler « la société post-industrielle ». C'est possible. Mais. Oui mais dans l'immédiat les Maisons de la Culture sont plutôt le temple du « retour du tragique » (J.M. Domenach) et, à travers Beckett, Ionesco, elles lancent à tous les échos plus de *pour quoi* qu'elles ne fondent de signification. Le retour du sens est-il à l'horizon de la culture ?

Evidemment, il est une autre issue possible. C'est au demeurant la plus simple. Elle vient de nous être suggérée par la prospective qui nous vient d'Amérique. Face au vide, pour combler ce face à face angoissant de l'homme avec lui-même, il nous est proposé d'imaginer de nouvelles frontières imaginaires. Il suffit d'admettre qu'il existe, quelque part, dans les espaces finis, sur Mars par exemple, des êtres démoniaques qui veulent nous envahir. Il suffit de convenir de cela et, brusquement, la terre entière se trouvera renouvelée : d'abord, elle ne pourra que décider « l'union sacrée », ensuite tout prendra sens puisque, nous sachant pour quoi nous travaillons et pour quoi nous combattons, nous connaîtrons pour quoi nous existons.

Certes, je sais bien que cette proposition déconcerte. Le plus extraordinaire c'est qu'il soit des esprits sérieux pour ne pas la prendre au sérieux. Après tout, à bien considérer, aucune société, aucune civilisation a-t-elle résolu autrement la question du *pour quoi* qu'en inventant des démons ? Ces nouveaux démons seraient à l'échelle du monde gigantesque du XXI^e siècle. Voilà tout.

1957-1967. Entre le 1^{er} janvier de cette année-là et le 31 décembre de cette dernière année, la terre a tourné. Elle a tourné plus de quatre mille fois. Il s'est passé beaucoup de choses. Il a même dû se produire des événements probablement.

En tous cas, l'âge des *grands défis* a commencé. Des grands défis du destin, évidemment. La saison des *pour quoi* ?

René PASCAL. ■

(1) Léon Bloy : « La femme pauvre ».

(2) Arthur Rimbaud : « Les illuminations ».

(3) Michel Crozier : « Etats-Unis, le climat intellectuel », *Esprit*, janvier 1968.

UN SCIENTISME DÉSENCHANTÉ

par ETIENNE BORNE

M. JACQUES MONOD, en prenant possession au Collège de France de sa chaire de biologie moléculaire, a prononcé une leçon inaugurale qui a fait quelque bruit et qui est de bout en bout un grand et beau texte de philosophie : car dès qu'un homme de science pense sa science, il entre par cet acte réflexif dans l'espace culturel de la philosophie — d'autant plus que M. Jacques Monod affronte les interrogations ultimes d'origine et de fin qui sont exactement métaphysiques, les tranche avec vigueur et décision, et assume toutes les conséquences d'une pensée radicalement désenchantée. Courage et lucidité qui sont des vertus philosophiques majeures.

DE la philosophie professée par M. Jacques Monod, il faut bien dire qu'elle est un scientisme, le mot n'ayant rien de péjoratif ni de polémique ; être scientifique c'est avancer que la science impose par la convergence de ses résultats une philosophie et une seule, qui se trouve ainsi soustraite à la concurrence des autres philosophies du coup dévalorisées. Ainsi pense M. Jacques Monod. Mais, et c'est ici que revient le pluralisme, il n'y a pas un mais des scientismes, et le scientisme de M. Jacques Monod est fort agressif pour le scientisme qui domina tant d'esprits à la fin du siècle dernier, mais aussi bien pour le scientisme marxiste ; l'un et l'autre sont des philosophies de la nécessité, envisagent un monde certes exclusif de toute transcendance, mais qui a en lui-même sa raison d'être, et va se développant, nature et histoire, selon une loi immanente d'évolution, et tel qu'il n'y a de libération pour l'homme que par l'intelligence du déterminisme universel. Mais cette sorte de scientisme se réfère pour M. Jacques Monod à un panthéisme providentialiste, car supposer une nécessité gouvernant du dedans l'univers, c'est avouer que le secret de toutes choses, scientifiquement et philosophiquement déchiffrable, réside dans un destin ou un dessein capable de susciter les voies et moyens de sa propre réalisation, et donc rester tributaire et dupe d'un finalisme qui ne serait que la dernière séquelle des vieilles théologies. Aussi M. Jacques Monod, qui n'est pas économe de son mépris, avance-t-il que Engels, l'« alter ego » de Marx, n'est pas plus éloigné qu'un Teilhard de Chardin de « l'animisme primitif ».

LES possibilités philosophiques ne sont pas indéfinies et si le monde, si l'émergence de la vie, si le surgissement de l'homme ne renvoient ni à une initiative créatrice, ni à une nécessité interne de développement, il n'y a d'autre issue que de substituer à une théologie de la liberté et de la libéralité divines et à la métaphysique déterministe et par conséquent finaliste, qui n'est qu'un faux scientisme, un authentique scientisme du hasard. Néoscientisme ? Non pas puisque cette philosophie s'inscrit dans la plus honorable des traditions : un Darwin demandait à la petite variation accidentellement utile au vivant une explication de l'évolution des espèces vers des formes de plus en plus complexes et adaptées : ainsi se trouvait réduite l'apparence de finalité que présente l'histoire de la vie, histoire évidemment progressive et ascendante dans une perspective évolutionniste ; et Darwin et aussi bien M. Jacques Monod réinventent l'épicurisme antique qui faisait d'un « cilnamen », c'est-à-dire d'une fortuite émergence, la cause originelle des formes et des harmonies cosmiques et de leur apparente « téléonomie », mot savant pour dire finalité ; le monde et tous les êtres du monde, l'homme compris ne sont que combinaisons hasardeuses d'atomes, l'accidentelle émergence explique la téléonomie, ces deux formules font la même philosophie à travers la distance de quelque vingt-deux ou vingt-trois siècles.

LE savant du XX^e siècle a de plus découvert cette substance qu'il appelle dans un langage curieusement alchimiste « la pierre philosophale », car l'A.D.N. expliquerait comment une variation chanceuse peut devenir structure, se fixer dans un organisme et être héréditairement multipliée. Désormais, le hasard, première et dernière vérité philosophique, a chassé du monde et Dieu et la finalité, et cette ombre de Dieu et cette finalité honteuse que le matérialisme marxiste camoufle sous le nom de dialectique ; nous savons tout et le tout de tout, puisqu'il est certain que le vivant est sorti de la matière et l'homme de l'animalité à la manière dont une coquille d'imprimerie — tirée mécaniquement à des milliers et des milliers d'exemplaires — peut d'aventure donner à un vers, sans elle platement ronronnant, une insolite et insolente beauté. Qu'un recoin perdu d'un univers partout ailleurs sourd, muet, aveugle s'anime et s'illumine de vie et de pensée, c'est le résultat d'une multitude incalculable de chances, qui, par un bonheur infiniment plus chanceux que chacune d'elles et toutes ensemble, se sont trouvées coordonnées et ajustées entre elles, le coefficient de crédibilité d'une telle thèse tend évidemment vers zéro dans la mesure où la probabilité d'un si incroyable succès peut être mathématiquement représentée, M. Jacques Monod en convient, par une fraction dont le numérateur serait un et le dénominateur tendrait vers l'infini.

ASSEZ stupéfiante conclusion, mais qui ne saurait constituer une objection décisive contre le néoscientisme, impossible à complètement réfuter puisque la science réduit bien toute chose à la dispersion de ses éléments, à la concurrence mécanique de ses forces, à la pression de l'extérieur, à la poussée de l'intérieur. Vérité partielle qui demande au passé, au tout fait, au matériellement accompli une explication qui se veut positive. Mais la totalité en voie de réalisation, l'élan qui aspire à l'avenir et au meilleur, l'idée qui se cherche à travers la nature de l'histoire composent une autre vérité, antithétique de la première et non moins irréfutable. Il n'y a donc pas une philosophie de la science et une seule. En réalité, la science nourrit d'arguments de plus en plus forts, se contestant l'un l'autre, un matérialisme intégral, c'est-à-dire non-dialectique, et un idéalisme rigoureux qui est le contraire d'un animisme.

NON pas la matière ou l'idée, mais la matière et l'idée. L'une et l'autre exorcisant le merveilleux. M. Jacques Monod a raison de congédier un univers truqué ; pourtant tout désenchanté qu'il se révèle, cet univers a eu besoin d'une vertigineuse escalade de miracles pour parvenir à sa figure présente, et le plus miraculeux d'entre eux est la métamorphose de l'objet en sujet, la production par la matière, au terme d'une longue série de hasards, de la pensée qui la pense. Car si la matière est la matière, le matérialisme est idée. Et l'idée ne saurait être terme et effet si elle n'était commencement et cause. M. Jacques Monod explique que les idées qui nous habitent sont inscrites dans les interactions des éléments nerveux, « comme Shakespeare dans le livre que voilà ». Car tout est matière et objet. Singulière inversion de l'avant et de l'après. Il est plaisant qu'un prix Nobel se laisse aller à raisonner comme cette dame anglaise qui se plaignait qu'il y ait vraiment trop de citations dans « Hamlet ».